

N° : 20

By Lodj

23 01 26

DEBATS

LES FAITES EN QUESTION, LES IDÉES EN RÉPONSE !

BILLET

CAN 2026 : fallait-il siffler forfait ?

PENALTY RATÉ, CAN SAUVÉE

” Dans une finale sous tension, joueurs et capitaines ont évité une histoire toxique. ”

CHRONIQUEURS

CAN 2025, Coup de sifflet Final.

EXPERTS

Pour un Maroc confiant, ouvert et fidèle à son histoire

ROOM

Sénégal : la question d'une récidive... là où les faits existent vraiment

By Lodj WEB TV



100% digitale
100% Made in Morrocco



WWW.LODJ.MA

Certaines images de ce magazine peuvent avoir été créées par intelligence artificielle.

SOMMAIRE

ÉDITO D'OUVERTURE

04

08

**CHRONIQUEURS
INVITÉS**

22

**EXPERTS
INVITÉS**

28

**QUARTIER
LIBRE**

38

ROOM

62

BILLET

IDÉBATS

By Lodj



Imprimerie Arrissala

IDÉBATS
20
JAN | 2026

DIRECTEUR DE PUBLICATION : ADNANE BENCHAKROUN
ÉQUIPE DE RÉDACTION : BASMA BERRADA - SALMA LABTAR
NISRINE JAOUADI - AICHA BOUSKINE - SOUKAINA BENSaid - MAMOUNE ACHARKI
KARIMA SKOUNTI - MAMADOU BILALY COULIBALY
INSÉRSION ARTICLES & MISE EN PAGE : MAMOUNE ACHARKI & IMAD BENBOURHIM
MAQUETTES / QUOTIDIENS 7DAYS : RIM KHAIROUN
ALIMENTATION & MISE EN PAGE : IMAD BEN BOURHIM
WEBDESIGNER / COUVERTURE : NADA DAHANE
DIRECTION DIGITALE & MÉDIA : MOHAMED AIT BELLAHCEN

L'ODJ Média - Groupe de presse Arrissala SA

Retrouver tous nos anciens numéros sur :

www.pressplus.ma



EDITO

Je vais donc m'aventurer, en toute conscience, sur un terrain glissant. Celui des hypothèses, des lectures à froid, des interprétations qui dérangent. Certains y verront de la pure spéculation, d'autres une forme de science-fiction footballistique, d'autres encore une tentative d'explication

psychosomatique d'un échec qui refuse de se laisser enfermer dans les seules lignes du règlement. On pourra m'accuser — à tort ou à raison — de chercher à justifier l'injustifiable. J'assume le risque. Le football, surtout quand il devient affaire nationale, n'est jamais seulement une question de ballons, de poteaux et de penalties.

Une vitrine continentale réussie, presque parfaite

Les faits, eux, sont têtus et ne demandent aucune poésie. La CAN 2026 s'est jouée chez nous. Le Maroc a perdu en finale face au Sénégal. Un penalty décisif a été manqué. Le trophée nous a échappé. Point.

PENALTY RATÉ, CAN SAUVÉE

Dans une finale sous tension, joueurs et capitaines ont évité une histoire toxique.

Et pourtant, réduire cette Coupe d'Afrique à une défaite serait une lecture paresseuse, presque malhonnête. Car dans le même mouvement, le Maroc a « sauvé » la CAN, au sens plein du terme : infrastructures au niveau des standards mondiaux, organisation maîtrisée, sécurité exemplaire, public discipliné et fair-play, ambiance festive sans débordements majeurs. Sur le terrain, les distinctions individuelles sont venues confirmer ce que les tribunes savaient déjà : meilleur gardien, meilleur buteur, meilleure équipe fair-play. Une vitrine continentale réussie, presque parfaite.

Mais c'est précisément là que le malaise commence. Car cette réussite globale masque un vertige plus profond. Le Maroc a frôlé un scénario qui aurait pu devenir un traumatisme historique.

Imaginons un instant et l'exercice est volontairement inconfortable que l'arbitre ait sifflé une victoire marocaine sur tapis vert après la sortie des Sénégalais. Le pays aurait exulté. Les rues auraient explosé de joie. Les plateaux télé auraient parlé de « destin », de « justice », de « victoire méritée ». Un quart d'heure de gloire, peut-être une nuit entière d'euphorie collective.

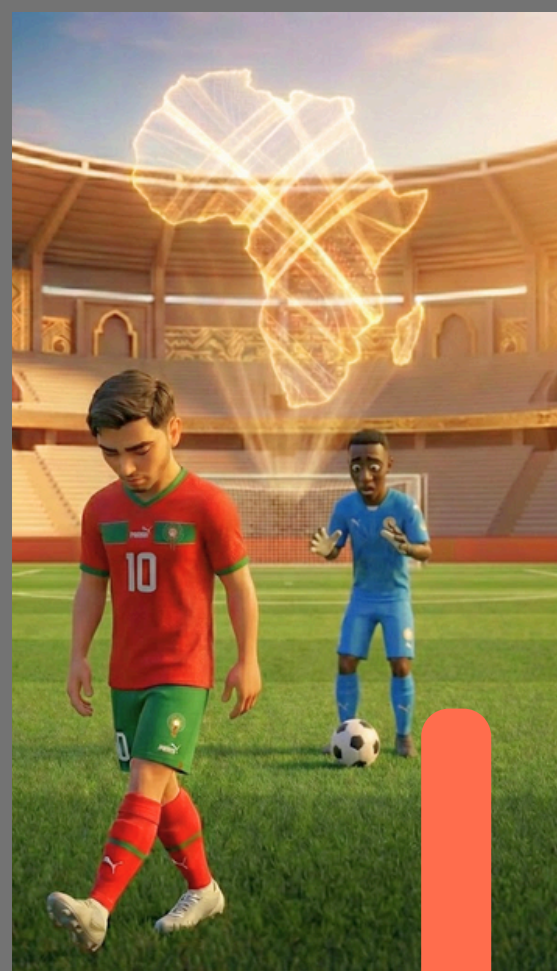
Mais à quel prix ? Cette victoire administrative aurait laissé une tache noire, indélébile, dans l'histoire du football marocain et africain. Une victoire toujours assortie d'un astérisque, d'un « oui, mais ». Les commentateurs étrangers, amis ou hostiles, n'auraient jamais lâché l'affaire.

Les historiens du football africain auraient rangé cette CAN dans la catégorie des titres controversés, discutables, gênants. Et nous, Marocains, aurions dû porter ce poids pendant des décennies, au moment même où nous nous présentons au monde pour la Coupe du monde 2026 aux États-Unis, vitrine planétaire, terrain impitoyable de la mémoire sportive.

Perdre sur un penalty raté fait mal.

Gagner sur tapis vert aurait peut-être été pire. C'est là que la question cesse d'être sportive pour devenir presque morale, presque psychologique. Avions-nous réellement besoin de cette CAN à n'importe quel prix ?

Ou étions-nous, collectivement, en train de franchir un cap plus important : celui d'un pays capable d'organiser, de rayonner, d'imposer une image forte, quitte à accepter une défaite propre plutôt qu'un triomphe suspect ?



Ce n'est pas une consolation. Ce n'est pas non plus une absolution. C'est une invitation à penser le football autrement, surtout quand il devient miroir d'une nation qui se prépare à entrer dans une autre dimension.

Alors, comment a-t-on évité ce scénario toxique, cette victoire empoisonnée qui aurait collé au palmarès comme un sparadrap pollué ?

Il faut d'abord appeler les choses par leur nom. Le comportement du sélectionneur sénégalais, demandant à ses joueurs de quitter le terrain, est condamnable. Sans détour.

C'était une pression maximale exercée sur l'arbitre, sur l'organisation, sur l'opinion. Du chantage pur et simple. Certains, dans l'emballement, ont même parlé de « terrorisme sportif » — le mot est excessif, sans doute, mais il dit quelque chose de la violence symbolique de l'acte : prendre le match en otage, suspendre le jeu pour forcer une décision.

Et pourtant, le miracle n'est pas venu des règlements, ni des officiels, ni même de la VAR. Il est venu du terrain. Des joueurs. Des footballeurs qui, l'espace de quelques minutes, ont cessé d'être de simples acteurs d'un match pour endosser un rôle autrement plus rare : celui d'hommes d'État du football. Achraf Hakimi d'un côté, Sadio Mané de l'autre. Deux capitaines de fait, deux figures respectées, deux symboles qui dépassent leur maillot. Peut-être aussi, dans l'ombre, un Claude Le Roy version sage africain, cette mémoire longue du football continental qui sait quand il faut calmer le jeu pour sauver l'essentiel.

La suite de cet article n'est pas impossible, plausible seulement ou peut être l'auteur que je suis voudrais y croire. Mais c'est mon intuition !

La négociation a été simple, presque irréaliste dans un football moderne habitué aux cris, aux menaces et aux communiqués incendiaires. Revenir sur le terrain. Tirer le penalty. Ne pas le transformer. Aller en prolongation. Et que le vainqueur gagne proprement, sans procès d'intention, sans tribunal parallèle, sans éternel « si ». Un pacte tacite, fragile, mais décisif. Une sorte d'accord de paix footballistique conclu à même la pelouse, loin des micros et des réseaux sociaux.

Ce qui s'est joué là dépasse largement le cadre d'un match. C'est un moment rare où le football africain a refusé le chaos. Où il a choisi la dignité plutôt que l'humiliation, la clarté plutôt que la combine. Oui, le Maroc a perdu sportivement. Oui, la blessure est réelle. Mais la CAN, elle, a été sauvée. Sauvegardée dans sa crédibilité, dans son image, dans sa capacité à produire autre chose que des polémiques recyclées tous les deux ans.

Dans quelques années, quand on reparlera de la CAN 2026, on se souviendra peut-être du penalty raté. Mais on se souviendra surtout de ce moment suspendu où le football africain a montré qu'il pouvait se tenir debout, sans artifices, sans victoire administrative, sans gloire frelatée. Et à l'approche du Mondial 2026, ce détail-là vaut peut-être plus qu'un trophée soulevé dans le doute.



Non, il n'y a pas eu de coup de fil officiel, pas d'instruction venue d'en haut, pas de « ligne rouge » transmise depuis un bureau feutré.

De cela j'en suis convaincu : Aucune autorité n'a décroché son téléphone pour dicter la marche à suivre. Et c'est précisément ce qui rend la séquence intéressante. Ce qui s'est joué à ce moment-là relève moins de la diplomatie formelle que d'un réflexe de survie collective.

Une intuition partagée : si ce match basculait dans l'absurde, c'est toute la CAN — en tant qu'institution, en tant que produit, en tant que symbole du football africain — qui risquait d'y laisser des plumes.

Car le danger n'était pas seulement sportif. Il était structurel. Une finale décidée sur tapis vert, dans un stade plein, sous les caméras du monde entier, au moment où l'Afrique tente de repositionner son football dans l'économie globale du sport, aurait été un désastre narratif. Un mauvais feuilleton de plus, aussitôt recyclé par les chaînes étrangères, les chroniqueurs condescendants et les réseaux sociaux toujours prompts à caricaturer le football africain comme instable, émotionnel, incapable de se gouverner lui-même.

Ce réflexe de survie, il faut le dire, n'a pas été calculé. Il n'a pas été écrit. Il a émergé. Chez des joueurs conscients que ce qu'ils faisaient dépasserait le score final. Chez des acteurs qui savent que la CAN ne se joue plus seulement en Afrique, mais aussi dans les droits TV, les partenariats, la crédibilité internationale, la capacité à organiser des compétitions majeures sans incident majeur. À ce moment précis, le football africain a compris qu'il n'avait plus le luxe du scandale.

On peut toujours chercher des complots, des ordres cachés, des arrangements obscurs. C'est tentant, c'est confortable, c'est vendeur. Mais la réalité est souvent plus simple et plus cruelle : il y a des instants où le chaos est à portée de main, et où seuls ceux qui sont sur le terrain peuvent l'empêcher. Pas par héroïsme, mais par lucidité.

La CAN 2026 a été sauvée non pas par un règlement, mais par une conscience diffuse de ce qui était en jeu. Une organisation fragile, perfectible, mais désormais trop exposée pour se permettre un naufrage en mondovision. Ce soir-là, le football africain n'a pas gagné une coupe. Il a évité une crise. Et parfois, dans l'histoire du sport, éviter le pire est déjà une forme de victoire.

Non, il ne s'agit ni d'une conviction arrêtée, ni de confidences glissées à voix basse, encore moins d'une vérité révélée.

Il s'agit d'une intuition. Une lecture à hauteur d'homme, nourrie par l'observation, par le contexte, par ce que le football laisse parfois deviner quand il échappe aux communiqués et aux versions officielles. Une intuition fragile, discutable, peut-être même contestable et dérangement.

Mais le football n'est pas qu'un sport de certitudes. C'est aussi un langage de signes, de silences, de gestes minuscules qui disent plus que les discours. Ce soir-là, quelque chose s'est joué qui dépassait le score final. Une conscience diffuse que gagner mal aurait coûté plus cher que perdre proprement. Une compréhension tacite que l'Afrique du football n'avait plus droit à l'erreur, surtout à l'ère des écrans globaux et des mémoires numériques éternelles.

Libre à chacun d'y voir une simple coïncidence, une lecture trop intellectuelle d'un match tendu, ou un récit reconstruit après coup. Mais parfois, ce sont précisément ces intuitions non prouvables qui éclairent le mieux les moments charnières. La CAN 2026 n'a pas offert le trophée au Maroc. Elle a peut-être offert au football africain quelque chose de plus rare : un instant de lucidité collective.



Rédigé par **Adnane Benchakroun**

By Lodj

LE KIOSQUE 2.0 DE L'ODJ MÉDIA



Pressplus est le kiosque 100 % digital & augmenté
de L'ODJ Média, groupe de presse Arrissala SA
magazines, hebdomadaires & quotidiens...

www.pressplus.ma

CAN 2025, COUP DE SIFFLET FINAL.

« J'ai eu honte de moi quand j'ai réalisé que la vie était une fête costumée et que j'y étais avec mon vrai visage ». Kafka.

Le coup de sifflet final de l'arbitre congolais lors la rencontre Maroc-Sénégal a, croient nos détracteurs, mis fin à nos illusions et signifier un échec retentissant de notre nation.

*

J'ai eu de, prime abord, un énorme sentiment d'échec, un goût amer dans la bouche et surtout une énorme colère à chaud.

Puis j'ai réalisé, j'ai compris que cette victoire à la Pyrrhus de l'équipe adverse, sans gloire, sans panache ni une once d'esprit sportif, n'avait rien d'une victoire et que dans la grandeur de notre âme de marocains, nous n'avons pas voulu entacher la tenue de cette CAN exceptionnelle, par le comportement d'un entraîneur indigne, de quelques joueurs et de certains supporters sauvages, tout aussi indignes.

Ce dénouement inattendu et honteux d'une finale de CAN, sera longtemps analysé et disséqué par nos amis et nos ennemis, grand bien leur fasse !

La seule réalité intangible, celle qui nous a donné des ailes, celle que personne ne peut contester, elle, demeurera ad vitam aeternam :

Sous la houlette de SA Majesté Mohammed VI, que Dieu le garde et l'assiste, les autorités de notre pays ont fait des miracles tant par leur engagement que par leur encadrement de l'événement à tous les niveaux .

*La meilleure organisation de CAN de l'histoire.

*La sécurité la plus absolue.

*Des stades et Des équipements sportifs que peuvent nous jalouser les plus grandes nations du monde.

*Une infrastructure routière, des aéroports et des gares uniques en Afrique.

Nous avons prouvé à tous de quoi le génie marocain est capable, sa capacité à se mobiliser pour les grandes causes et réussir l'impossible.

Notre Nation sort forte de cette expérience et nous savons maintenant que :



Par **El Montacir Bensaid.**

YES WE CAN !

Nous savons que les chantiers qui vont suivre iront aussi vite parce que nous pouvons juger, maintenant, de nos capacités et de nos compétences.

La CAN 2025 est un révélateur, un scanner qui a déterminé avec précision quels sont nos amis et ceux qui se prétendent comme tels, nous devons en tirer les conclusions qui s'imposent.

Notre seul tort :

Nous avons, à l'instar de Kafka, naïvement, montré notre vrai visage alors que certains « amis » du Continent, avançaient masqués et déguisés comme pour une fête costumée.

Merci, leçon retenue !

Nous sommes grands, nous sommes fiers, généreux, hospitaliers, amicaux donc marocains !

Dina Maghrib

LODJ

LE KIOSQUE 2.0 DE L'ODJ MÉDIA



By Lodj

LE KIOSQUE 2.0 DE L'ODJ MÉDIA

Pressplus est le kiosque 100 % digital & augmenté
de L'ODJ Média, groupe de presse Arrissala SA
magazines, hebdomadaires & quotidiens...



www.pressplus.ma

CAN : L'URGENCE D'UN CODE ÉTHIQUE POUR RESTAURER L'ESPRIT DU FOOTBALL AFRICAIN

La très récente Coupe d'Afrique des Nations au Maroc, pourtant voulue comme une célébration du football africain dans toute sa diversité et sa ferveur, a laissé un goût amer, une grosse amertume, une déception incommensurable, une douleur immense, des blessés et un mort.

Quel dommage que de récompenser ainsi un pays qui a tout donné pour que soit célébré l'Afrique.

Quelle honte que de haranguer les foules jusqu'à leur faire commettre un crime et laissé orpheline une famille.

Au-delà des performances sportives, plusieurs comportements observés tout au long de la compétition ont suscité l'incompréhension, l'indignation et parfois la honte.

Des débordements verbaux, des attitudes provocatrices, des mises en cause répétées de l'arbitrage et des déclarations irresponsables de personnes sensées incarner les valeurs mêmes du sport ont terni l'image de la CAN.

En conférence de presse, pourtant organisée par la CAF à la gloire du sport et en dehors, certains ont commis des propos invraisemblables, fruits de leurs imaginations débordantes et de petits calculs imbéciles.

Le paroxysme de ces dérives a été atteint lors de la finale, avec le comportement indigne d'un entraîneur, aujourd'hui largement relayé et commentés par les médias et les réseaux sociaux.

Quelles que soient les tensions inhérentes à un match de ce niveau, rien ne saurait justifier des attitudes contraires aux valeurs du sport, de respect et de fair-play. Ce n'est pas seulement une question d'émotion ou de rivalité, mais une question de responsabilité vis à vis d'une jeunesse et d'un continent en devenir.

La CAN au Maroc n'a pas été une compétition comme les autres.

Elle fut une vitrine du football africain, observée par le monde entier, suivie par des millions de jeunes qui y cherchent des modèles. Les entraîneurs,



Par
Aziz Daouda

joueurs, dirigeants et officiels ne sont pas de simples acteurs : ils sont des référents, des symboles et des ambassadeurs.

Face à cette réalité dommageable, il devient impératif que la Confédération Africaine de Football (CAF) franchisse un cap. Les sanctions ponctuelles, souvent perçues comme tardives ou incohérentes, ne suffisent plus.

Il est temps d'instaurer un code éthique contraignant, clair et universel, que tout participant à la CAN serait tenu de signer avant le début de la compétition, dès les phases éliminatoires. Un engagement moral et juridique, condition sine qua non de participation.

Un tel code n'aurait pas pour vocation de brider la passion ou la liberté d'expression, mais de fixer des limites claires entre la compétition et la dérive, entre la contestation légitime et l'irresponsabilité publique.

Le dit Code Éthique de la CAN reposerait sur huit piliers clairs, précis et contraignants.

1. Les principes fondamentaux du code seraient:

- Le respect des valeurs du football : fair-play, intégrité, dignité et respect mutuel.
- Le respect de l'image et de la réputation du football africain.
- La responsabilité individuelle et collective de tout participant.

2. Le comportement sur le terrain et en zone technique serait bien encadré:

- L'interdiction de tout comportement agressif, provocateur ou insultant.
- Le respect absolu des arbitres et officiels, quelles que soient les décisions.

L'interdiction de gestes, propos ou attitudes incitant à la violence ou à la haine.

3. Le comportement hors du terrain fait partie du tout:

- Le respect des adversaires, supporters, médias et institutions.
- L'interdiction de toute forme de discrimination: raciale, nationale, religieuse ou autres.
- Le comportement doit être exemplaire dans les lieux publics, hôtels, stades et zones mixtes.

4. La communication et déclarations publiques doivent respecter les règles avant tout:

- l'obligation de retenue et de responsabilité dans les déclarations médiatiques.
- L'interdiction de mettre en cause l'intégrité de l'arbitrage sans preuves établies sino devant les instances et non par toute autres voix.
- L'interdiction d'incitation à la violence ou à la contestation hostile par le geste ou le verbe.

5. La responsabilité des entraîneurs et dirigeants est fondamentales:

- L'obligation d'exemplarité renforcée en raison de leur rôle d'autorité.
- La responsabilité directe du comportement du staff technique.
- L'engagement à calmer les tensions et non à les attiser.

6. Les réseaux sociaux et communication numérique fait partie du jeu et de la compétition:

- L'application du code éthique aux publications sur les réseaux sociaux.
- La responsabilité personnelle des messages publiés ou relayés.
- L'interdiction de propos diffamatoires, haineux ou provocateurs.

7. Les sanctions doivent être exemplaires et sans complaisance:

- Des sanctions progressives et clairement définies : avertissement, amende, suspension, exclusion définitive.
- L'application immédiate et transparente des sanctions.
- La possibilité de sanctions aggravées en cas de récidive ou de faits graves.

8. L'engagement formel est un préalable à la participation à toute compétition:

- La signature obligatoire du code par tous les joueurs, entraîneurs, dirigeants et officiels dans un document individuel accompagnant les listes de joueurs et officiels engagés dans une compétition africaines.
- La signature du code est une condition préalable à toute accréditation pour la CAN.
- La reconnaissance écrite des sanctions en cas de violation est obligatoire.

Le but du code est bien évidemment d'instaurer l'exemplarité pour protéger l'avenir du football africain et ses compétitions.

L'introduction d'un code éthique dans les procédures de participation aux CAN, n'est pas un aveu de faiblesse, mais un signe de maturité.

Le football africain a atteint un niveau de visibilité et de compétitivité grâce à cette CAN au Maroc. Le niveau ainsi atteint impose des standards élevés et des garanties.

On ne peut tolérer que par la faute d'un individu surchauffé tout un édifice s'écroule et que des vies soient menacées, voire perdues. La passion ne peut plus servir d'alibi à l'excès, la victoire ne justifiera jamais la perte de valeurs, la ferveur ne peut disculper un comportement excessif.

La CAN doit rester une fête, pas un théâtre de dérives. En posant un cadre éthique clair, la CAF enverrait un message fort : le football africain se doit d'avancer, de se structurer et de se respecter.

Le football doit rassembler et non provoquer la haine, l'hostilité, la répugnance, les crises entre nations ou encore servir de terreau à des froids diplomatiques...



LE COUP DE CAN SUR LA TÊTE

La douche froide, dans les deux sens, propre et figuré... C'est en effet sous une pluie battante que le Maroc a encaissé le but sénégalais de Gueye, jetant un froid sur le terrain, le stade et le royaume tout entier. Le Maroc a-t-il perdu sa finale ?

Oui. Le Maroc a-t-il réussi « sa » CAN ? Là aussi, oui. Mais, pour autant, cela n'a pas empêché une gueule de bois nationale, le goût très amer de la défaite après un match où les Sénégalais n'ont pas joué le jeu. Cela ne remet pas en cause leur victoire, mais cela atténue la dimension et la portée morale de cette victoire.

Cette CAN aura tenu toutes ses promesses.

Est-elle la meilleure à avoir jamais été organisée, comme on se plaît à le dire sur nos terres ? On n'en sait rien, mais le Maroc a rempli l'ensemble de ses engagements, et de fort belle manière.

Un mois durant, c'était la fête dans le royaume : des fans enflammés et des feux d'artifice, des couleurs bigarrées et des rythmes enfiévrés, des danses partout et du folklore à tous les coins de rue, des délégations officielles pléthoriques et des supporters venant de tout le continent encore plus nombreux, les villes marocaines pavoisées aux couleurs des 24 équipes sélectionnées... et un public enchanté et enchanteur, un public dansant et chantant, un public fidèle et respectueux.

Oui, cette édition de la CAN aura tenu ses promesses et rehaussé le niveau de la compétition.

Le Maroc avait tout prévu, et même le reste. Tous les détails avaient été étudiés et soignés et tous les aspects d'une telle compétition continentale de football avaient été examinés et traités pour en faire un événement d'envergure mondiale. Bien évidemment, le parfait n'existe pas, et il y a donc eu des erreurs ici et là, dans les stades et leur environnement, dans le transport, dans la billetterie...

Mais maintenant, nous pouvons le dire...

Nous avons, nous autres Marocains, été traités de voleurs et de tricheurs, de corrompus, d'arrogants, et même de meurtriers ! Nous avons tout subi, tout enduré, opposant à cette acrimonie continentale notre humour inégalable et notre légendaire bonne humeur.

Nous étions les hôtes et cela nous obligeait car pour nous, recevoir signifie beaucoup ; cela signifie la gentillesse, la qualité de l'accueil, l'obligeance, la générosité et même de l'indulgence et de la compréhension en cas de dérives... cela signifie également le dévouement et l'altruisme.



Par Aziz Boucetta

Nous avons fait montre de tout cela, œuvrant à montrer au monde ce que l'Afrique peut quand l'Afrique veut, et comment l'Afrique sait faire confiance à l'Afrique.

Ce que le Maroc n'a pas prévu en revanche, et qui marquera cette CAN, c'est la réaction de certaines délégations, équipes et staffs.

On savait et on s'attendait à un comportement hostile d'une partie du public algérien, et on a pu le constater durant tout leur parcours et leur séjour, quand ils préparaient leur sortie prématurée en accablant le Maroc de tous les maux et les travers.

Mais personne n'aurait pu prévoir ce flot de méchancetés aussi injustifiées que stupides du Belge Hugo Broos, sélectionneur de l'Afrique du Sud... Nul n'aurait pu s'attendre à ce flot d'insanités et d'arrogance du sélectionneur égyptien Houssam Hassan, qui a plus desservi l'image de son pays qu'il n'a véritablement offensé les Marocains !

Le comportement du Sénégal est autrement plus surprenant et plus décevant.

Et cela a été relevé dès l'arrivée de sa sélection à la gare de Rabat la veille de la finale, quand les joueurs ont été entourés par leurs fans.

A supposer même qu'il y ait eu une faille de sécurité – ce qui resterait à prouver d'ailleurs puisque ce sont les Sénégalais eux-mêmes qui ont donné rendez-vous à leurs supporters –, la Fédération sénégalaise n'aurait pas dû publier le communiqué qu'elle a écrit, dans les termes hostiles qu'elle a utilisés, et dans l'esprit malveillant qui le sous-tendait.

Une rencontre de football, fusse-t-elle la finale de la CAN, rayerait-elle donc toute cette amitié entre les deux pays ? Il faut croire que oui. Et cela a été aggravé par les non-vérités des officiels du Sénégal sur l'hébergement et sur le lieu d'entraînement de l'équipe, affirmations erronées qui ont conduit la CAF à rétablir la vérité.

Et la préméditation des Sénégalais est devenue encore plus évidente quand la cohorte de supporters colorés se sont transformées en commandos d'attaque œuvrant d'envahir le terrain !

Le public marocain et étranger a été profondément consterné par l'attitude du sélectionneur sénégalais qui a fait quitter le terrain à ses joueurs ; il savait ce qu'il faisait et on a eu le sentiment d'un jeu de rôles entre lui et Sadio Mané, le premier poussant ses jeunes vers les vestiaires et le second leur ordonnant de revenir.

Le public marocain a été encore plus meurtri par le comportement des supporters sénégalais à la fin du match ; des dizaines d'entre eux ont entrepris d'envahir la pelouse pour « se faire justice », enfonçant avec violence et même, disons-le, sauvagerie, les rangs des stadiers, leur jetant des chaises et autres objets divers à la figure, avec l'intention de blesser, de faire couler le sang, au moment même où Ssi Brahim tirait son penalty...

C'était certes seulement une partie des supporters sénégalais, mais on n'a encore noté aucune réaction de condamnation des autres supporters de ce pays, qu'ils vivent ici ou non...

Est-ce ainsi qu'on se comporte en terre amie ? Est-ce ainsi qu'on gagne des compétitions ? Est-ce là l'esprit sportif et le fair-play qui va, ou qui devrait aller avec ? Est-ce ainsi qu'on s'impose dans une discipline quelconque ? Non. Définitivement non, et c'est bien dommage de la part de nos amis sénégalais.

La CAF ne s'y trompe pas, qui promet des sanctions exemplaires, et la FIFA de Gianni Infantino attend elle aussi les mesures continentales pour prendre les siennes.

Et ce n'est pas l'étrange communiqué du ministère des Affaires étrangères du Sénégal qui chante et loue la rencontre de l'unité entre frères qui atténuera les choses, sauf à être suivi de mesures disciplinaires !...

Un mois durant, le Maroc a tout supporté...

Il a déployé tout son savoir-faire pour faire de cette compétition une fête pour les hommes et une référence pour le sport en général et le football en particulier. En témoigne la qualité et le nombre des visiteurs du monde du sport et du football ainsi que d'autres horizons.

La qualité de l'organisation à tous points de vue a été remarquée et largement rapportée par les médias et les influenceurs du monde entier. Mais il y a eu cette finale où le comportement des Sénégalais, officiels, joueurs et public a terni la fête et écorné l'image du football africain !

Oui, le Maroc a perdu sa finale contre le Sénégal, c'est regrettable... mais il a gagné l'estime des siens, avant celle des autres, pour avoir su relever le défi. Il a gagné la reconnaissance d'autres nations de football africain qui ont su jouer avec talent et perdre avec dignité.

Il a aussi et surtout appris une leçon, celle d'être accueillant et hospitalier, agréable et empathique, sans verser dans un excès de sentimentalisme qui, finalement, n'est pas partagé par tant et tant de nations à travers le continent.

Oui, le Maroc a perdu une finale, mais il a gagné une équipe, il a gagné en confiance, celle de n'avoir en rien failli à sa mission ; il a de l'espoir de savoir que même dans l'adversité, les Marocains savent s'unir et se mobiliser, endurer, puis dépasser.

Merci donc à Walid Regragui et à son staff, merci à l'équipe qui a versé son sang (le jeune el Aynaoui) dans cette finale, merci aux services de sécurité et aux forces de l'ordre, aux stadiers, aux personnels hôteliers, aux gens qui ont assuré la mobilité, merci au public qui a fait vibrer les stades dans la joie et la bonne humeur, merci aux innombrables anonymes sans lesquels cette compétition n'aurait pas pu être.

Oui, avec cette finale et l'ingratitude de tant et tant de nos (quand même) amis africains, nous avons reçu un coup de CAN sur la tête et un coup de massue dans le cœur, mais malgré cela, que l'aventure continue !

Elle doit se poursuivre mais désormais sans sentimentalisme excessif ni angélisme naïf. Et rendez-vous aux Etats-Unis !



LE PRIX POLITIQUE DE LA RÉUSSITE... QUAND LE SUCCÈS N'EST PLUS DÉBATTU MAIS COMBATTU !!

La réussite n'est jamais un fait neutre... Lorsqu'elle survient dans un espace traversé par des rivalités structurelles, elle cesse d'être simplement constatée pour devenir un objet de tension... Le football africain, loin d'échapper à cette logique, en offre une illustration éclairante... La Coupe d'Afrique organisée par le Maroc n'a pas seulement été une compétition sportive... elle a constitué un test politique, symbolique et stratégique...

En relevant de manière manifeste les standards d'organisation, d'infrastructure et de gestion, le Maroc n'a pas uniquement réussi un événement... Il a introduit une rupture... Or, toute rupture expose celui qui la porte... Là où certaines éditions antérieures avaient banalisé les dysfonctionnements, la réussite marocaine a déplacé le débat... l'erreur, autrefois tolérée, est devenue soupçon... la performance, motif de contestation... Le succès n'a plus été discuté, il a été interprété, puis confronté...

C'est dans ce contexte que les épisodes sportifs, les décisions arbitrales et même les gestes techniques ont été chargés d'une signification excédant largement le jeu... Le terrain s'est transformé en espace de projection de tensions plus profondes, révélant que la compétition n'opposait plus seulement des équipes, mais des modèles, des trajectoires et des visions du leadership continental...

« Mon Dieu, qu'il rate le penalty. » Non pas pour perdre, mais pour survivre !!

Il arrive que le football cesse brutalement d'être un jeu... Que le ballon, au lieu de rouler sur la pelouse, traverse les lignes invisibles qui séparent le sport de la violence, la compétition de la survie... La séance de tirs au but manquée par Ibrahim Díaz lors de la finale de la Coupe d'Afrique n'a pas seulement scellé un sort sportif... Elle a, dans certains lieux éloignés des caméras et des discours officiels, pris une dimension autrement plus grave !!



Par **Mohammed Yassir Mouline**

Dans une ville sénégalaise, des supporters marocains réunis dans un café ont vu leur sécurité physique dépendre d'un seul geste... À l'annonce du penalty, l'atmosphère s'est chargée d'une tension extrême... Des témoignages et des vidéos largement diffusées montrent des attroupements hostiles, des pierres, des bâtons, une colère collective prête à se déchaîner... Dans l'un des enregistrements, une voix murmure une prière glaçante... « Mon Dieu, qu'il rate le penalty. » Non pas pour perdre, mais pour survivre !!

À cet instant précis, marquer aurait pu signifier l'irruption de la violence... La frappe manquée est devenue, de façon tragiquement paradoxale, un pare-feu humain, évitant que des innocents ne paient le prix d'un résultat sportif... C'est là que réside la gravité extrême de l'épisode... lorsque l'issue d'un match devient une question d'intégrité physique, le football a déjà quitté son domaine !!

La réussite comme déclencheur de crispations

C'est dans ce climat qu'il faut replacer l'organisation marocaine de la Coupe d'Afrique... Le succès engendre la jalousie, et la jalousie engendre l'hostilité... Cette logique, bien connue des relations internationales, s'est invitée sur le terrain sportif... Le Maroc n'a pas seulement organisé un tournoi, il a élevé les standards à un niveau rarement atteint sur le continent... infrastructures modernes, rigueur logistique, respect du temps, sécurité maîtrisée, lisibilité organisationnelle...

Or cette réussite, loin de susciter un consensus, a provoqué une réaction inverse... Là où des dysfonctionnements majeurs avaient été tolérés lors d'éditions précédentes, la moindre imperfection est devenue suspecte... Chaque décision arbitrale a été interprétée comme intentionnelle,

chaque incident comme preuve d'un agenda caché... L'erreur, constitutive du jeu partout ailleurs, n'a plus été acceptée dès lors qu'elle survenait dans un cadre marqué par l'exemplarité...

Le terrain comme espace de régulation politique

La finale disputée à Rabat a cristallisé ces tensions... Le retrait temporaire de la sélection sénégalaise, suivi d'un retour rapide et sans explication claire, a renforcé le sentiment d'un scénario partiellement écrit hors du terrain... La priorité semblait moins être la logique sportive que la préservation d'équilibres symboliques, voire politiques...

Dans ce contexte, les joueurs eux-mêmes apparaissent comme des acteurs pris dans un dispositif qui les dépasse... Leurs gestes sont surinterprétés, leurs choix chargés de significations étrangères au jeu... Le football devient alors un espace de régulation indirecte, où l'on évite certains dénouements jugés dangereux pour l'ordre global, y compris au prix de la dénaturation du sport...

Défaite sportive, sauvegarde de l'essentiel

La défaite du Maroc est, sportivement, une désillusion... Mais elle évite un scénario autrement plus destructeur... celui d'une victoire obtenue dans un climat explosif, susceptible d'attiser la violence et de nourrir durablement la suspicion... Dans un monde où l'image compte autant que le résultat, une victoire entachée de doutes peut coûter plus cher qu'une défaite nette...

Le Maroc a fait du sport un outil de projection stratégique, relevant de la puissance douce... Chaque compétition organisée sur son sol est lue à travers un prisme politique... Dans ce cadre, préserver la crédibilité et la cohérence institutionnelle devient un enjeu supérieur au palmarès immédiat...

Assumer le coût politique de la réussite

Ce qui a été combattu, en l'occurrence, ce n'est pas une erreur précise, mais un succès devenu dérangeant... Lorsque la réussite est évidente, elle n'est plus débattue... elle est combattue... Le Maroc, en assumant ce coût politique, confirme une trajectoire fondée sur le long terme, la stabilité et la crédibilité...

Il est des défaites qui affaiblissent, et d'autres qui structurent... Celle-ci appartient à la seconde catégorie... Car le véritable enjeu n'était pas une coupe, mais une position... Et dans un environnement où certains peinent encore à contenir la violence de leurs propres frustrations, le Maroc avance, conscient que la maturité se mesure parfois à ce que l'on accepte de ne pas forcer...

Une affirmation de maturité politique et institutionnelle

L'histoire retiendra peut-être une défaite sportive... Mais elle retiendra surtout un positionnement... Car toutes les nations ne sont pas jugées sur leurs trophées... certaines le sont sur leur crédibilité... Le Maroc, en choisissant la rigueur, la transparence et la maîtrise plutôt que l'arrangement, a confirmé qu'il entend inscrire son parcours dans la durée, et non dans l'instant...

Il est des victoires qui rassurent à court terme, et des défaites qui consolident un rang... En refusant que le succès soit obtenu au prix du doute, le Maroc a préservé l'essentiel... la cohérence entre ambition, méthode et image... Ce choix n'est pas une faiblesse, mais une affirmation de maturité politique et institutionnelle...

Car le véritable enjeu n'était pas une coupe, mais une trajectoire... Et dans un environnement où certains se battent encore pour exister, le Maroc avance, assume le coût de sa réussite et accepte d'en payer le prix politique... C'est souvent le lot de ceux qui ne cherchent plus à survivre, mais à compter... Wa Salam Aleykoun wa Rahmatou Allah.



LA SÉRÉNITÉ D'UNE NATION EN MARCHÉ.

Le rideau tombe sur cette compétition avec un sentiment contrasté, mais dominé par une fierté inébranlable. Si le résultat sportif immédiat laisse un goût d'inachevé, la victoire structurelle et organisationnelle du Royaume est, elle, indiscutable.

Une trajectoire tracée par la Vision Royale Cette maturité de la gouvernance sportive n'est pas le fruit du hasard. Elle est la cristallisation de la lettre royale adressée aux participants aux assises nationales de 2008.

Sous la clairvoyance de Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu L'assiste, le Maroc a opéré une transformation radicale, passant de l'improvisation à la planification stratégique.

Une réussite qui dérange, Il faut avoir le courage de le dire.

Le Maroc avance, progresse et rayonne. Cette trajectoire multidimensionnelle suscite jalousies et rancœurs, transformant parfois le terrain de sport en arène politique.

Ce qui s'est passé tout au long de cette compétition le démontre sans ambiguïté : la trajectoire de développement du Maroc ne plaît pas à tout le monde. Elle crée une forme de rancœur vis-à-vis d'un pays en mouvement, sûr de ses forces et conscient des défis.

Nous gardons la tête haute et l'esprit Fair-play. Félicitations au Sénégal pour ce deuxième titre continental. et Bonne chance à l'équipe nationale pour le Mondial 2026, où il sera attendu comme Top 8 FIFA, et vers la prochaine CAN en 2027.

Chroniqueurs invités



Par **Abdessamad ALHYAN**

Il est cependant impossible de clore ce chapitre sans un coup de gueule nécessaire.

L'entraîneur national du Sénégal, un pays que nous considérons pourtant ami. Il a malheureusement choisi de sortir l'événement de son cadre sportif avec des provocations inutiles avant le match.

Oser comparer la CHAN en Algérie avec la CAN organisée au Maroc relève de la mauvaise foi, surtout lorsque, dans une contradiction absolue, le ministère des Affaires Étrangères de son propre pays salue officiellement les efforts du Royaume.

Nous laissons aux concernés le soin de nous expliquer cette incohérence. Le Maroc, lui, continue d'avancer.

Dima Maghrib.



UNE FINALE POUR CÉLÉBRER LE MAROC QUI GAGNE

Il y a des soirs où le football devient une fête nationale. Pas par décret, mais par émotion. La finale de la Coupe d'Afrique des Nations disputée au Maroc est de ceux-là. Elle arrive comme un couronnement logique d'un long travail, d'une vision patiente, et d'un rêve partagé : voir le Maroc s'installer durablement au sommet du football africain.

Ce parcours vers la finale n'a rien d'un miracle. Il est le fruit d'années d'investissement, de formation, de professionnalisation et de confiance dans le talent local. Le Maroc ne surprend plus : il confirme. Chaque match a montré une équipe sûre d'elle, organisée, solidaire, capable de souffrir sans paniquer et de frapper au moment juste. Les Lions de l'Atlas ne jouent pas seulement bien : ils jouent juste.

Cette finale, c'est aussi celle d'un public. Des tribunes vibrantes, des rues en fête, une nation entière qui respire au rythme du ballon. Le stade n'est plus un simple lieu sportif, il devient une place publique géante où se rencontrent l'espoir, la fierté et la joie d'être ensemble. Le football réussit là où peu de choses réussissent : il rassemble sans conditions.

Face au Maroc, le Sénégal apporte le parfum des grands défis. Champion expérimenté, équipe redoutable, référence continentale. Et c'est précisément ce qui rend cette finale si belle : le Maroc n'a pas peur des sommets. Il les cherche. Il les aime. Il sait désormais qu'il a les moyens d'y rester. Ce match est moins un test qu'une célébration du niveau atteint par le football africain et par le Maroc en particulier.

Mais cette soirée dépasse largement les quatre lignes du terrain. Elle raconte un pays qui sait organiser, accueillir, mobiliser, séduire. Un pays qui transforme le sport en vitrine de modernité, de compétence et d'ouverture. Chaque détail, chaque sourire, chaque chant dans les gradins dit la même chose : le Maroc sait recevoir, et il sait inspirer.

Pour cette génération de joueurs, l'heure est venue de transformer l'admiration en victoire. Ils ont déjà fait rêver l'Afrique et le monde. Ils ont déjà inscrit leur nom dans les grandes pages du football. Il ne leur manque plus qu'un mot : champion. Et ce mot, ils peuvent l'écrire chez eux, devant les leurs, portés par une énergie que rien ne peut freiner.

Par
Said Tamsamani

Cette finale n'est pas un aboutissement, c'est une promesse. Celle d'un Maroc qui avance, qui gagne, qui rayonne. Un Maroc qui ne demande plus la permission d'entrer dans l'histoire : il y entre naturellement, avec le sourire, avec le talent, avec la joie de ceux qui savent que leur moment est arrivé.



L'ICÔNE ALGÉRIENNE DE LA CAN 2025

Chroniqueurs invités

Lors d'un événement aussi formidable que la fête du football africain, comme la CAN, il se produit toujours des merveilles qu'aucune télé ne réussira à montrer: des émotions, des rencontres, des échanges, des amitiés qui se tissent entre peuples, au delà des rivalités et des frontières.

Cette année les villes marocaines résonnent encore des chants, danses et couleurs africaines. Qu'en restera-t-il ?

Du Congo, nous retiendrons l'effigie vivante de Patrice Lumumba, érigée dans les stades, comme une criminalisation de la colonisation.

Mais que retenir du pays dont le joueur Amoura a tenté en vain de mettre à terre cette statue vivante qui symbolise un libérateur africain assassiné et dissout dans l'acide par l'ancienne puissance colonisatrice ?

Le pays des martyrs à l'égo surdimensionné, celui qui tire ses titres de noblesse du pétrole, du gaz, de la détestation de tous ses voisins, spoliés de leurs territoires au profit de l'Algérie française, et dont les habitants déforment jusqu'au nom de leur propre pays, qu'ils prononcent (One-Two-Three, viva l'Algérie)

De ce pays voisin on ne retiendra ni l'ignorance de l'histoire de Patrice Lumumba, ni les débordements au Maroc ou en France, à l'issue de chaque match, ni l'échauffourée autour d'un arbitre, ni les accusations insensées ...

On retiendra un trouble psychiatrique :

L'urophilie, plus exactement l'omorashi (mouiller ses vêtements) vulgairement appelée douche dorée.



Par
Aziza Benkirane

Car le véritable héros algérien de cette CAN, celui qui fera parler de lui dans tous les fils d'actu et stories X, c'est ce Gen-Z moustachu de 20 ans, cette bouille d'ange, auréolée de frisottis blonds aux pointes, au sourire triangulaire étiré jusqu'aux oreilles, annonçant fièrement sur les réseaux sociaux vouloir "faire pipi sur les gradins". Et hop, il se filme en train de le faire, immortalisant sa gloire intemporelle.

Un instant d'une pure absurdité.

Un Manneken Pis algérien est né. Pas de bronze, pas de gloire sportive, juste le buzz le plus inutilement viral de l'histoire de la CAN. Et comme toujours, le ridicule triomphe, tandis que le football, et les beaux stades continuent de briller en coulisses.



CAN 2025 OU LE MAROC, VITRINE PANAFRICAINNE EXEMPLAIRE...

La Coupe d'Afrique des Nations 2025 organisée au Maroc marque une rupture nette avec les 34 éditions précédentes par le niveau de standards qu'elle impose et par le message qu'elle adresse au continent et au reste du monde.

Le Royaume, dès le dépôt de sa candidature, avait promis une édition en tout point exceptionnelle, allant jusqu'à présenter sans détour cette CAN comme la meilleure de tous les temps. Cette ambition n'a pas été un simple slogan: elle s'est traduite dans les faits par une mobilisation sans précédent de l'État, de ses institutions et de la société.

La rendez-vous en devint un concentré de savoir-faire marocain au service de l'Afrique toute entière ou presque.

Le Maroc disposait déjà, CAN ou pas, d'infrastructures difficilement égalables sur le continent en termes de gamme, de capacité d'accueil et de connectivité.

Son réseau routier et ferroviaire figure parmi les plus développés, ses aéroports assurent des liaisons fluides avec les grandes capitales du continent et du monde.

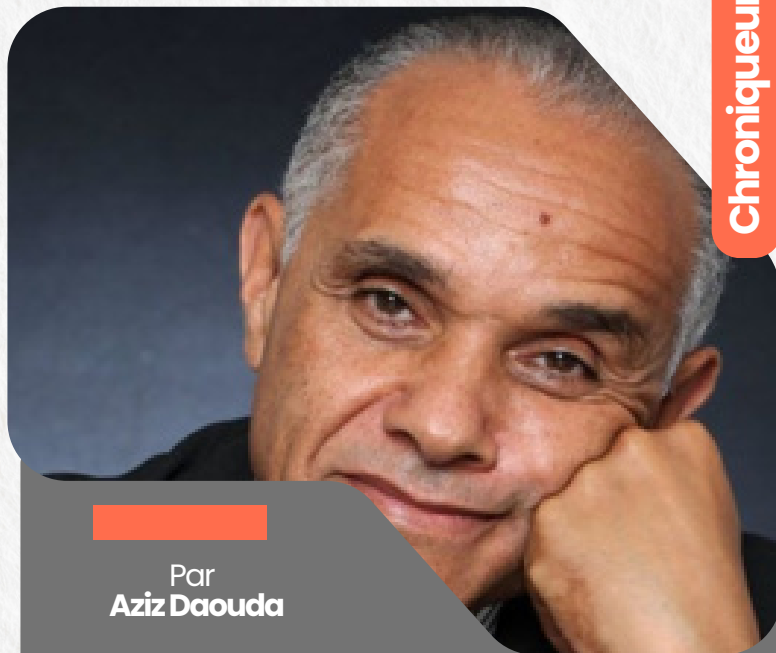
A cela s'ajoute un maillage rare de grandes villes capables d'accueillir un événement sportif international de premier plan.

Au plan strictement sportif, le Royaume a modernisé l'ensemble des stades retenus pour la compétition et en a construit de nouveaux, portant toutes les enceintes aux normes les plus exigeantes de la FIFA, qu'il s'agisse de capacités, de sécurité ou de qualité des pelouses.

Cette CAN vient ainsi dévoiler à grande échelle une réalité déjà connue des initiés: le pays est doté d'un écosystème d'accueil robuste, tourné vers l'excellence.

En toile de fond, cette démonstration s'inscrit dans une transformation de fond engagée sous le règne de Sa Majesté le Roi Mohammed VI.

Le pays connaît depuis deux décennies une métamorphose tous azimuts: infrastructures, économie, politiques sociales, diplomatie, rien n'est laissé de côté.



Par
Aziz Daouda

Le développement humain est au cœur de la vision royale, et les investissements consentis dans les stades, les transports, l'hébergement, mais aussi dans la santé et l'éducation, s'inscrivent dans une même trajectoire: améliorer le niveau de vie du citoyen tout en projetant le pays comme acteur central de la scène africaine.

Le Royaume a triplé son PIB en 20 ans, un record rarement égalé sur le continent. Il vise un nouveau doublement dans la décennie à venir.

L'organisation de la CAN s'insère dans cette dynamique comme une vitrine spectaculaire des capacités logistiques, techniques et humaines du pays.

Cette ambition s'accompagne d'une vision panafricaine assumée, fondée sur une logique de partenariat «Win-Win». Le Maroc se positionne comme moteur de l'intégration africaine, mettant à disposition ses moyens et son expertise.

Il est devenu le 1er investisseur étranger en Afrique de l'Ouest et porte des projets structurants, à l'image du gazoduc Nigeria-Maroc, destiné à relier 16 pays à une source d'énergie fiable, condition indispensable à tout développement.

A Dakhla, le Royaume édifie le plus grand port en eau profonde du continent, conçu comme une porte d'accès stratégique pour les pays du Sahel vers l'Atlantique.

L'Office Chérifien des Phosphates déploie pour sa part des solutions innovantes pour la souveraineté alimentaire du continent, tandis que les banques marocaines accompagnent la modernisation et la structuration des systèmes financiers d'une vingtaine de pays, là où nombre d'acteurs occidentaux se sont désengagés.

La CAN ne fait que lever le voile sur cette réalité, en donnant à voir au grand public ce que le Royaume construit depuis des années.

La vision de Sa Majesté le Roi s'appuie sur ce potentiel en plaçant la jeunesse au centre des priorités. Investir dans les académies, les infrastructures sportives et les compétitions, c'est investir dans la stabilité du continent et, par ricochet, dans celle du monde.

Le Maroc, qui s'est vu confier par ses pairs africains un rôle de premier plan sur la question migratoire, articule cette politique sportive avec une approche inclusive de l'intégration: les ressortissants subsahariens représentent aujourd'hui plus de 70% des étrangers vivant au Maroc, soit plus de 200 000 personnes, témoignant d'une volonté d'accueil et de co-construction d'un destin commun.

Dans ce contexte, la CAN 2025 joue pleinement son rôle de test grandeur nature pour la Coupe du Monde 2030, que le Maroc organisera avec l'Espagne et le Portugal.

Elle démontre la capacité opérationnelle du Royaume à gérer un événement de grande ampleur: 52 matchs sur 31 jours, 24 équipes, une logistique lourde en flux de supporters, de médias et d'équipes.

Une organisation fluide, des stades modernisés comme le Prince Moulay Abdellah, des infrastructures hôtelières à la hauteur, des réseaux de transport efficaces et une sécurité maîtrisée constituent autant de signaux positifs adressés à la FIFA.

L'accueil de plus d'un million de spectateurs sans incidents renforce l'image d'un pays capable d'offrir une expérience globale réussie aux stades et dans les multiples fan-zones, dans toutes les villes du pays.

Sur le plan symbolique, les performances des Lions de l'Atlas, portés par l'engouement populaire, renforcent l'idée d'un Maroc pivot du football africain à l'horizon 2030.

La dimension politique n'est pas en reste.

Face à la puissance d'attraction de modèles nord-américains ou européens, cette CAN donne corps à une autre forme de coopération, triangulaire et équilibrée, entre l'Afrique et l'Europe du Sud.

Le dossier conjoint Maroc-Espagne-Portugal trouve dans cette édition une validation grandeur nature de la complémentarité entre les trois pays : synergies d'infrastructures, connectivité, capacité à absorber des flux massifs de supporters, diversité des cultures et des langues.

Le succès de la CAN 2025 conforte la crédibilité de cette candidature en montrant que le Maroc est un pilier fiable du dispositif à trois, pleinement intégré aux standards mondiaux de l'organisation sportive.

Au-delà des chiffres, des statistiques d'audience ou des retombées économiques, l'impact le plus précieux pour le Royaume demeure cependant immatériel: c'est l'estime des peuples africains.

L'image laissée par cette CAN dans la mémoire des joueurs, des délégations, des médias et des supporters pèsera longtemps.

Le souvenir d'un pays accueillant, organisé, ouvert et profondément attaché à son africanité est sans doute le legs le plus durable de cette compétition.

C'est sur ce capital de confiance, fait de respect, d'hospitalité et de sérieux, que le Maroc entend bâtir la suite de son projet continental et mondial, dans le football comme au-delà, bien évidemment.



LODJ

خليفة JEUNE



www.lodj.ma



SCAN ME

SUIVEZ L'ACTUALITÉ DE L'OPINION DES JEUNES

POLITIQUE, ÉCONOMIE, SANTÉ, SPORT, CULTURE, LIFESTYLE, DIGITAL, AUTO-MOTO
ÉMISSION WEB TV, PODCASTS, REPORTAGE, CONFÉRENCES, CHRONIQUES VIDÉOS

POUR UN MAROC CONFIANT, OUVERT ET FIDÈLE À SON HISTOIRE

Au lendemain de la finale chaotique de la CAN, je vois sur les réseaux des commentaires reprenant une idée de Laroui, selon laquelle le Maroc serait une île et que, par conséquent, nous devrions nous comporter comme une population insulaire. Cette lecture sert à légitimer des réflexes isolationnistes, parfois xénophobes, voire d'extrême droite.

Ces idées trouvent un écho auprès de franges de plus en plus larges de la population, qui ont vu dans l'attitude de certains joueurs et supporters sénégalais une trahison, voire une remise en cause des liens historiques entre le Maroc et les pays d'Afrique saharienne. Or, le Maroc n'a jamais été une île. Nous sommes une société multiple, forgée par la diversité de ses composantes historiques, culturelles et humaines. C'est précisément cette pluralité qui a fait notre force.

On ne construit pas une identité nationale sur le rejet de l'autre ni sur un prétendu sentiment de supériorité.



Par
Zakaria Garti

Laisser ruisseler de tels discours dans la société marocaine est profondément dangereux et va à l'encontre des valeurs d'ouverture sur lesquelles nous avons bâti le Maroc de ces vingt-cinq dernières années.

Plutôt que de céder au repli, capitalisons sur ce qui a été accompli et construisons davantage, mieux et plus haut. Profitons du momentum historique que représente la Coupe du monde 2030 pour renforcer nos infrastructures, mais surtout notre capital humain.

Un capital humain ouvert, qui tend la main, plutôt qu'un esprit enfermé dans le rejet et la méfiance.



CAN MAROC 2025 : CE N'EST PAS L'OCCIDENT QUI N'EST PAS PRÊT À VOIR L'AFRIQUE RÉUSSIR, C'EST L'AFRIQUE ELLE-MÊME !!!

Je l'écris avec un mélange de fierté et d'incompréhension.

En tant que Marocaine, j'ai suivi cette CAN avec tout mon cœur, encouragé notre équipe, applaudi l'organisation, célébré nos stades magnifiques, notre logistique sans précédent et l'hospitalité sincère de notre pays.

Mais ce que j'ai ressenti depuis le début, c'est une déferlante de haine et de critiques.

Au départ, sur les réseaux sociaux, venant de supporters frustrés : j'ai dit "ok, c'est juste de la passion, des mauvais perdants".

Puis ce sont apparus des buzz négatifs, des commentaires malveillants dans la presse et sur certains médias.

Et enfin, ce qui m'a vraiment surpris et blessée : des professionnels, des coachs, des responsables sportifs qui ont repris ces discours.

Au lieu de célébrer un pays africain qui brille, au lieu d'être fiers de cette réussite, ils ont critiqué, douté, accusé, même avant la finale.

C'est là que j'ai compris une vérité douloureuse : ce n'est pas l'Occident qui n'est pas prêt à voir l'Afrique réussir. C'est l'Afrique elle-même.

Ce leadership marocain, cette excellence, cette capacité à organiser, à briller, dérangeant.

Au lieu de célébrer ensemble, beaucoup ont préféré nous critiquer, nous juger, voire nous poignarder par derrière.

Pourtant, le Maroc a fait preuve de maîtrise, de bienveillance et de vision.

Son équipe nationale, aujourd'hui 8^e mondiale au classement FIFA, et son sélectionneur, Walid Regragui, ont incarné un leadership exemplaire : calme, cohérent, respectueux, concentré sur l'essentiel.

By Lodi



Par
**Sophia El Khensae
Bentamy**

Ils n'ont jamais cédé à la haine ou à la polémique. Le contraste avec certains comportements observés ailleurs lors de la finale était frappant : spectacle anti-foot, anti-leadership, parfois mené par ceux que l'on attendait comme modèles.

Et pourtant, malgré cette hostilité, malgré cette incompréhension de certains "frères" africains, le Maroc n'a pas perdu dimanche dernier.

Au contraire, il a tout gagné.

Parce que briller seul est parfois le plus grand défi, et parce que continuer à exceller malgré l'ingratitude et la critique est la vraie victoire.

Oui, ça fait mal.

Oui, c'est frustrant.

N'en déplaise à certains, le Maroc, les marocaines et les marocains continueront à briller, à construire, à inspirer, avec ou sans l'approbation de ceux qui ne sont pas prêts à célébrer notre excellence.

COMMUNICATION D'INFLUENCE ET COMPÉTITION SPORTIVE

Les enseignements stratégiques d'une campagne narrative

La récente coupe d'Afrique des nations a révélé une dimension souvent négligée dans l'analyse des compétitions internationales : la bataille pour le contrôle du récit médiatique s'avère aussi déterminante que la préparation technique ou logistique.

Cette réalité met en lumière les nouvelles dimensions de la compétition géopolitique à travers le sport, où la maîtrise narrative constitue désormais un enjeu stratégique majeur.

La construction préventive du narratif adverse

Plusieurs semaines avant le coup d'envoi, un discours s'est progressivement installé dans l'espace médiatique continental : le Maroc bénéficierait d'un traitement arbitral favorable. Cette affirmation, dépourvue de fondement factuel, a néanmoins acquis une forme de légitimité par sa répétition systématique dans les canaux d'information influents.

Le phénomène illustre un principe fondamental des stratégies d'influence moderne : la vérité factuelle devient secondaire face à la puissance de diffusion d'un récit. Lorsqu'une narration trouve suffisamment de relais médiatiques, elle crée sa propre réalité perceptuelle, indépendamment de sa véracité initiale.

Les adversaires sportifs ont rapidement intégré ce discours dans leur propre communication, transformant une affirmation non vérifiée en élément de stratégie psychologique.

Cette dynamique a contraint l'encadrement technique marocain à une posture défensive permanente. Chaque conférence de presse devenait l'occasion d'aborder cette controverse fabriquée, détournant l'attention des aspects strictement sportifs.

Cette sollicitation répétée constitue précisément l'objectif recherché par une campagne narrative bien orchestrée : épuiser l'adversaire mentalement, créer des fractures internes, installer le doute.

Experts invités



Par
**Hicham EL
AADNANI**

Les signes d'une perturbation, même légère, au sein du groupe marocain témoignent de l'efficacité relative de cette stratégie. Dans les compétitions de très haut niveau, où les écarts techniques se mesurent en détails infimes, ces perturbations psychologiques peuvent s'avérer déterminantes.

L'infrastructure médiatique comme levier géostratégique
Cette séquence révèle une lacune stratégique majeure : l'absence d'un dispositif médiatique international capable de contrer efficacement ces campagnes narratives. Les pays disposant de médias à forte audience mondiale possèdent un avantage compétitif considérable, bien au-delà du domaine sportif.

Des plateformes comme Al Jazeera pour le Qatar, France 24 pour la France, ou RT pour la Russie, ne constituent pas simplement des outils d'information. Elles représentent de véritables instruments de projection d'influence, capables de façonner les perceptions à l'échelle continentale ou mondiale.

Ces médias permettent de défendre une narration nationale, de contextualiser les événements selon une grille de lecture favorable, et surtout, de répondre immédiatement aux campagnes adverses.

La compétition contemporaine entre nations ne se limite plus aux domaines économique, militaire ou diplomatique traditionnel. Elle intègre désormais une dimension informationnelle où la capacité à influencer les récits dominants devient aussi stratégique que la possession d'infrastructures physiques.

L'investissement massif dans des installations sportives de classe mondiale, bien que nécessaire, s'avère insuffisant si ces efforts ne s'accompagnent pas d'une capacité équivalente à défendre et promouvoir sa propre narration. Les stades ultramodernes et l'excellence organisationnelle peuvent être neutralisés par une campagne médiatique bien orchestrée, comme l'a démontré cette compétition.

La fragilité du narratif face aux campagnes coordonnées
L'expérience marocaine illustre une vulnérabilité structurelle : lorsqu'un pays ne dispose pas de relais médiatiques suffisamment puissants pour imposer sa version des faits, il se trouve contraint de subir les narratifs construits par d'autres acteurs.

Cette asymétrie informationnelle crée un désavantage compétitif significatif.

Les campagnes de déstabilisation narrative fonctionnent selon des mécanismes éprouvés : installation progressive d'un doute, amplification par répétition, légitimation par multiplication des sources apparemment indépendantes, puis cristallisation en perception dominante. Face à ces dynamiques, une réponse ponctuelle ou défensive s'avère largement insuffisante.

La question dépasse largement le cadre sportif. Elle concerne la capacité d'un pays à préserver son image internationale, à protéger ses intérêts stratégiques et à maintenir sa cohésion interne face à des pressions externes.

Dans un environnement médiatique mondialisé et fragmenté, où l'information circule instantanément sans filtrage préalable, cette vulnérabilité peut avoir des conséquences considérables.

Perspectives stratégiques et chantiers prioritaires

L'analyse de cette séquence fait émerger plusieurs axes de réflexion pour les décideurs marocains et plus largement pour tout acteur cherchant à renforcer son influence internationale.

Premièrement, la nécessité de développer une infrastructure médiatique internationale de premier plan apparaît comme une priorité stratégique.

Cette infrastructure doit être conçue non comme un simple outil de propagande, mais comme un média crédible, professionnel, capable de produire une information de qualité tout en défendant une grille de lecture nationale des événements.

Deuxièmement, la formation d'experts en communication d'influence constitue un investissement indispensable. Ces professionnels doivent maîtriser les mécanismes de construction narrative,

comprendre les dynamiques médiatiques contemporaines et être capables d'anticiper et de contrer les campagnes adverses.

Troisièmement, la coordination entre les différents acteurs nationaux devient cruciale. Les institutions sportives, diplomatiques, médiatiques et politiques doivent développer une capacité de réponse coordonnée face aux campagnes narratives, évitant les messages contradictoires qui affaiblissent la position nationale.

Enfin, cette expérience souligne l'importance d'une approche proactive plutôt que réactive. Construire son propre narratif en amont, imposer ses thématiques dans le débat public, anticiper les angles d'attaque adverses constituent des stratégies plus efficaces que la posture défensive.

Le chemin reste long et exigeant. Les investissements nécessaires, tant financiers qu'humains, sont considérables. Mais dans un monde où la perception façonne la réalité aussi puissamment que les faits eux-mêmes, cette dimension de la compétition internationale ne peut plus être négligée.

La récompense sportive, certes importante, n'est qu'une manifestation d'un enjeu plus large : la capacité d'un pays à défendre efficacement ses intérêts dans l'arène médiatique mondiale.



QUAND LE MAROC PERD UN MATCH ET GAGNE LE RESPECT DU MONDE

Au terme de cette finale de la Coupe d'Afrique des Nations, une chose demeure intacte, au-delà du score et du trophée : la fierté.

Avant toute chose, un immense merci à ces enfants du Maroc, à ces joueurs qui ont porté le maillot national avec une sincérité, une intensité et un amour du pays qui ne trompent pas.

Qu'ils soient nés au Maroc ou ailleurs, ils ont montré, sur chaque ballon disputé, ce que signifie être profondément attaché à cette nation. Leur engagement, leur discipline et leur comportement ont honoré le drapeau marocain bien au-delà du rectangle vert.

Cette reconnaissance va également à l'ensemble du Royaume du Maroc, pour l'organisation exceptionnelle de cette Coupe d'Afrique des Nations.

Infrastructures, accueil, sécurité, ferveur populaire : le Maroc a démontré, une fois encore, sa capacité à accueillir l'Afrique avec professionnalisme, élégance et hospitalité.

Dans cette finale, le Maroc a peut-être perdu une coupe. Mais il a gagné infiniment plus.

Il a gagné le respect du continent africain. Il a gagné l'estime du monde du football. Il a gagné l'admiration pour une équipe exemplaire et un pays debout.

Experts invités



Par **Dr Az-Eddine Bennani**

Car nous, Marocains du Maroc et de la diaspora, savons rester dignes dans la victoire comme dans la défaite. La grandeur d'une nation ne se mesure pas uniquement aux trophées qu'elle soulève, mais à la manière dont elle traverse l'épreuve, sans excès, sans colère, sans renier ses valeurs.

Merci, Lions de l'Atlas. Le Maroc est fier de vous.





By Lodj



**REJOIGNEZ
NOTRE CHAÎNE
WHATSAPP.**



POUR NE RIEN RATER DE L'ACTUALITÉ !

www.lodj.ma

CALMER LES ESPRITS !

Suite à la défaite du Maroc contre le Sénégal en finale de la CAN, des milliers de vidéos, posts et commentaires, pullulent sur les réseaux cherchant à analyser, décortiquer, critiquer, soutenir, maudire ou vilipender cette rencontre qui restera dans l'histoire de la manifestation sportive comme la pire finale jamais jouée dans l'histoire de cette coupe.

Le responsable ? Le comportement de l'équipe sénégalaise et du public de ce pays suite au penalty accordé par l'arbitre de la rencontre aux marocains. Le coupable ? Certainement l'entraîneur de l'équipe sénégalaise qui a demandé aux joueurs de quitter le terrain, contestant la décision de l'arbitre. Tout de suite des heurts ont éclaté provoqués par les supporters sénégalais qui voulaient envahir le stade, s'en prenant aux stadiers qui cherchaient à les contenir.

On a vu ces mêmes supporters casser les installations, utiliser les chaises des photographes comme armes avec lesquelles ils ont frappé les stadiers. Tout cela est documenté.

Le Sénégal, à travers le comportement de son équipe de football et son entraîneur, ne sort pas digne de cette rencontre. Des sanctions de la CAF tomberont sans doute, mais elles n'effaceront pas le mal qui a été porté durablement à cette compétition sportive.

Mais là où c'est grave, c'est quand les conséquences hors stade sont dangereuses. À lire les dizaines de commentaires, on en veut aux sénégalais, aux africains, aux noirs.

Ces relents racistes et xénophobes de part et d'autre, n'ont pas leur place ni dans notre culture marocaine, ni dans notre langage.

Ce n'est pas parce que nous avons perdu contre une équipe de football que nous allons à chaque fois vouer aux gémonies le peuple qu'elle représente.

Encore une fois nous avons évité le pire ce dimanche dans le stade. Cela aurait pu gravement dégénérer. La décision marocaine, à travers Diaz, a permis de calmer les choses sur le terrain.

Pour le reste, le monde a vu qui était responsable de ces débordements et ce n'était pas les marocains. Cela suffit amplement.



Par **Rachid boufous**

Le Sénégal a gagné la coupe, mais il reviendra à sa misère et il ne faut pas s'en réjouir.

Le Maroc a perdu, mais il a gagné ce qu'il a bâti et construit patiemment en termes d'infrastructures.

Le football a toujours déchaîné les passions. Mais ces passions doivent être contenues et ne pas se transformer en ratonnades et en violences contre les personnes et les biens, quelles que soient les nationalités ou les peuples.

Taper sur quelqu'un juste parce qu'il est africain, sénégalais ou marocain et que son équipe a perdu ou gagné, est le comble de l'horreur sportive, qu'il faut absolument condamner. La justice se verra contre les fauteurs de troubles et la CAF sanctionnera les équipes fautives.

Le bon peuple quant à lui, il a eu ses jeux de cirque. Il a bavé ses insultes et autres gros mots contre les gladiateurs des temps modernes que sont les joueurs de football.

Ce n'est pas pour autant qu'il va se prendre pour le faux justicier qu'il n'est pas d'ailleurs. Les marocains doivent comprendre que la haine, la jalousie, l'envie, la violence qu'ils suscitent, vient du fait qu'ils ont réussi là où la majorité des pays africains, avec leurs richesses, leur pétrole, leur gaz, leur or, leurs terres rares, leur bauxite, leur cobalt, ont lamentablement échoué.

Un pays, le Maroc, sans trop de moyens, a démontré que l'Afrique peut sortir du sous-développement et compter sur elle-même, sans rien importer.

Cela dérange la majorité des gouvernements africains qui n'ont aucune réponse concrète à apporter aux questions de leurs peuples sur ce qu'ils ont vu au Maroc.

À commencer par le Sénégal, où le binôme au pouvoir, Faye-Sanko, est aux prises avec une crise économique larvée et au bord de l'explosion. C'est dire que cette coupe d'Afrique mettra un cataplasme sur des blessures économiques graves qui nécessitent une intervention chirurgicale lourde...

Notre pays constitue un véritable danger pour ces gouvernements, car il montre aux peuples de ces pays, ce que l'on peut faire avec l'argent public, quand il n'est, ni volé, ni dilapidé.

Le Maroc ouvre les yeux aux peuples africains, qui se dépêchent dans la misère et la pauvreté, malgré les fabuleuses richesses de leurs pays.

C'est en cela qu'il devient urgent d'attaquer le Maroc de toutes parts, car sa réussite insolente dérange en Afrique. Il ne faut donc pas prêter le flanc à toutes ces provocations émanant de pays et de gouvernements aigris, ayant peur pour leur longévité et leur pouvoir, mis à nu par le Maroc.

Il est impératif que les esprits se calment et que les marocains ne répondent pas aux multiples provocations dont ils font l'objet. Les marocains doivent continuer le travail entrepris, se concentrer sur leurs priorités sociales, éducatives et de santé publique.

Tout cela finira par passer et sera oublié.

Et l'énergie déployée pour réussir cet événement doit être déployée encore plus, afin de bâtir un avenir meilleur pour tous les marocains et les marocaines de ce pays.

Et surtout, ne jamais oublier que le Maroc est une île et c'est en cela qu'il est exceptionnel.



LA VESSIE COMME PROJET POLITIQUE ALGÉRIEN... URINER POUR EXISTER !!

Entre héritage mal digéré, imitation du sommet et régression assumée, un simple geste dans les gradins d'un stade marocain se transforme en métaphore politique... Quand l'idéologie se vide de sens, il ne reste parfois que le réflexe primaire pour signifier sa présence... Chronique d'un projet sans vision, mais avec beaucoup de pression... Ou quand l'histoire bégaie... par la vessie !!

Ibn Al-Jawzi rapporte dans Al-Mountadam : « Alors que les pèlerins tournaient autour de la Kaaba et puisaient de l'eau au puits de Zamzam, un Bédouin se leva, releva son vêtement et urina dans le puits sous les yeux des gens... Ceux-ci se ruèrent sur lui et le rouèrent de coups, au point qu'il faillit mourir... Les gardiens du Haram le sauvèrent et l'amenèrent devant l'émir de La Mecque, qui lui dit : "Que Dieu te fasse honte ! Pourquoi as-tu fait cela ?!" Il répondit : "Pour que les gens me reconnaissent et disent : voilà celui qui a uriné dans le puits de Zamzam." »...

Ce récit a été relayé par des centaines de contemporains ces dernières années... Une autre version, très proche, a également été diffusée par des dizaines de personnes et attribuée au livre Akhbar al-Hamqa wa al-Moughaffalin (Les récits des sots et des simples d'esprit) d'Ibn Al-Jawzi... elle diffère en ce que le Bédouin aurait répondu : « J'ai voulu qu'on se souvienne de moi, fût-ce par les malédictions. »... Mille ans plus tard, l'histoire n'a pas disparu... Elle a juste changé de décor, de gradins et de maillot !!

Dans les tribunes du stade Prince Moulay El Hassan à Rabat, lors d'un match de Coupe d'Afrique des Nations, un jeune supporter algérien a décidé, lui aussi, de laisser une trace... Non pas dans les annales sportives, mais sur le béton des gradins... Le tout filmé, revendiqué, assumé...



Par **Mohammed
Yassir Mouline**

Pas d'excuse, pas de honte... presque de la fierté !! Comme le Bédouin de Zamzam, il voulait être reconnu... Exister... Marquer l'instant... Et surtout, ne pas passer inaperçu !! Car nous ne sommes plus ici dans l'incident isolé, le dérapage alcoolisé ou la bêtise de stade... Nous sommes dans le symbole... Dans la culture du geste... Dans l'acte qui parle plus fort que le discours !!

Ce qui intrigue, ce n'est pas tant l'urine que le sens qu'on lui retire... Car uriner en public n'est pas seulement un manque de civisme... c'est l'aveu d'une rupture avec l'idée même d'espace commun... Là où il y avait autrefois des règles, il n'y a plus que des pulsions... Là où il y avait une société, il ne reste qu'un corps... Et ce corps n'est pas sans modèle...

Difficile, en effet, de ne pas voir dans cette scène une reproduction inconsciente du sommet... Quand le chef montre la voie, le troupeau suit... Quand le commandement perd la maîtrise, la base perd la retenue... Quand l'uniforme se délite, le citoyen se relâche... Les vidéos largement diffusées montrant le chef d'état-major algérien, Chengriha, victime d'un accident aussi intime que symbolique, n'ont pas seulement fait le tour des réseaux... elles ont peut-être fait école !! Car comment exiger de la retenue quand la verticalité morale s'est effondrée ? Comment prêcher la discipline quand le corps du pouvoir lâche avant l'esprit ?

Nous entrons alors dans une phase plus primitive... Anthropologique... Zoologique, même !! L'homme qui n'est plus relié à la loi se rabat sur l'instinct... Comme certains animaux, il marque son territoire... Non par la pensée, la culture ou le respect, mais par l'urine... Marquage territorial, appellent cela les biologistes !! L'acte n'a rien de noble... il est fonctionnel... Il dit simplement « je suis passé par ici », jamais « j'élève ce lieu » !! C'est peut-être cela, le drame moderne... confondre visibilité et existence, exhibition et identité, souillure et affirmation...

Ce n'est donc pas une histoire de vessie mal contrôlée... C'est une histoire de repères perdus... De frontières mentales abolies... D'un rapport au monde où le geste le plus bas devient un message politique involontaire... À l'image du Bédouin de Zamzam, notre époque semble avoir choisi d'être mémorable, même par l'indignité... Quitte à être cité, autant l'être pour le pire... Quitte à exister, autant salir... !! Une farce, oui... Une farce noire !! Qui fait sourire une seconde... Et réfléchir longtemps après que l'odeur se soit dissipée !!



Face à ces scènes, le Maroc, lui, continue d'ouvrir ses stades, ses rues et ses maisons avec cette évidence tranquille... l'hospitalité n'est pas une posture, c'est une culture... Ici, l'espace public n'est pas un terrain à souiller pour exister, mais un bien commun à honorer... Et pendant que certains marquent leur passage par l'urine et le vacarme, ce pays choisit, obstinément, de marquer l'Histoire par l'accueil, la dignité et le respect... C'est moins bruyant, certes... mais infiniment plus durable... Wa Salam Aleykoum wa Rahmatou Allah.

GAGNER MALGRÉ SOI !

Ce que nous avons vécu hier soir à la finale de la CAN restera comme un épisode triste et honteux du football africain.

Le comportement du sélectionneur sénégalais qui a intimé l'ordre aux joueurs de son pays de quitter le terrain quand l'arbitre avait adjugé un penalty au Maroc, est somme toutes scandaleux et inadmissible.

Tout aussi inadmissible le comportement des supporter sénégalais qui s'en sont pris méchamment au stadiers cherchant à casser les infrastructures du stades Moulay Abdallah.

A la reprise du match, Ibrahim Diaz a eue le meilleur comportement pour calmer les esprits en ratant un penalty «inratable». C'était le prix à payer pour que les choses ne dégénèrent pas.

L'équipe du Sénégal n'a pas gagné à la loyale mais en instaurant le chaos. C'est un comportement qui demeure loin de l'esprit du fair-play du football, quand on voit comment des officiels de cette même équipe versaient des liquides de perlimpinpin sur la pelouse ou se balader avec des serviettes imbibées d'incantations... c'est le signe manifeste d'un sous-développement des esprits et des attitudes à avoir durant une manifestation sportive.

Le Maroc doit être fier de ce qu'il a réalisé durant cette CAN, que tous les commentateurs africains ou étrangers, notamment européens qualifient de meilleure manifestation footballistique organisée sur le continent depuis que cette coupe existe.

L'équipe du Maroc n'a pas à rougir de son palmarès durant cette CAN, puisqu'elle est arrivée en finale grâce à de très grands joueurs et à un excellent Coach, Walid Regragui.

Le Maroc a été accusé de tous les torts durant cette CAN, notamment par une Algérie faiblarde et rancunière : que le Maroc avait acheté les matchs,

Les arbitres, le public, avait loué les infrastructures et réalisé les stades en 3D... Brefs, celles et ceux qui ont été dans les stades à travers le pays, ont vu et ne peuvent pas nier ce qui a été réalisé en un temps record. Ils et elles ont vu l'organisation professionnelle, la sécurité, la qualité de l'accueil et des infrastructures routières, ferroviaires, hôtelières,...



Quartier libre

Par **Rachid boufous**

Pour le reste, ce n'est qu'une coupe, qui n'a d'intérêt que pour ce qui a été réalisé autour pour la faire réussir. Et le Maroc a réussi son pari. Il est prêt pour organiser une coupe du monde, avec ou sans ses partenaires espagnols et portugais.

Et c'est en cela que le Maroc demeure le véritable gagnant de cette coupe. Il a démontré à tous les réticents de la planète qu'il est un pays sérieux, qui investit pour améliorer ses conditions et à sortir du sous-développement dans lequel le continent africain patauge à ce jour, plus de soixante ans après les indépendances.

Les marocains peuvent être fiers de ce qu'ils ont réalisé.

Quant au comportement puéril de l'équipe du Sénégal, ils sont habitués à ce type de pratique car déjà en 2004 face à la Tunisie, l'équipe sénégalaise s'était comportée de la même façon, en quittant le terrain avant la fin du match...

L'arbitre de la rencontre d'hier a manqué de rigueur et de fermeté, il aurait dû siffler le forfait une fois que l'équipe du Sénégal est sortie du terrain. Ce sont les règles de la FIFA et de la CAF. On ne fait pas pression sur le match quand cela ne nous arrange pas !

C'est de l'anti-jeu....!! Si les marocains l'avaient voulu, personne ne serait sorti indemne du match, mais les marocains sont civilisés et ont abandonné depuis longtemps le hooliganisme comme méthode d'encouragement. Pas le public sénégalais apparemment toujours adepte des incidents de stade. Il devra apprendre à se civiliser un peu plus. On n'arrive à rien par la force brute et irresponsable.

Le Sénégal a gagné, malgré lui, dans la honte. Le Maroc a perdu dans la dignité.

Mais, plus que tout la sélection marocaine a gagné le cœur de tous les marocains ! Merci les Lions de l'Atlas, vous avez été exceptionnels !

Merci Brahim Diaz d'avoir raté le penalty et contribué ainsi à maintenir le calme dans le stade ! Merci au public marocain, merveilleux et solidaire durant toute cette CAN ! Merci Faouzi Laqjaa et aux instances du football marocain !

Merci aux diverses autorités et forces de l'ordre pour la sécurité et l'organisation de cette coupe ! Merci Majesté de nous permettre de vivre ces moments merveilleux au Maroc. Le Maroc est une île, et c'est en cela qu'il est exceptionnel !



FERVEUR, DISCIPLINE ET RESPONSABILITÉ : LE VRAI RÔLE DU DOUZIÈME JOUEUR

On entend ça et là beaucoup de critiques concernant le fameux « douzième joueur » : certains pensent que la victoire dépend uniquement de l'ambiance dans les tribunes, d'autres estiment que la discipline et la sécurité réduisent cette ferveur. C'est un débat intéressant, mais il ne suffit pas de juger depuis l'extérieur.

La CAN 2025 est déjà en cours, et le Maroc n'accueille pas un simple match local. Chaque rencontre, chaque tribune et chaque image diffusée montrent que le pays organise un événement suivi par toute l'Afrique et le monde. Chaque détail compte, et tout doit être pensé avec rigueur et responsabilité.

La passion populaire fait partie de l'histoire du football marocain et elle reste essentielle. Mais cette passion doit être encadrée. Un stade qui n'est pas sécurisé, où des spectateurs viennent pour casser, provoquer ou saboter, ne profite à personne. La sécurité dans les stades n'empêche pas la ferveur : elle permet à tous familles, jeunes, supporters, de vivre pleinement le match sans risque, et elle protège l'esprit même du football.

L'exemple européen est clair. Des stades filtrés et sécurisés sont parfois plus animés que des stades où tout est laissé au hasard. Les supporters y chantent, y célèbrent, y créent une atmosphère unique, mais chacun sait que le cadre est respecté. Les équipes y gagnent, non pas parce que le public est bruyant, mais grâce au travail, à la préparation et à la discipline. Le public soutient, accompagne et renforce les joueurs, mais il ne remplace jamais le travail de l'équipe.

Le Maroc d'aujourd'hui progresse pour les mêmes raisons : organisation, professionnalisme, formation des joueurs, infrastructures modernes et travail collectif. Le football de haut niveau exige préparation et discipline ; la seule passion ne suffit pas pour remporter un match ou un tournoi.

Cela ne signifie pas qu'il faille enlever l'âme populaire du football. Au contraire : il faut permettre aux supporters de vivre leur passion tout en respectant les règles et la sécurité. Les tribunes doivent être animées, mais de manière encadrée, sûre et constructive.



Par
**Omar
Hasnaoui**

Bientôt, avec la Coupe du monde 2026 aux États-Unis, puis celle de 2030, le Maroc devra répondre à des exigences encore plus strictes. Les organisateurs internationaux ne toléreront pas les spectacles absurdes, les débordements ou les personnes qui viennent pour saboter plutôt que soutenir. Chaque détail comptera : filtrage, contrôle des accès, discipline des tribunes, sécurité des infrastructures. Ce que le Maroc montre aujourd'hui dans ses stades prépare les joueurs et les supporters à relever ces défis.

La CAN 2025 est l'occasion de prouver que le Maroc sait combiner passion et organisation. Les supporters peuvent encourager leur équipe, chanter, vibrer pour chaque action, tout en respectant les règles et la sécurité. Cette combinaison garantit que les joueurs peuvent se concentrer sur le jeu, que le public profite pleinement de l'événement, et que le pays donne une image crédible et positive à l'international.

La ferveur, la discipline et la sécurité ne sont pas des idées abstraites. Elles sont concrètes. Elles protègent la passion, elles permettent à chacun de profiter du spectacle, et elles garantissent que le football reste un moment de joie et de fierté pour le Maroc. C'est ainsi que le douzième joueur le public devient réellement un partenaire de l'équipe et du pays. OHC

By Lodj WEB TV



100% digitale
100% Made in Morrocco



WWW.LODJ.MA

QUAND LE REGARD DES AUTRES RÉVÈLE UN PAYS EN MARCHÉ...

Depuis le début de la CAN 2025 organisée au Maroc, les réseaux sociaux sont envahis par des dizaines, puis des centaines de vidéos tournées par des visiteurs algériens, égyptiens, tunisiens, subsahariens, européens parfois.

Des vidéos spontanées, non commandées, sans filtre institutionnel ni discours officiel. Des vidéos brutes. Et ce qu'elles montrent, inlassablement, c'est la même chose : la surprise, l'admiration, parfois l'incrédulité face au niveau de propreté des villes marocaines, à la qualité des infrastructures de transport, à la modernité des stades, à la fluidité des déplacements, à l'organisation urbaine, à la sécurité, au sens de l'accueil.

Ce ne sont pas des clips promotionnels. Ce sont des regards extérieurs. Et c'est précisément pour cela qu'ils comptent.

Car il y a quelque chose de profondément révélateur dans le fait que ce constat vienne de citoyens de pays qui, pour beaucoup, disposent de ressources naturelles autrement plus abondantes que celles du Maroc :

Pétrole, gaz, rentes énergétiques colossales, devises faciles. Le Maroc, lui, n'a rien de tout cela. Pas de puits miraculeux, pas de manne tombée du ciel. Il a autre chose : le travail, la planification, la durée, l'effort collectif, parfois douloureux, souvent critiqué, toujours perfectible.

Ces vidéos disent une vérité simple que nous avons parfois du mal à voir de l'intérieur : le Maroc a changé. Profondément. Structurellement. Visiblement.

Les routes, les trains, les tramways, les aéroports, les stades, les espaces publics, les villes réhabilitées, les quartiers nouveaux, les équipements sportifs et culturels ne sont pas apparus par enchantement. Ils sont le fruit de décennies d'investissement, de choix stratégiques, de paris à long terme, souvent faits contre l'opinion immédiate, parfois au prix de sacrifices sociaux, budgétaires ou politiques. Le développement n'est jamais un slogan. C'est une accumulation patiente.

Ce que ces visiteurs voient en quelques jours, les Marocains l'ont construit en plusieurs générations.

Quartier libre



Par **Rachid boufous**

Il est frappant d'entendre certains visiteurs comparer, parfois avec gêne, parfois avec honnêteté, ce qu'ils voient au Maroc avec la réalité de leurs propres pays. Non pas pour humilier, mais pour comprendre.

Comment un pays sans pétrole ni gaz, longtemps classé parmi les pays "en développement", a-t-il pu atteindre ce niveau d'infrastructures, de stabilité et de projection internationale ? La réponse dérange parfois : le développement ne s'achète pas uniquement avec des ressources naturelles.

Il se construit avec des institutions, une vision, une continuité de l'État, une capacité à se projeter dans le temps long.

Cela ne signifie pas que tout est parfait.

Le Maroc connaît encore des inégalités criantes, des poches de pauvreté, un chômage préoccupant, des services publics à améliorer, des injustices sociales réelles. Mais le développement n'est pas un état figé. C'est une trajectoire. Et cette trajectoire est visible.

La CAN 2025 agit ainsi comme un révélateur. Un miroir tendu au pays, mais aussi au continent.

Elle montre qu'un pays africain peut organiser un événement d'envergure internationale avec sérieux, modernité et efficacité. Elle montre qu'il est possible de croire dans ses propres capacités. Elle montre surtout que le développement n'est pas une question de richesse naturelle, mais de volonté collective.

Ce que ces vidéos racontent, au fond, ce n'est pas seulement le Maroc. Elles racontent un peuple qui, malgré les difficultés, malgré les critiques, malgré les doutes, a choisi de travailler, de bâtir, d'avancer.

Un peuple qui refuse la fatalité. Un pays qui veut sortir du sous-développement non pas par la plainte permanente, mais par l'effort, l'investissement et la durée.

Certes, nous, Marocains, ne sommes pas entièrement satisfaits. Et c'est peut-être là notre force. Un pays qui se satisfait de lui-même est un pays qui s'arrête. Or le Maroc ne s'arrête pas. Il doute, il critique, il débat, il proteste parfois, il s'impatiente souvent.

Les disparités territoriales persistent, entre un littoral suréquipé et des arrière-pays longtemps relégués. Les problèmes sociaux demeurent structurels : chômage des jeunes, précarité, accès inégal à la santé, à l'éducation, au logement. Nul ne les nie. Nul ne peut honnêtement les balayer d'un revers de main. Mais la différence essentielle, et que ces visiteurs étrangers perçoivent parfois mieux que nous-mêmes, c'est que le Maroc ne nie pas ses failles. Il tente de les corriger. Lentement, imparfaitement, parfois maladroitement, mais avec constance.

Les politiques d'aménagement du territoire, les investissements dans les infrastructures des régions enclavées, les programmes de protection sociale, la généralisation de l'assurance maladie, les grands chantiers éducatifs et sanitaires, tout cela procède d'une même logique : réduire les écarts, recoudre le pays, ne laisser aucun territoire définitivement hors du récit national.

Le développement marocain n'est pas linéaire.

Il est heurté. Il avance par à-coups, par corrections successives, par ajustements. Et c'est précisément ce qui le rend crédible. Il ne repose pas sur une rente qui anesthésie, mais sur un effort continu qui oblige à penser, à prioriser, à arbitrer. Là où la rente crée souvent l'illusion de la richesse, le travail impose la discipline du réel.

Ce que la CAN 2025 met en lumière, c'est donc moins une réussite achevée qu'un processus en cours.

Les stades flambant neufs, les transports performants, les villes propres et organisées ne sont pas une fin en soi. Ils sont les symptômes visibles d'un État qui planifie, d'institutions qui fonctionnent, d'une société qui, malgré ses tensions, reste arrimée à l'idée de progrès.

Et surtout, ils sont le produit d'un consensus silencieux mais profond : celui d'un peuple qui veut sortir du sous-développement.

Non pas par la violence ou le chaos, non pas par l'attente messianique d'un miracle, mais par le travail, l'apprentissage, la patience. Un peuple qui sait que rien n'est donné, que tout se conquiert, que chaque route, chaque hôpital, chaque école, chaque tramway est le résultat d'années d'efforts cumulés.

Les vidéos des visiteurs étrangers ne flattent pas seulement l'ego national. Elles rappellent une vérité essentielle : le Maroc avance parce que ses citoyens, malgré la dureté de la vie, continuent d'y croire. Ils critiquent l'État, mais ils respectent l'idée d'État. Ils dénoncent les injustices, mais ils refusent l'effondrement. Ils réclament davantage, non pour détruire, mais pour améliorer. C'est là, sans doute, la différence majeure avec d'autres trajectoires : le Maroc construit sans brûler ce qu'il a déjà bâti. Il réforme sans rompre totalement. Il change sans renier. Et cette continuité, souvent invisible au quotidien, devient évidente aux yeux de ceux qui arrivent de l'extérieur.

La CAN 2025 n'aura pas seulement été un événement sportif. Elle aura été un moment de vérité. Un instant où le Maroc s'est vu à travers les yeux des autres, non pas comme il se fantasme, mais comme il est : un pays imparfait, inégal, parfois injuste, mais résolument en mouvement.

Un pays qui n'a pas le luxe de la rente, mais qui a choisi la dignité de l'effort.

Et peut-être est-ce cela, la leçon la plus forte de cette CAN : parfois, il faut le regard de l'autre pour mesurer le chemin parcouru. Parfois, ce sont ceux qui viennent d'ailleurs qui nous rappellent que rien de tout cela n'est banal.

Et peut-être est-ce cela, au fond, la plus belle victoire.



SÉNÉGAL : LA QUESTION D'UNE RÉCIDIVE... LÀ OÙ LES FAITS EXISTENT VRAIMENT

Room

Depuis la finale de la Coupe d'Afrique des Nations disputée à Rabat, un mot revient avec insistance dans certains commentaires sportifs et politiques : **récidive**. L'équipe du Sénégal serait coutumière des débordements, des tensions, voire des ruptures avec l'ordre sportif.

Le terme est fort. Trop fort pour être utilisé sans précaution. Encore faut-il savoir de quoi l'on parle exactement, et surtout où les faits sont documentés.

L'investigation montre une réalité plus nuancée : si l'épisode du refus temporaire de jouer en finale relève d'un événement rare et juridiquement singulier, il existe en revanche un historique clair, établi et sanctionné, concernant les incidents de supporters sénégalais lors de matchs à très fort enjeu. C'est là, et seulement là, que la notion de récidive trouve un fondement solide.

Quand la tribune devient un facteur disciplinaire

Le football international fonctionne selon un principe simple et souvent mal compris : les fédérations sont responsables du comportement de leurs supporters, y compris lorsque ces comportements échappent au contrôle direct des joueurs ou du staff. Ce principe, appelé responsabilité objective, est au cœur de nombreuses sanctions prononcées par la FIFA et la CAF ces dernières années.

Le cas le plus emblématique concernant le Sénégal remonte à mars 2022, lors du barrage qualificatif pour la Coupe du monde entre le Sénégal et l'Égypte à Dakar. Ce match, décisif, s'est déroulé dans un climat décrit à l'époque comme extrêmement hostile : usage massif de pointeurs laser visant les joueurs égyptiens, notamment Mohamed Salah, jets de projectiles, pressions sonores constantes et tensions généralisées.

À l'issue de cette rencontre, la FIFA n'a pas tergiversé. Après analyse des rapports officiels et des images, elle a infligé à la Fédération sénégalaise de football une lourde sanction :

- une amende financière significative,
- et l'obligation de disputer un match compétitif à huis clos.



par **Adnane Benchakroun**

À ce moment-là déjà, l'instance mondiale ne parlait pas d'incident isolé, mais d'un manquement grave aux obligations d'organisation et de contrôle des tribunes.

2026 : un contexte différent, un schéma familial

Quatre ans plus tard, la finale de la CAN à Rabat ravive cette mémoire institutionnelle. Certes, le cœur de la polémique médiatique s'est d'abord cristallisé autour du penalty accordé au Maroc et du refus temporaire de reprendre le jeu par les joueurs sénégalais. Mais, dans les coulisses disciplinaires, un autre dossier s'est immédiatement imposé : les violences et débordements de supporters.

Tentatives d'intrusion sur la pelouse, affrontements avec les forces de sécurité, dégradations matérielles, agressions ciblant membres de l'organisation et journalistes : ces faits, documentés par les services de sécurité et les officiels du match, constituent des infractions classiques mais graves au regard des règlements CAF.

C'est ici que la notion de récidive commence à peser. Non pas sur l'équipe en tant que telle, ni sur son palmarès ou sa culture sportive, mais sur la gestion répétée de contextes de haute tension dans les tribunes.

Pour les commissions disciplinaires, la répétition de tels incidents sur des matchs à enjeu maximal constitue un facteur aggravant. Elle alimente l'idée d'un problème structurel : non pas une violence spontanée, mais une incapacité persistante à garantir un environnement sécurisé et conforme aux normes internationales.

Le danger des amalgames

Parler de "récidive habituelle" sans précision est pourtant une erreur analytique. Il n'existe pas de série documentée de matchs où l'équipe nationale du Sénégal aurait quitté le terrain ou refusé collectivement de jouer dans les grandes compétitions. L'épisode de Rabat est, à ce stade, une anomalie, pas une habitude.

En revanche, la récidive institutionnelle liée aux supporters, elle, est traçable, vérifiable et déjà sanctionnée par le passé. C'est cette distinction que le débat public tend à brouiller.

Or, en droit du sport, les nuances comptent. Une fédération peut être exemplaire sportivement tout en étant défaillante sur le plan organisationnel. Et c'est précisément sur ce second terrain que le Sénégal se retrouve aujourd'hui sous surveillance renforcée.

Pourquoi les instances sont plus sévères qu'avant

Le contexte international a changé. Les instances sportives, longtemps accusées de laxisme, ont durci leur approche face aux violences en tribunes. Les raisons sont multiples : sécurité des joueurs, protection des arbitres, image des compétitions, mais aussi pressions politiques et médiatiques croissantes.

Dans ce cadre, la répétition d'incidents similaires, même espacés dans le temps, est interprétée comme un signal d'alerte. Les commissions disciplinaires ne jugent plus un événement isolé, mais une trajectoire de gestion du risque.

La finale de Rabat intervient donc dans un moment où la tolérance est minimale. Et c'est ce qui explique que le dossier sénégalais soit traité avec autant d'attention, voire de sévérité potentielle.

Une responsabilité qui dépasse le terrain

L'enjeu dépasse largement le Maroc et le Sénégal. Il touche à une question centrale pour le football africain : la capacité des fédérations à maîtriser leurs environnements de match dans des compétitions devenues mondiales, ultra-médiatisées et politiquement sensibles.

La CAF, en ouvrant une phase d'enquête approfondie, envoie un message clair : les tribunes ne sont plus un angle mort du droit sportif. Elles sont un acteur à part entière, dont les excès engagent directement la responsabilité institutionnelle.

Mais dire que le Sénégal est en "récidive habituelle" sans précision est intellectuellement paresseux. Dire que les incidents de supporters sénégalais ont déjà conduit à des sanctions internationales, et que ces précédents pèsent aujourd'hui dans l'analyse disciplinaire, est en revanche factuellement exact.

La différence est essentielle. Car elle permet de critiquer sans stigmatiser, d'analyser sans caricaturer, et surtout de rappeler que dans le football moderne, la victoire se joue aussi dans la gestion des tribunes.

C'est là que se situe, aujourd'hui, le véritable enjeu.



FINALE MAROC-SÉNÉGAL : QUAND UN MATCH BASCULE DU TERRAIN VERS LE DROIT

La finale de la Coupe d'Afrique des Nations disputée le 18 janvier 2026 à Rabat restera comme l'un de ces matchs où le football cesse brusquement d'être un simple sport. Non pas en raison du score, ni même du penalty décisif, mais parce qu'un enchaînement de décisions, de refus et de débordements a fait basculer la rencontre dans un terrain bien plus rare et plus sensible : celui du droit disciplinaire international.



Tout commence dans les dernières minutes du temps additionnel. L'arbitre, après recours à l'assistance vidéo (VAR), accorde un penalty en faveur du Maroc. Une décision lourde, décisive, mais conforme aux règles du jeu telles qu'elles sont aujourd'hui définies par l'IFAB. À ce moment précis, le football entre dans sa zone de vérité : accepter la décision arbitrale, même contestée, ou rompre avec l'ordre du jeu.

Le choix opéré par le camp sénégalais est radical. Les joueurs quittent majoritairement la pelouse, sous l'impulsion manifeste du staff technique. Le jeu s'arrête. Longtemps. Environ seize minutes durant lesquelles le match n'existe plus vraiment. Le public s'interroge, les officiels temporisent, l'arbitre attend. Le football est suspendu, mais la compétition, elle, est en danger.

Ce refus de reprendre le jeu n'est pas un simple geste d'humeur. Il constitue une remise en cause directe de l'autorité arbitrale, pilier central de toute compétition sportive. Car dans le droit du football, la décision de l'arbitre, juste ou non, s'impose immédiatement. Elle peut être discutée après coup, jamais neutralisée sur le moment par la désobéissance.

La situation se complique encore lorsque des personnes non autorisées pénètrent sur la pelouse pour tenter de convaincre les joueurs de revenir. Une scène confuse, révélatrice d'un affaiblissement temporaire de la chaîne de commandement sportive. Dans le même temps, une partie des supporters sénégalais se livre à des actes de violence : tentatives d'intrusion, affrontements avec les forces de sécurité, dégradations matérielles, agressions visant des membres de l'organisation et des journalistes. Le stade, lieu de jeu, devient un espace de tension.

Par La rédaction

Finalement, le match reprend. Le penalty est tiré. La rencontre va à son terme. Sur le plan sportif, l'histoire semble close. Sur le plan juridique, elle ne fait que commencer.

Car le droit disciplinaire du football ne s'arrête pas au coup de sifflet final. Il examine les comportements, les intentions, les ruptures de règles, même lorsque l'arbitre n'a pas formellement enclenché toutes les procédures prévues. Et c'est là que se joue l'essentiel.

La question centrale n'est pas de savoir si le Sénégal a officiellement abandonné le match. Juridiquement, la réponse est non : l'arbitre n'a pas déclaré de retrait formel, et l'équipe est revenue sur le terrain. Mais le droit ne se limite pas aux apparences. Il s'intéresse aux faits matériels. Or, le refus prolongé de jouer, sans autorisation, constitue en soi une infraction disciplinaire grave.

Quitter le terrain, même temporairement, en réaction à une décision arbitrale obligatoire, viole plusieurs principes fondamentaux : la continuité du jeu, la loyauté de la compétition et le respect de l'autorité arbitrale. Lorsque ce comportement est collectif et encouragé par le staff technique, il cesse d'être un simple incident pour devenir un acte structuré de contestation.

À cela s'ajoute la responsabilité dite « objective » des fédérations. Dans le football international, une sélection nationale n'est jamais jugée isolément. Sa fédération porte juridiquement les actes de ses joueurs, de son encadrement et de ses supporters. Les violences en tribunes, les dégradations, les tentatives de pression sur l'arbitre ou l'organisation ne sont pas des faits périphériques. Elles aggravent le dossier disciplinaire.

Le droit prévoit alors un éventail de sanctions : amendes financières lourdes, sanctions individuelles contre l'entraîneur ou certains joueurs, mesures sportives allant jusqu'au huis clos, voire des sanctions plus structurelles en cas de récidive. Dans les compétitions majeures, la notion de « gravité » est appréciée de manière renforcée. Une finale continentale n'est jamais un match ordinaire.

Un autre élément clé réside dans le rôle de l'arbitre et du délégué de match. Si l'arbitre est l'autorité suprême sur le terrain, son absence de déclenchement d'une procédure formelle n'efface pas les faits. Les instances disciplinaires disposent d'un pouvoir autonome d'appréciation, fondé sur les rapports officiels, les images, les témoignages et l'ensemble des éléments disponibles. Autrement dit : ce qui n'a pas été sanctionné en temps réel peut l'être après coup.

Trois issues sont alors théoriquement possibles. La première consisterait à minimiser l'incident, à le qualifier de protestation excessive mais tolérable, et à prononcer des sanctions symboliques sans impact sur la compétition. Une option politiquement confortable, mais juridiquement fragile.

La deuxième, plus cohérente avec la jurisprudence sportive, consiste à qualifier les faits comme un refus illégal de poursuivre le jeu, sans aller jusqu'à l'abandon. Elle permet de sanctionner sévèrement le comportement, de rappeler la primauté du droit, tout en préservant le résultat sportif. Cette voie crée un précédent clair, dissuasif, sans provoquer de chaos institutionnel.

La troisième, la plus radicale, serait de requalifier l'ensemble en abandon de match, avec toutes les conséquences sportives que cela implique. Mais cette hypothèse se heurte à une réalité procédurale : l'absence de décision formelle de l'arbitre et la reprise effective du jeu rendent ce scénario juridiquement peu probable.

Au-delà du cas Maroc-Sénégal, cette finale pose une question plus large au football africain : comment gérer les moments de très haute tension sans laisser l'émotion collective fissurer l'ordre juridique du jeu ? Le droit du sport existe précisément pour ces instants-là. Non pour punir par principe, mais pour empêcher que le terrain ne devienne un espace de chantage ou de rapport de force.

Le football accepte la contestation verbale, l'erreur humaine, la frustration. Il ne peut accepter le refus organisé de jouer. Car à cet instant précis, ce n'est plus un match qui se joue, mais la crédibilité même de la compétition.



« COMMENT VEUX-TU RÉUSSIR QUAND TOUT UN CONTINENT EST CONTRE TOI ? »

L'onde de choc de l'élimination marocaine de la CAN 2025 ne s'est pas limitée aux frontières du royaume. Alors qu'une immense déception s'est abattue sur les villes du pays, un autre son de cloche, fait de soulagement et parfois de jubilation discrète, a résonné dans plusieurs capitales africaines. Ce contraste saisissant est plus qu'une simple réaction sportive ; il est le symptôme d'une relation complexe entre une nation perçue comme un leader ambitieux et un continent qui observe son ascension avec un mélange d'admiration et de défiance.

L'épreuve du favori : Quand la défaite du Maroc résonne au-delà de ses frontières

Depuis plusieurs années, le football marocain s'est imposé comme un modèle de développement en Afrique. Une infrastructure de haut niveau, des résultats historiques en Coupe du Monde, et une organisation d'événements majeurs sans faille ont placé le pays sur un piédestal. Cette réussite, aussi légitime soit-elle, a transformé involontairement l'équipe nationale en « favori permanent », en symbole d'une réussite parfois jugée trop éclatante, trop rapide, ou trop proche des standards européens.

Cette position engendre une dynamique psychologique particulière lors de chaque compétition. Affronter le Maroc n'est plus un simple match ; c'est une opportunité de renverser l'ordre établi, de remettre en cause une hiérarchie perçue. La défaite du favori devient ainsi, pour certains, un événement à célébrer en soi, indépendamment du vainqueur. Elle est vécue comme une victoire symbolique, un rééquilibrage.



par **Mohamed Ait Bellahcen**

Les échos d'une rivalité multifacette

Les réactions observées dans certains pays voisins ou frères ne sont pas uniquement sportives. Elles sont le reflet de tensions et de rivalités plus profondes, qu'elles soient historiques, politiques ou économiques. Le terrain de football devient alors un exutoire, un espace symbolique où se rejoue une compétition plus large pour l'influence et le prestige régional. La chute du « géant » est ainsi interprétée à travers le prisme de ces rivalités latentes, donnant à un résultat sportif une résonance géopolitique inattendue.



Cette situation place les joueurs et le staff marocains dans une position psychologique délicate. Ils portent non seulement le poids des espoirs nationaux, mais aussi la conscience aiguë d'être l'objet de tous les regards, souvent critiques, de ceux qui voient en eux un symbole à abattre. Cette pression extérieure, palpable sur les réseaux sociaux et dans certains médias, constitue un défi mental supplémentaire.

Une leçon d'humilité et de résilience

Pour le Maroc, cette élimination douloureuse et les réactions qu'elle a suscitées offrent une leçon cruciale. Le chemin vers le leadership est solitaire et exige une maturité exceptionnelle. Il implique d'accepter que la réussite peut susciter autant d'inspiration que de jalousie, et que chaque défaite sera magnifiée par ceux qui y voient la faille d'un modèle.

La réponse à cette épreuve ne réside pas dans la polémique ou le ressentiment, mais dans la capacité à transformer cette expérience en une force. Elle appelle à une humilité renouvelée, à une concentration absolue sur le long terme, et à la conviction que la légitimité se construit dans la durée, bien au-delà des sourires de l'adversité.

L'histoire du football africain est en pleine mutation. Le Maroc en est un acteur central. Cette nuit difficile rappelle que bâtir un héritage durable est un marathon semé d'embûches, où chaque chute est scrutée, et où chaque relèvement doit être plus éclatant que la chute n'a été commentée. La vraie victoire sera de continuer à avancer, malgré le bruit.



CAN TERMINÉE, RÉCITS DÉMASQUÉS : COMMENT LA DÉSINFORMATION A CIBLÉ LE MAROC ORGANISATEUR

La Coupe d'Afrique des Nations est derrière nous. Les stades se sont vidés, les trophées ont trouvé preneur, les bilans sont en cours. Reste une évidence difficile à ignorer : parallèlement au tournoi, une campagne structurée de déstabilisation médiatique et numérique a visé le Maroc, pays organisateur. Non plus au conditionnel, non plus dans l'hypothèse, mais dans les faits. Ce qui relevait du soupçon s'est mué en méthode identifiable, traçable, assumée par ses relais.

Une CAN achevée, un récit qui s'effondre

Il faut commencer par là. La CAN est finie. Et contrairement aux récits anxieux diffusés pendant la compétition, elle s'est tenue sans incident majeur, sans crise institutionnelle, sans contestation officielle de la Confédération africaine de football. Les matchs ont été joués, arbitrés, validés. Malgré une finale bizarroïde et insolite, c'est le moins qu'on puisse dire à ce stade. Les décisions ont été actées. Les classements entérinés.

Rien, absolument rien, dans le bilan final, ne vient confirmer les accusations distillées durant des semaines : ni favoritisme structurel, ni manipulation arbitrale systémique, ni dérive organisationnelle. Le réel, brut, a repris ses droits. Ce décalage entre le bruit produit et la réalité observée constitue déjà un premier aveu. Celui d'un récit fabriqué pour survivre au présent, mais incapable de résister à l'épreuve du temps.

La mécanique de la désinformation : désormais documentée

Ce qui distingue cette séquence des précédentes, c'est la lisibilité du dispositif. Les attaques contre le Maroc n'ont pas émergé de manière diffuse ou organique. Elles ont suivi une logique reconnaissable :

- mêmes narratifs,
- mêmes visuels recyclés,
- mêmes mots-clés,
- mêmes comptes amplificateurs,
- mêmes temporalités, souvent synchronisées avec les matchs à enjeu.

par La rédaction



Les réseaux sociaux ont servi de caisse de résonance, mais pas de point de départ. Les comptes à l'origine de la diffusion massive sont pour beaucoup récents, anonymes, hyperactifs, parfois liés entre eux par des interactions croisées. Le phénomène n'est pas nouveau, mais rarement aussi visible.

À ce stade, parler de « simple rivalité sportive » serait un euphémisme. Il s'agit d'une campagne d'influence, dont l'objectif n'était pas de gagner un débat, mais de créer du doute, d'installer un soupçon permanent, de fragiliser symboliquement le pays organisateur.

L'Algérie institutionnelle : une ligne constante, pas une improvisation

Il faut ici distinguer avec rigueur. Ce qui est en cause n'est ni le peuple algérien, ni les supporters, ni même l'équipe nationale en tant que telle. Le football algérien a sa légitimité, ses titres, son histoire. Le dire n'est pas un geste d'apaisement artificiel, c'est un fait.

En revanche, il existe une continuité diplomatique algérienne, assumée, documentée, qui vise à contrer systématiquement le Maroc dans les espaces africains. Le sport n'y échappe pas. Il devient même un terrain idéal : émotionnel, populaire, transnational.

Pendant la CAN, cette ligne s'est exprimée par des relais officiels, des médias alignés, des figures publiques instrumentalisées et des influenceurs connus mobilisés. Aucune prise de position institutionnelle directe — prudence oblige — mais une stratégie de contournement, où l'insinuation remplace l'accusation frontale.

Ce choix révèle une difficulté plus profonde : l'incapacité à concurrencer le Maroc sur le terrain de l'organisation, de la projection continentale, de la crédibilité logistique. Là où il n'y a pas de levier concret, il reste le narratif.

Le silence officiel africain comme réponse politique

Un élément a été trop peu commenté. Aucun État africain, aucune fédération reconnue, aucun organe officiel de la CAF n'a soutenu ces accusations. Ce silence n'est pas une neutralité molle. Il est un message.

Dans les relations africaines, le non-alignement sur une polémique fabriquée vaut souvent désaveu. Les partenaires du Maroc ont observé, évalué, puis laissé faire la réalité. C'est peut-être la réponse la plus nette à ceux qui cherchaient à isoler le Royaume.

Le Maroc n'a pas eu besoin de surjouer la défense. Les faits ont parlé pour lui.

Le poison du soupçon et de l'insinuation comme arme sportive : le treizième joueur et l'arbitre fantôme

Il serait irresponsable de minimiser l'impact de ces campagnes. Même inefficaces à long terme, elles abîment le football africain. Elles déplacent le jeu hors du terrain, transforment chaque décision arbitrale en procès politique, installent une suspicion généralisée qui finit par nuire à tous.

Ce poison est lent. Il ne gagne pas des matchs, mais il fragilise les institutions. Et sur ce point, la responsabilité est claire : ceux qui ont préféré le doute organisé à la confrontation sportive ont choisi une voie dangereuse.

Mais heureusement le football n'est pas condamné à la guerre des récits imaginaires. Mais tout n'est pas à jeter. La CAN a aussi montré autre chose : des stades pleins, une ferveur populaire intacte, des équipes africaines compétitives, une organisation qui progresse. Le football africain avance, malgré les tentatives de parasitage.

Le Maroc, en tant qu'organisateur, n'a pas gagné une coupe. Il a gagné une chose plus durable : la confirmation de sa capacité à porter un projet continental. Cela n'immunise pas contre les critiques. Cela oblige à rester exigeant. Mais cela installe une réalité difficile à contester.

Après la CAN, le temps de la lucidité

Les récits complotistes ont une particularité : ils prospèrent tant que l'événement est en cours. Une fois terminé, ils s'effondrent sous leur propre vide. La CAN est finie. Le Maroc est toujours là. Les institutions africaines aussi.

Il reste une leçon. En Afrique comme ailleurs, le football est devenu un espace stratégique. Ceux qui s'y engagent devront choisir : investir dans le réel ou s'épuiser dans la fiction.

L'histoire récente montre que, tôt ou tard, le réel finit toujours par l'emporter.



CAN 2025 : DROIT DE RÉPONSE AU QUOTIDIEN "L'EQUIPE" DU 19 JANVIER 2026

Cher(e)s confrères de L'Équipe,

Votre numéro du 21 janvier constitue, à bien des égards, un cas d'école. Non pas au sens d'un modèle à suivre, mais comme un exemple précis de ce que le journalisme ne doit pas devenir lorsqu'il cède à la tentation du récit facile, de l'insinuation et du soupçon non démontré. À ce titre, il mériterait d'être étudié dans les écoles de journalisme marocaines et africaines, non pour être imité, mais pour être analysé, déconstruit et discuté.

Car ce que vous proposez ce jour-là n'est pas une enquête, encore moins une démonstration. C'est une construction narrative où l'émotion l'emporte sur la preuve, où le doute tient lieu d'argument, et où un pays, le Maroc, se retrouve placé au banc des accusés sans jamais avoir été entendu. Voilà exactement ce qu'il ne faut pas faire en journalisme.

Il existe une frontière claire entre l'analyse sportive, même sévère, et l'installation d'un soupçon systémique.

Cette frontière, le traitement de la finale de la CAN 2025 par L'Équipe l'a franchie à plusieurs reprises. Non par un mensonge frontal, mais par une accumulation d'insinuations, de raccourcis narratifs et de glissements sémantiques qui, mis bout à bout, construisent une idée lourde : le Maroc aurait été, sinon coupable, du moins suspect. Suspect d'influence, suspect de pression, suspect de manipulation. Même dans la défaite.

Ce texte n'est ni une plainte, ni une réaction à chaud. Il est un droit de réponse. Un rappel des faits, des règles, et d'un principe fondamental du journalisme : la responsabilité du récit.

Un titre n'est jamais innocent, votre titre n'est pas innocent

« Vainqueur par chaos ». En Une. Le mot est fort. Il frappe. Il imprime. Mais il ne décrit rien précisément. De quel chaos parle-t-on ? D'incidents en tribunes, communs à de nombreuses finales sous tension ? D'un arbitrage contesté — comme dans la majorité des grandes compétitions ? D'une pression émotionnelle extrême, inhérente à une finale continentale ?



par Adnane Benchakroun

Le chaos, ici, n'est pas un fait : c'est une atmosphère. Et cette atmosphère est implicitement rattachée au pays hôte. Le Maroc devient le décor du désordre, le cadre implicite de la suspicion. Le procédé est connu : on ne démontre pas, on suggère. On n'accuse pas, on laisse entendre.

L'arbitrage : de la contestation au procès d'intention

Que l'arbitrage de cette finale ait été difficile, personne ne le conteste. Qu'il ait suscité des débats, c'est la nature même du football moderne. Mais ce que le traitement médiatique a fait, c'est autre chose : transformer une controverse technique en soupçon politique. Affirmer qu'un arbitrage a « penché en faveur du Maroc » sans analyse réglementaire précise, sans décryptage du VAR, sans confrontation avec des arbitres indépendants, relève moins de l'enquête que du ressenti éditorial.

Plus grave encore : suggérer que cet arbitrage serait le produit de pressions, de « couloirs », d'un climat d'influence, sans la moindre preuve, franchit un seuil éthique.

Le droit du lecteur n'est pas d'être guidé vers une impression, mais vers une compréhension.

Quand l'insinuation remplace la preuve

L'évocation répétée de responsables marocains supposément influents, cités sans faits, sans documents, sans témoignages directs, pose un problème de méthode. Le journalisme d'investigation repose sur la démonstration. Ici, nous sommes face à un journalisme de suggestion.

Dire « on ne peut pas prouver, mais tout le monde sait » n'est pas une démarche journalistique. C'est une rhétorique. Et elle est d'autant plus problématique qu'elle vise un pays, une institution, un football africain qui tente précisément de sortir de décennies de soupçons et de caricatures.

Le paradoxe marocain : perdre et rester coupable

Voici sans doute l'angle le plus troublant du récit proposé. Le Maroc perd la finale. Il ne remporte pas le trophée. Et pourtant, il demeure le centre du soupçon. On parle d'une CAN qui aurait pu lui être « donnée ». On évoque un triomphe qui aurait été « sale ». On suggère une victoire illégitime... qui n'a jamais eu lieu.

Ce raisonnement est paradoxal, presque absurde : le pays hôte perd, mais reste suspect d'avoir voulu gagner par des moyens contestables. La défaite n'efface pas le soupçon, elle l'alimente. C'est un biais narratif profond, révélateur d'une difficulté à envisager le Maroc autrement que sous le prisme du doute.

Brahim Diaz, ou la violence symbolique

L'épisode du penalty manqué de Brahim Diaz a donné lieu à l'un des glissements les plus problématiques. À force d'interprétations psychologisantes, certains récits ont frôlé l'indécence : le joueur aurait-il raté volontairement ? Aurait-il refusé une victoire « sale » ? Aurait-il, consciemment ou non, « sauvé l'honneur » du football africain ? Ces hypothèses, présentées parfois sur le mode de la discussion de comptoir, ont pourtant été relayées dans un cadre médiatique sérieux. Elles exposent un joueur à une lecture morale de son geste sportif. Or un penalty raté n'est ni un acte politique, ni un choix éthique. C'est un échec sportif, dans un contexte de pression extrême. Tout le reste relève de la fiction.

Une parole absente, un récit déséquilibré

Autre élément frappant : l'absence quasi totale de parole institutionnelle marocaine. Ni fédération, ni comité d'organisation, ni responsables techniques n'ont été cités pour répondre aux accusations implicites. Le Maroc est parlé, commenté, disséqué — mais rarement entendu.

Ce déséquilibre est contraire à l'esprit même du droit à l'information. Un pays, une institution, une organisation ne peuvent être placés au centre d'un soupçon sans bénéficier d'un espace de réponse équivalent.

Une question plus large : le Maroc et le regard extérieur

Ce traitement ne peut être isolé de son contexte. Le Maroc d'aujourd'hui est un acteur central du football africain : infrastructures, organisation, diplomatie sportive, ambitions mondiales avec 2030. Cette montée en puissance dérange parfois. Elle bouscule des habitudes, des hiérarchies implicites, des récits anciens.

Il est plus confortable de soupçonner que d'analyser. Plus simple de douter que de reconnaître une mutation profonde du football africain, portée — entre autres — par le Maroc.

Alors camarades de L'Equipe : critiquer, oui. Insinuer, non.

Ce droit de réponse ne demande ni indulgence, ni silence critique. Le Maroc, comme tout pays organisateur, doit accepter l'examen, la contradiction, le débat. Mais il a aussi droit à l'équité, à la rigueur, à la preuve.

Le journalisme gagne en crédibilité quand il éclaire. Il la perd quand il suggère sans démontrer. La CAN 2025 mérite mieux qu'un récit de soupçon. Elle mérite une analyse à la hauteur de son importance sportive, politique et symbolique. Le football africain aussi.

Voici "La preuve par 7" : mais le comble de l'histoire : on n'a pas compris pourquoi tant de haine et de mauvaise foi

Ce numéro de L'Équipe ne fait pas une critique sportive du Maroc, il construit un récit symbolique de suspicion, où le Maroc devient le décor du soupçon, même dans la défaite. Ce n'est ni un complot, ni une cabale, mais un biais narratif puissant, nourri par l'émotion, la rivalité et une certaine difficulté européenne à accepter un leadership africain structuré :



1. « Vainqueur par chaos » (Une – page 1)

Le titre de votre Une associe directement la victoire sénégalaise à un « chaos » imputé implicitement au contexte marocain : tribunes, arbitrage, organisation, pression. Le Maroc est présenté comme l'environnement toxique, sans distinction entre faits établis et ressentis.

- Le chaos évoqué relève davantage de la tension sportive extrême que d'un effondrement organisationnel.
- Aucune enquête factuelle ne démontre une défaillance structurelle marocaine.
- Le choix lexical installe un récit émotionnel avant toute analyse.

2. « Arbitrage désastreux qui a penché en faveur du Maroc » (page 2)

Affirmation répétée d'un arbitrage favorable au Maroc, sans démonstration juridique précise, sans citation du règlement CAF, ni analyse VAR indépendante.

- Le papier reconnaît lui-même que la faute sur Diaz « n'était pas imaginaire ».
- La notion de « zone de non-droit » est journalistiquement lourde et juridiquement vide.
- Le doute est présenté comme quasi-certitude.

3. Soupçon de pression politique marocaine (Fouzi Lekjaa) – page 2

Allusion directe à l'influence supposée de Fouzi Lekjaa « dans les couloirs », sans preuve, sans source, sans contradiction.

- Assimilation implicite à une corruption d'arbitrage.
- Aucun élément factuel, ni témoignage officiel.
- Procédé classique d'insinuation : suggérer sans assumer.

4. « CAN donnée au pays hôte » (page 2)

L'hypothèse d'une CAN « donnée » au Maroc est avancée comme une possibilité crédible, alors que le Maroc... a perdu la finale.

- Contradiction interne flagrante.
- Raisonnement rétrospectif biaisé.
- Le Maroc perd mais reste accusé.

5. Brahim Diaz présenté comme traître ou acteur conscient (pages 2–4)

Insinuations multiples sur une panenka volontaire, presque morale : Diaz aurait « sauvé l'Afrique », « refusé une CAN sale ».

- Psychologisation abusive.
- Déplacement du débat vers l'intention morale.
- Exposition d'un joueur à la vindicte symbolique.

6. Maroc = menace pour l'image du football africain (page 2)

Le Maroc est présenté comme un risque systémique pour la crédibilité du football africain.

- Le Maroc est aussi montré comme moteur du football africain moderne.
- Aucun contre-argument africain n'est sollicité.
- Vision européocentrée du « bon » football africain.

7. Absence totale de parole institutionnelle marocaine

Aucune réaction officielle marocaine citée : fédération, CAF locale, comité d'organisation.

- Récit à sens unique.
- Rupture avec l'équilibre journalistique.
- Le Maroc est parlé, jamais parlant.

Un dernier mot :

Nous ne nous faisons aucune illusion. Nous restons même convaincus que ce droit de réponse ne sera, très probablement, jamais publié dans votre quotidien. Mais il aura au moins eu le mérite d'exister, d'être formulé clairement, et de rappeler qu'en journalisme, le silence face à la critique n'efface ni les faits, ni les responsabilités.



LODJ

WEB RADIO

By Lodj

R212

La web
Radio
des
marocains
du monde



WWW.LODJ.MA

LE PENALTY RATÉ : QUAND L'INCONSCIENT TIRE À LA PLACE DU PIED

Cet entretien est une hypothèse de lecture psychologique. Il ne prétend ni expliquer totalement l'événement, ni se substituer à l'analyse sportive. Il propose simplement une autre grille de compréhension d'un moment où le football a cessé d'être seulement un jeu.

Questions & Réponses avec un psychologue : Ce penalty que le corps a refusé de transformer selon lui

L'ODJ Média : Tout le monde a parlé d'erreur technique. Vous, vous refusez ce terme. Pourquoi ?

Le psychologue : Parce qu'une erreur technique suppose une défaillance mécanique : un mauvais geste, un défaut de coordination, une lecture incorrecte de la trajectoire. Or, chez un joueur de ce niveau, dans un contexte aussi maîtrisé, cette explication est insuffisante. Ce penalty raté ne relève pas d'un manque de compétence, mais d'un conflit interne. Ce que nous avons vu n'est pas un raté du corps, mais une hésitation de l'inconscient.

L'ODJ Média : Vous parlez d'un « réflexe inconscient pacificateur ». Que faut-il comprendre ?

Le psychologue : Dans certaines situations extrêmes, le cerveau cherche à réduire une tension insoutenable. Ici, le joueur n'est pas seulement face au but, il est face à un dilemme moral collectif : gagner dans un contexte devenu ambigu, explosif, potentiellement injuste, ou laisser le jeu aller à son terme naturel. L'inconscient peut alors produire un geste qui apaise la situation globale. Non pas pour perdre, mais pour éviter le chaos.

L'ODJ Média : Vous suggérez donc une action subconsciente ?

Le psychologue : Oui, mais attention aux fantasmes. Il ne s'agit ni d'un choix rationnel, ni d'un « complot intérieur ». Le subconscient ne raisonne pas, il arbitre des tensions. Quand l'environnement devient moralement instable — pression du public, menace d'un tapis vert, sortie adverse — le geste sportif peut devenir un acte symbolique. Le corps tranche là où l'esprit conscient ne peut pas le faire.



Room

L'ODJ Média : C'est ce que vous appelez un « acte manqué salvateur » ?

Le psychologue : Exactement. En psychanalyse, l'acte manqué n'est pas une faute absurde, mais un compromis. Quelque chose échoue pour que quelque chose d'autre soit préservé. Ici, l'échec du penalty permet la continuité du jeu, la résolution du conflit par le sport lui-même. Le match se termine sur le terrain, pas dans les bureaux. D'un point de vue psychique collectif, c'est stabilisateur.

L'ODJ Média : Certains diront que c'est une lecture trop intellectuelle d'un simple match...

Le psychologue : C'est possible. Mais le sport de haut niveau n'est jamais « simple ». Il concentre des enjeux identitaires, politiques, symboliques. Surtout quand il se joue à domicile, sous les yeux d'un continent et à la veille d'une Coupe du monde. Réduire ce penalty à un geste mal exécuté, c'est ignorer la charge émotionnelle et morale qui pesait sur ce moment précis.

L'ODJ Média : Faut-il y voir une faiblesse mentale ?

Le psychologue : Au contraire. Je parlerais plutôt d'une maturité inconsciente. Une capacité — non formulée, non maîtrisée — à éviter une victoire toxique. Le mental fort n'est pas toujours celui qui force le destin. Parfois, c'est celui qui empêche une fracture. Ce penalty raté restera une blessure sportive. Mais psychologiquement, il a peut-être évité une cicatrice plus profonde.

Il y a eu la Main de Dieu de Maradona, ce geste illégal devenu mythe fondateur, disséqué, glorifié, enseigné presque.

L'histoire, on le sait, aime ces moments où le football bascule dans la légende par une transgression. Celui-ci est d'une autre nature. Le penalty raté de Brahim Diaz n'est pas un acte de ruse, ni une provocation au règlement. C'est peut-être l'inverse exact : un non-geste, un arrêt intérieur, une faille volontaire ou involontaire qui, au lieu de tricher avec le jeu, l'a protégé.

L'histoire fera couler beaucoup d'encre sur ce penalty manqué. Les statistiques l'enregistreront comme un échec. Les compilations YouTube le répéteront à l'infini. Mais avec le recul, il pourrait bien entrer dans une catégorie plus rare : celle des gestes qui n'ont pas changé le score, mais qui ont changé le récit. Non pas une main de Dieu, mais peut-être, plus modestement, un silence du corps face à un moment où gagner aurait coûté trop cher.

Le football aime les héros qui marquent. Il oublie souvent ceux qui, sans le savoir, évitent une fracture. Et c'est parfois ainsi que naissent les vraies légendes : non pas dans le triomphe éclatant, mais dans un instant ambigu que le temps finit par comprendre mieux que nous.



NON, CE N'EST PAS LA PREMIÈRE FOIS... QUAND LES PENALTIES RATÉS HANTENT L'HISTOIRE DES LIONS DE L'ATLAS

Room

À chaque génération, le même refrain revient, chargé d'émotion et parfois de colère : « On n'avait qu'à marquer ce penalty... »

Après la dernière désillusion, beaucoup ont parlé d'un traumatisme inédit, d'un moment jamais vu dans l'histoire du football marocain. Pourtant, l'enquête historique raconte autre chose. Les penalties ratés, au mauvais moment, font partie d'une longue mémoire sportive marocaine. Une mémoire fragmentée, souvent refoulée, mais bien réelle.

Le penalty, en théorie, est l'arme de la justice footballistique. Une faute sanctionnée, une chance claire, presque rationnelle. En pratique, il devient souvent une épreuve psychologique cruelle, surtout lorsque l'enjeu dépasse le simple score. Pour le Maroc, plusieurs éliminations majeures se sont jouées là : à onze mètres, face au gardien, dans un silence assourdissant ou sous un vacarme hostile.

Le premier épisode marquant remonte à la Coupe d'Afrique des Nations 1988, organisée au Maroc. Le match pour la troisième place face à l'Algérie se termine par une séance de tirs au but perdue. Les archives ne détaillent pas précisément tous les tireurs marocains ayant échoué, mais le verdict est sans appel : défaite aux penalties, frustration à domicile, et un premier signal de cette relation compliquée avec l'exercice suprême. À l'époque déjà, le penalty n'était pas qu'un geste technique : c'était une charge symbolique.

Trente ans plus tard, le scénario se répète de manière encore plus brutale lors de la CAN 2019 en Égypte, face au Bénin. Le Maroc domine, pousse, obtient ce que tout le monde attend : un penalty dans le temps additionnel. Hakim Ziyech s'élance. Le ballon frappe le poteau. Quelques minutes plus tard, les Lions sont éliminés aux tirs au but, avec deux nouveaux échecs lors de la séance. Trois penalties ratés dans le même match.



par **Adnane Benchakroun**

Ce soir-là, l'opinion publique comprend que le problème dépasse l'individu. Le penalty devient une mécanique mentale collective.

En Coupe arabe 2021, contre l'Algérie, rebelote. Match intense, prolongations, séance de tirs au but. Un tir marocain échoue. Élimination. Là encore, la faute n'est ni tactique ni physique. Elle est émotionnelle. Les joueurs savent tirer des penalties. Ils l'ont prouvé en club, parfois au plus haut niveau européen. Mais en sélection, dans ces moments précis, le geste se grippe.

Le cas de la CAN 2023 (jouée en 2024) contre l'Afrique du Sud est encore plus parlant. Mené au score, le Maroc obtient un penalty pour revenir dans le match. Achraf Hakimi, symbole de réussite et de sang-froid, frappe... la barre. Quelques minutes plus tard, le deuxième but sud-africain scelle l'élimination. Ici, il n'y a même pas de séance : le penalty raté devient le point de bascule direct du match.

Enfin, la finale de la CAN 2025, jouée en janvier 2026 à Rabat, s'inscrit déjà dans cette lignée douloureuse. Un penalty manqué en fin de match, une occasion unique de changer le cours de l'histoire, et une défaite qui laisse un goût d'inachevé. Le stade, le contexte, l'enjeu continental : tous les ingrédients étaient réunis pour transformer ce tir en moment fondateur. Il est devenu, au contraire, un nouveau chapitre d'une vieille histoire.

Dire cela ne revient ni à accabler les joueurs ni à nier les progrès immenses du football marocain. Depuis dix ans, le Maroc a changé de dimension : infrastructures, formation, visibilité mondiale. Mais cette enquête historique montre une chose essentielle : le penalty raté n'est pas un accident isolé, c'est un symptôme. Celui d'une pression spécifique qui pèse sur la sélection nationale lors des matches couperets.

Dans les grandes nations du football, cette question est traitée comme un sujet scientifique : préparation mentale, hiérarchie claire des tireurs, répétition en conditions extrêmes, accompagnement psychologique. Au Maroc, le penalty reste souvent abordé comme une affaire de caractère individuel : « il a osé », « il a craqué ». L'histoire prouve pourtant que le problème est collectif, structurel, presque culturel.

Non, ce n'est donc pas la première fois. Et c'est précisément pour cela que la question mérite mieux que l'émotion immédiate ou la recherche d'un bouc émissaire. Tant que le penalty restera un tabou, un moment subi plutôt qu'anticipé, il continuera de hanter les Lions de l'Atlas. L'histoire ne condamne pas ; elle avertit.



FINALE DE LA HONTE : QUAND LA CAN 2025 EXPOSE LES FAILLES BÉANTES DU FOOTBALL AFRICAIN

Ces images resteront. Elles resteront longtemps, douloureusement, comme une cicatrice sur le visage du football africain. Des visages fermés, tendus, presque incroyables. Des mots lourds, prononcés après coup, pour tenter de réparer l'irréparable. Et surtout, une finale de Coupe d'Afrique des Nations qui n'a pas seulement sacré un champion, mais mis à nu les dérives profondes d'un football qui peine encore à se hisser à la hauteur de ses ambitions.

Walid Regragui, le regard dur, la voix contenue mais tranchante, parle d'« image malsaine » depuis le début de la compétition. Ce n'est pas une phrase lancée sous le coup de l'émotion. C'est un constat accablant. À Rabat, lors de cette finale 2025, le football africain n'a pas seulement perdu en crédibilité : il s'est tiré une balle dans le pied, en mondovision.

Une finale qui bascule dans l'indigne

Tout aurait pu – dû – se jouer sur le terrain. Le Maroc et le Sénégal avaient offert jusque-là une finale âpre, tendue, parfois fermée, mais globalement fidèle à l'exigence du très haut niveau africain. Puis est arrivé ce penalty. Et avec lui, le chaos.

Les images sont sans appel : tentatives d'envahissement de terrain, pressions sur l'arbitre, joueurs sénégalais regroupés, menaçant de quitter la pelouse, un entraîneur – Pape Thiaw – dépassant la simple contestation pour entrer dans une logique de rupture. Le match arrêté de longues minutes. Le rythme brisé. Le tireur marocain, Brahim Diaz, laissé seul face à une hostilité devenue presque physique.

Dans ces conditions, parler de sport devient presque indécent.

Le silence gênant des instances, la parole lourde des entraîneurs

Walid Regragui, lui, a parlé. Peut-être trop franchement pour certains. Mais ses mots résonnent parce qu'ils disent tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Oui, ce qui s'est passé « n'honore pas l'Afrique ». Oui, interrompre une finale pendant de longues minutes sous la pression est un aveu de faiblesse.



par **Mohamed Ait Bellahcen**

Et non, cela n'excuse pas le penalty manqué. Mais cela explique un climat, une atmosphère, une dérive.

Le plus grave n'est pas la défaite marocaine. Le plus grave, c'est cette impression persistante que, dès que l'enjeu devient maximal, le football africain se saborde lui-même. Comme s'il refusait encore de se faire confiance. Comme s'il avait peur de laisser le jeu décider.

Une victoire, mais à quel prix ?

Le Sénégal est champion d'Afrique. Le palmarès le retiendra. Mais l'histoire, elle, se souviendra aussi du reste. Des scènes de tension. De l'image d'un staff contestant jusqu'à l'extrême. D'une célébration qui n'efface ni les incidents ni le malaise.

Car gagner ne donne pas tous les droits. Et surtout pas celui de salir ce que l'on prétend défendre. Le football africain réclame plus de respect à l'échelle mondiale ? Il devra commencer par se respecter lui-même.

Un malaise plus profond que cette finale

Cette CAN 2025 n'a pas créé le problème. Elle l'a révélé. Arbitrage sous pression, gestion sécuritaire défaillante, absence de sanctions immédiates, communication institutionnelle timide : tout concourt à donner l'impression d'un football prisonnier de ses contradictions.

Le talent est là. Les stades sont là. Les joueurs évoluent dans les plus grands clubs du monde. Mais l'écosystème, lui, vacille encore dès que la tension monte.

Ces images, partagées massivement sur les réseaux sociaux, commentées avec colère ou ironie, ont fait le tour du monde. Et le monde n'a pas vu une Afrique conquérante. Il a vu une Afrique fébrile.

Et maintenant ?

Regragui dit qu'on « reviendra plus fort ». Peut-être. Mais revenir plus fort ne suffira pas si rien ne change autour. Cette finale aurait dû être une vitrine. Elle s'est transformée en miroir brutal.

Le football africain est à un carrefour. Soit il assume enfin l'exigence du très haut niveau, avec ses règles, sa discipline et son autorité. Soit il continuera à produire des spectacles grandioses... sabotés par leurs propres excès.

La CAN mérite mieux. L'Afrique mérite mieux. Et le football, lui, ne devrait jamais sortir perdant d'une finale qu'il était censé célébrer



MAROC-SÉNÉGAL : UNE FINALE VOLÉE PAR LE TUMULTE

Room

Le Maroc a atteint la finale avec une autorité et une maturité qui confirment sa place parmi les grands. Pourtant, face au Sénégal, la rencontre s'est jouée sur un détail devenu tempête : un penalty accordé après VAR, une longue interruption et une atmosphère rendue irrespirable, avant un but sénégalais en toute fin de match. Entre fierté et frustration, cette finale laisse un enseignement clair : le Maroc est arrivé haut, mais peut encore apprendre à gagner même quand le match cesse d'être seulement du jeu.

Une finale qui bascule sur le mental : Quand "malice" devient bassesse

On ne devrait jamais quitter une finale avec la sensation étrange que le football a été relégué au second plan. Et pourtant, c'est bien l'impression dominante après Maroc-Sénégal : une rencontre fermée, tendue, disputée au millimètre, qui s'acheminait vers un 0-0 logique... jusqu'à ce que tout bascule dans une séquence où l'émotion, la provocation et le désordre ont pris le pouvoir sur la lucidité.

Le Sénégal l'emporte, mais le goût qui reste n'est pas celui d'une supériorité évidente. C'est celui d'un scénario tordu, d'une finale qui a glissé hors de son lit, comme si l'enjeu avait autorisé certaines bassesses.

Avant ce moment-là, il faut le rappeler, le Maroc avait déjà gagné quelque chose : une trajectoire. Arriver en finale de la Coupe d'Afrique n'est pas une parenthèse heureuse, c'est un aboutissement. Cette équipe a franchi les tours avec une solidité collective, une discipline et une capacité à gérer les temps forts comme les temps faibles qui appartiennent aux équipes mûres.

Les Lions de l'Atlas ont montré qu'ils savaient se projeter sans se déséquilibrer, défendre sans paniquer, et imposer une intensité qui use l'adversaire. Ce parcours, quoi qu'on en dise, place le Maroc là où il doit être : dans la conversation des nations qui ne viennent plus "participer", mais chercher le titre.



par **Mamoune ACHARKI**

La finale, elle, s'est écrite sur un fil. Un match serré, où chaque duel semblait valoir une saison, où l'espace se gagnait à l'épaule et se perdait sur une demi-seconde. Dans ce type de rencontre, le détail est roi, et le mental devient une compétence tactique. C'est pour cela que l'action sur Ibrahim Díaz, dans la surface, a eu la puissance d'un tremblement de terre. Faute, VAR, penalty : décision lourde, mais décision claire. Et c'est précisément à cet instant que le Sénégal, au lieu d'accepter le verdict du jeu, a semblé choisir une autre voie.

Voir un entraîneur demander à son joueur de quitter le terrain dans ce contexte, voir l'agitation monter, sentir les tribunes prêtes à déborder et les supporters tenter d'envahir, tout cela n'a rien de la "malice" qu'on excuse parfois au nom de l'expérience. C'est une stratégie de rupture, une façon de casser le moment, d'étirer le temps, de transformer un penalty en épreuve de survie nerveuse. Une finale n'est pas un théâtre d'intimidation.

Quand on joue le titre, on peut protester, oui, mais on ne devrait pas orchestrer le chaos. Cette séquence, qu'on le dise franchement, ressemble plus à une manière de faire dérailler le football quand le football risque de vous punir.

L'interruption prolongée, plus d'une dizaine de minutes, a fait exactement ce qu'elle cherchait à faire : elle a sapé la concentration. Dans une finale, le corps est prêt, mais l'esprit doit rester affûté. Un penalty après un tel arrêt n'est plus seulement un geste technique, c'est un combat intérieur. Brahim le rate, et personne n'a le droit de le réduire à ce tir manqué. Il a eu le courage de prendre ses responsabilités dans un moment déformé par la tension, alourdi par l'attente, parasité par le tumulte.



Mais l'équipe nationale, collectivement, n'a pas su refermer la porte juste après. Or, après un choc émotionnel comme un penalty raté, les minutes suivantes sont les plus dangereuses : soit l'équipe se regroupe et verrouille, soit elle se fissure.

Le but sénégalais en début des prolongations, est venu punir cette fissure. Il a récompensé une équipe qui, à défaut d'avoir été souveraine dans le jeu, a su survivre dans le désordre et profiter d'un Maroc momentanément désorienté. C'est là que se situe la leçon la plus dure, mais la plus utile : pour gagner une Coupe d'Afrique, il ne suffit pas d'être bon. Il faut être imperméable. Il faut savoir jouer contre l'adversaire, contre le contexte, contre l'arbitre parfois, et contre le temps qui s'étire quand l'autre cherche à vous faire sortir de vous-mêmes.

Malgré tout, le Maroc n'a pas reculé. Il a avancé, même dans la défaite. Cette finale dit une chose simple : les Lions de l'Atlas ont la stature, mais ils doivent encore muscler certains réflexes de champion, ces réflexes qui protègent l'équipe quand le match devient sale, quand le rythme est brisé, quand l'émotion menace de remplacer la décision. La fierté, aujourd'hui, est totale. Et l'exigence aussi. Parce qu'un Maroc finaliste n'a plus vocation à apprendre à exister : il doit apprendre à conclure. Et la prochaine fois, il faudra que le football parle plus fort que le bruit.

HADA MACAN : LA PROMESSE BRISÉE DE REGRAGUI, UNE FINALE PERDUE ET UNE FÊTE SALIE..

Il l'avait juré. Il l'avait martelé. Il l'avait presque gravé dans le marbre du discours national : Walid Regragui ramènerait la Coupe d'Afrique des Nations au Maroc. À Rabat, devant un stade Moulay Abdellah incandescent et un pays convaincu, la promesse n'a pas été tenue. Pire encore, cette finale de la CAN 2025 s'est achevée dans l'amertume, la frustration et un sentiment de gâchis total, sur fond d'incidents indignes qui ont définitivement terni la fête.

Après 120 minutes d'un combat âpre, un penalty manqué par Brahim Diaz et des scènes écoeurantes provoquées par une partie des supporters sénégalais, le Sénégal a arraché le titre sur le plus petit des scores (1-0). Une victoire sportive, certes, mais une victoire au goût amer, entachée par un climat délétère et un fair-play aux abonnés absents.

Un plan frileux, un discours démenti par les faits

Sur le plan purement sportif, cette finale laisse un arrière-goût de déjà-vu. Comme lors des précédents matchs à élimination directe, Walid Regragui a reconduit son onze sans réelle audace, fidèle à ses certitudes, parfois jusqu'à l'entêtement. Aucun ajustement majeur, aucune surprise tactique. Même privé d'Eliesse Ben Seghir sur le banc, le sélectionneur a persisté dans une approche prudente, presque craintive, à l'opposé du discours conquérant tenu depuis le début de la compétition.

Dans un stade plein à craquer, prêt à pousser les Lions de l'Atlas vers l'histoire, le Maroc a démarré avec un bloc médian, laissant volontairement la possession au Sénégal. Une stratégie assumée, mais risquée. Très vite, les Lions de la Téranga ont imposé leur tempo, accumulant les corners et les situations dangereuses, pendant que les Marocains attendaient l'erreur adverse.

Saibari a bien tenté d'allumer la première mèche à la 13e minute, puis à la 21e, sans réussite. Mais à la demi-heure de jeu, le constat était implacable : le Maroc subissait. Le couloir droit, habituellement une arme fatale, était muselé. Hakimi et Diaz, peu servis, semblaient spectateurs d'une finale qui leur échappait.



par **Mohamed Ait Bellahcen**

Des occasions ratées qui coûtent un titre

Le Sénégal aurait pu ouvrir le score avant la pause, sans un arrêt salvateur de Bounou face à Iliman Ndiaye. Le Maroc, lui, a laissé passer sa chance à la 40e minute, quand Aguerd a manqué l'immanquable de la tête, servi idéalement par Ezzalzouli. Les erreurs individuelles se sont ensuite accumulées, révélant une fébrilité inquiétante chez des cadres pourtant aguerris.

La seconde période a suivi le même scénario. Un Maroc courageux, parfois volontaire, mais terriblement inefficace. Ayoub El Kaâbi a raté deux offrandes monumentales, dont une à bout portant à la 58e minute. À ce niveau, en finale continentale, ces occasions ne se manquent pas sans conséquence.

Les changements, tardifs, sont arrivés à la 79e minute. Trop tard. Trop timides. Le match s'est étiré, haché par une longue interruption après la blessure d'El Aynaoui, puis par une tension grandissante à mesure que la fin approchait.

Le penalty, le chaos et la honte

Le tournant du match intervient dans le temps additionnel. Après recours à la VAR, un penalty est accordé au Maroc. À cet instant, la finale bascule dans le chaos. Des supporters sénégalais tentent d'envahir la pelouse, agressent forces de l'ordre et photographes. Des agents marocains sont blessés. Les joueurs sénégalais, encouragés par leur staff, menacent de quitter le terrain. Brahim Diaz est pris pour cible, harcelé, déstabilisé.

Le résultat est cruel mais logique dans ce contexte : Diaz manque sa Panenka. Un geste osé, malvenu dans un tel climat. Quelques minutes plus tard, le Sénégal frappe. Pape Gueye crucifie Bounou d'un tir puissant. Le Maroc ne s'en relèvera pas.

Une Coupe perdue, une parole envolée

Le Sénégal repart avec le trophée. Le Maroc, lui, reste avec ses regrets, ses occasions manquées et une promesse non tenue. Walid Regragui sort de cette CAN 2025 fragilisé. Non pas pour avoir perdu une finale – le football le permet – mais pour l'écart béant entre le discours et la réalité, entre l'ambition affichée et la frilosité observée.

Cette finale devait être une consécration. Elle restera comme une immense déception. Une nuit où le rêve s'est brisé, où la Coupe s'est envolée, et où le football africain a perdu, lui aussi, une part de sa noblesse.



CAN 2026, MAROC XXL POUR LE MONDIAL 2030 : UNE SEULE VITESSE, POUR TOUS

Le Maroc avance. Vite. Trop vite pour certains, pas assez pour d'autres. Entre la CAN 2026 et la Coupe du monde 2030, le Royaume a fait un choix clair : accélérer, massifier, transformer. Plus question de petits pas ou de projets pilotes. Le pari est XXL, assumé, presque brutal dans son rythme. Mais derrière les stades, les routes et les chiffres, une question centrale s'impose : cette accélération se fait-elle à une seule vitesse, et surtout, pour tous ?

La CAN 2026 n'est pas un simple tournoi continental de plus. Elle est devenue, de facto, une répétition générale. Une CAN-test grandeur nature, où chaque retard, chaque dysfonctionnement, chaque réussite aussi, sera scruté comme un indice de crédibilité pour 2030. Le Maroc ne joue pas seulement le trophée. Il joue sa réputation d'hôte mondial.

Depuis l'annonce officielle de la co-organisation du Mondial 2030 avec l'Espagne et le Portugal, le pays est entré dans une logique de chantier permanent. Stades rénovés ou reconstruits, infrastructures de transport étendues, hubs aéroportuaires redimensionnés, offre hôtelière dopée, villes reconfigurées. Casablanca, Rabat, Tanger, Marrakech, Agadir, Fès... Toutes sont sommées d'entrer dans le même tempo. Le mot d'ordre est simple : pas de Maroc à deux vitesses sur la carte FIFA.

Sur le papier, l'ambition est cohérente. Le Maroc ne veut plus être seulement "à la hauteur". Il veut être en avance. En avance sur les standards africains, mais aussi compétitif face aux grandes nations organisatrices. La CAN 2026 devient ainsi un laboratoire : gestion des flux, sécurité, billetterie, mobilité urbaine, expérience supporter, diffusion internationale. Tout doit fonctionner, sans excuse climatique, logistique ou sociale.

Mais cette montée en puissance pose un défi structurel : comment éviter que cette vitesse unique ne bénéficie qu'aux mêmes territoires, aux mêmes acteurs, aux mêmes élites urbaines ? L'histoire des grands événements sportifs est connue. Ils promettent l'inclusion, mais produisent parfois des bulles de modernité isolées dans un océan de frustrations.

par La rédaction



Le discours officiel insiste sur la dimension nationale du projet. Routes reliant des villes moyennes, gares modernisées, investissements dans des régions longtemps périphériques, montée en compétence de la main-d'œuvre locale. Sur ce point, le Maroc tente clairement de corriger les erreurs d'autres pays hôtes. Le Mondial 2030 n'est pas présenté comme une fête de métropoles, mais comme un levier de transformation territoriale.

La CAN 2026 sera le premier révélateur. Si l'événement parvient à fluidifier les déplacements interrégionaux, à intégrer des villes secondaires dans la dynamique économique, à faire travailler des PME locales plutôt que des consortiums fermés, alors le slogan "une seule vitesse pour tous" prendra corps. Sinon, il restera une formule.

Il faut aussi parler d'argent. Beaucoup d'argent. Les investissements se chiffrent en dizaines de milliards de dirhams. Dans un contexte mondial marqué par l'inflation, les tensions géopolitiques et les inégalités sociales, la question du coût n'est pas secondaire. Pourquoi investir autant dans le football quand l'école, la santé ou l'emploi restent sous pression ? La réponse officielle est stratégique : ces investissements ne sont pas sportifs, ils sont structurels. Routes, trains, aéroports, télécoms, énergie. Le football n'est que le déclencheur.

Cet argument tient, à condition que l'héritage soit réel. Un stade vide après 2030 sera un échec. Un réseau de transport sous-utilisé aussi. La CAN 2026 doit déjà montrer que les infrastructures servent les citoyens avant de servir les caméras. Que le supporter marocain, l'étudiant, le salarié, le petit commerçant y trouvent un bénéfice concret, immédiat.

Sur le plan symbolique, le Maroc joue gros. Être le premier pays africain à accueillir une Coupe du monde, même en co-organisation, est un marqueur historique. Cela dépasse le sport. C'est un message géopolitique, un signal de capacité, de stabilité, de projection internationale. La CAN 2026, dans ce contexte, devient un exercice de soft power continental : montrer que l'Afrique peut organiser, gérer et rayonner sans improvisation.

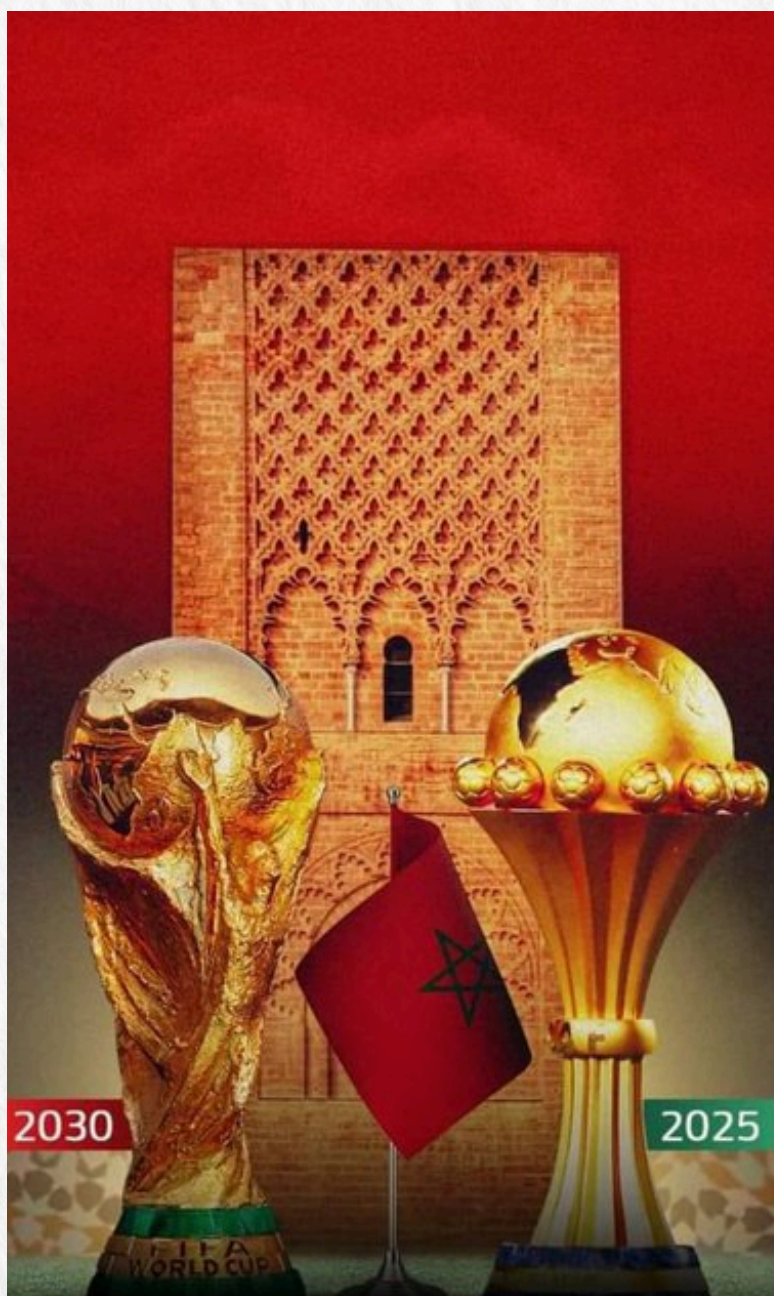
Mais le soft power ne suffit pas. La vitesse, si elle n'est pas maîtrisée, crée des fractures. Pression sur le foncier, hausse des loyers dans certaines villes, marginalisation de populations déplacées par des projets urbains, précarisation de travailleurs temporaires. Ces angles morts existent, même s'ils sont peu médiatisés. Une vitesse unique ne doit pas écraser les plus lents.

Le défi est donc politique autant que sportif. Gouverner l'accélération. Arbitrer entre urgence et justice sociale. Associer les citoyens à un projet qui, pour l'instant, leur est souvent présenté comme un fait accompli. La CAN 2026 offre une opportunité de dialogue : expliquer, corriger, ajuster avant 2030.

Il y a aussi la question du football lui-même. Le Maroc ne peut pas se contenter d'être un bon organisateur. Il doit rester une nation compétitive sur le terrain. L'après-Qatar 2022 a créé des attentes énormes. La CAN à domicile sera jugée sportivement, sans indulgence. Une élimination précoce, même dans des stades ultramodernes, laisserait une trace amère. L'infrastructure ne remplace pas la performance.

Au fond, le Maroc XXL est un pari sur la cohérence. Cohérence entre discours et réalité. Entre vitesse et équité. Entre vitrine internationale et vécu quotidien. La CAN 2026 sera le premier crash-test de ce modèle accéléré. Elle dira si le Royaume a réussi à synchroniser ses horloges, ou si certaines tournent encore au ralenti.

2030 approche vite. Très vite. Et dans cette course contre le temps, une chose est certaine : le Maroc a décidé de courir. Reste à savoir s'il parviendra à faire courir tout le monde avec lui, sans laisser personne sur le bord de la piste.



La réussite de la CAN 2026 et du rendez-vous planétaire de 2030 ne sera donc pas seulement une affaire de stades, de béton et de calendriers. Elle sera politique, au sens noble du terme. La mission du prochain gouvernement est primordiale : transformer cette accélération historique en trajectoire collective maîtrisée, cohérente et socialement soutenable. Plus que jamais, la Primature devra être le véritable centre de gravité de ce Maroc XXL, capable d'arbitrer, de coordonner et d'imposer une seule vitesse nationale — non pas celle de l'injonction, mais celle de l'équité, de l'efficacité et de la confiance.

CAN 2026 : FALLAIT-IL SIFFLER FORFAIT ?

Quand le règlement percute la réalité du terrain

La scène a sidéré les tribunes et enflammé les plateaux de TV : des joueurs sénégalais quittent le terrain, puis reviennent. Dans le tumulte, une question simple, presque scolaire, s'impose : l'arbitre aurait-il dû siffler forfait ? Le règlement est clair, dit-on. La loi du jeu aussi. Quitter un match, c'est s'exposer à une sanction maximale.

Pourtant, le match a repris. Était-ce une entorse au droit sportif ou un choix assumé pour éviter l'embrasement ?

Trois regards autorisés : un ancien arbitre international, un ex-joueur international, un ancien président de club européen et une conviction personnelle permettent de démêler ce nœud où le football flirte avec la politique.

L'ancien arbitre international : "La loi existe, mais elle n'est pas mécanique"

Pour l'arbitre, la tentation du syllogisme est grande : abandon = forfait. Sauf que la Loi 3 des Lois du Jeu (IFAB) ne fonctionne pas comme un bouton on/off. « Un abandon caractérisé, définitif, sans intention de reprendre, ouvre la voie au forfait », précise-t-il.

Mais le protocole laisse une marge d'appréciation : dialogue avec les capitaines, rapport des délégués, évaluation du contexte sécuritaire. « L'arbitre n'est pas un greffier. Il doit garantir la reprise si elle est possible et sans mettre en danger. »

Siffler forfait trop vite, c'est parfois transformer une crise en scandale. Ne pas le siffler, c'est assumer une décision d'équilibre, à documenter dans le rapport. La loi, oui ; l'automatisme, non.

L'ancien joueur international : "Quitter le terrain n'est jamais anodin"

Du vestiaire, la lecture est plus rugueuse. « Sortir, c'est un message fort. Ça peut être un cri d'alarme, mais aussi un rapport de force », confie l'ancien international. Le football vit d'émotion, mais repose sur une discipline collective.

« Si chacun part quand la pression monte, le jeu s'effondre. » Pour lui, le risque est double : créer un précédent et déplacer le conflit du terrain vers les coulisses. « On revient, on repart, on négocie... Ce n'est plus du sport. »



Billet

Par **Adnane Benchakroun**

Le joueur comprend la colère, mais rappelle une règle tacite : on proteste dans le match, pas hors du match. À défaut, la sanction devient pédagogique.

L'ancien président de club européen : "Le règlement doit survivre au spectacle"

Le dirigeant, lui, pense en termes d'institution. « Le football n'est crédible que s'il est prévisible juridiquement », tranche-t-il. Tolérer un aller-retour sans conséquence, c'est fragiliser l'édifice.

Sponsors, diffuseurs, supporters : tous attendent un cadre stable. « On ne gère pas une compétition continentale comme un match de quartier. » Pour autant, il admet la complexité : « La bonne décision est parfois impopulaire à court terme mais salutaire à long terme. »

Siffler forfait aurait envoyé un signal de fermeté. Ne pas le faire oblige, désormais, à clarifier et renforcer les protocoles pour éviter l'arbitraire.

Ma réponse personnelle provisoire : ce n'était pas du foot, peut-être de la politique

Ce qui s'est joué dépasse le rectangle vert. Quand une équipe quitte le terrain pour peser sur le cours des choses, on quitte la grammaire du jeu pour entrer dans celle du symbole. Le football devient tribune, le chronomètre devient levier, l'arbitre devient médiateur.

Ce glissement n'est pas neutre. Il révèle un malaise plus large : l'extension du conflit hors du jeu, l'importation des logiques de pression propres au politique. On n'assiste plus à une contestation d'une décision, mais à une mise en scène de la décision elle-même.

Faut-il pour autant dégainer le forfait comme une arme absolue ? Pas toujours. Mais refuser de le brandir sans en payer le prix est tout aussi risqué.

Le prix, c'est la clarté. Sans clarification, on banalise la sortie de terrain comme outil de négociation. Et là, le football perd son langage commun.

La règle, les règles, le contexte, les contextes et la ligne rouge

Le règlement n'est ni un totem intouchable ni une variable d'ajustement opportuniste. Il est une boussole. Dans cette affaire, la ligne rouge est simple : quitter le terrain ne peut devenir un moyen acceptable de pression. Si l'arbitre a choisi la reprise, il fallait — et il faudra — l'encadrer strictement, expliquer, consigner, puis corriger le cadre pour l'avenir. Sinon, la prochaine sortie ne sera plus un incident. Ce sera une méthode.

Le football survit parce qu'il accepte le débat, pas parce qu'il tolère le chantage. Quand la loi du jeu vacille, c'est toute la compétition qui tremble. Et quand le jeu se fait politique, il cesse d'être universel.



Permettez-moi de m'arrêter là, pour l'instant.

Je reviendrai demain avec une autre analyse, après avoir activé mon VAR intellectuel personnel : écouter les bruits, les récits improbables des amateurs de complots, mais aussi les lectures plus sérieuses, nationales comme internationales.

Aujourd'hui, je n'ai que des hypothèses parfois troublantes, parfois insolites, parfois simplement étranges. Rien de définitif. Je m'interroge, c'est tout.

Comme un simple supporter marocain : le Maroc n'a pas soulevé la coupe, mais il a réussi sa CAN 2026. Et ce détail-là mérite, lui aussi, d'être interrogé.

NOUS NE SOMMES PAS FAITS POUR LA CAN. ET, RÉCIPROQUEMENT, LA CAN N'EST PEUT-ÊTRE PAS FAITE POUR NOUS !

Billet

Il faut parfois avoir le courage de regarder la vérité en face, même quand elle fait mal. Surtout quand elle fait mal. Après cette CAN 2025, après cette finale avortée, étouffée par la tension, la confusion et les débordements, une conclusion s'impose avec une brutalité presque cruelle : nous ne sommes pas faits pour la CAN. Et, réciproquement, la CAN n'est peut-être pas faite pour nous.

Ce n'est pas une phrase de colère. C'est un constat de lassitude.

Car le Maroc n'a pas perdu une finale, il a perdu une illusion. Celle qu'il suffisait d'avoir de bons joueurs, des infrastructures modernes, une organisation saluée, pour que la Coupe d'Afrique finisse naturellement par tomber dans nos bras. Or la CAN ne se gagne pas seulement au talent ou à la logique. Elle se gagne dans un chaos que nous continuons de refuser, de subir ou de mal comprendre.

Une compétition qui ne ressemble jamais à ce qu'elle promet

À chaque édition, le discours est le même. Cette fois, c'est la bonne. Cette fois, l'Afrique progresse. Cette fois, le football parlera plus fort que le reste. Et à chaque fois, la réalité rattrape le mythe. Arbitrage sous pression, matchs hachés, décisions contestées, climat délétère, interruptions surréalistes. La finale 2025 n'a été que l'aboutissement d'un long malaise.

Quand un match s'arrête dix, quinze, vingt minutes sous la pression d'un banc, de joueurs ou de tribunes, ce n'est plus du football. C'est autre chose. Et ce "quelque chose", le Maroc ne sait pas – ou ne veut pas – le jouer.

Le Maroc, éternel étranger à la logique de la CAN

Soyons honnêtes. Le Maroc aborde la CAN avec une grille de lecture européenne. Rythme, maîtrise, plan de jeu, rationalité. La CAN, elle, obéit à d'autres codes. Elle est émotionnelle, imprévisible, parfois injuste, souvent irrationnelle. Celui qui ne l'accepte pas est condamné à souffrir.

Nous voulons que le match se joue sur le terrain, uniquement sur le terrain. La CAN nous répond que non. Nous voulons de la continuité, de l'équité, de la clarté. La CAN nous oppose la confusion et l'instinct. Ce choc des cultures footballistiques est permanent. Et il tourne presque toujours à notre désavantage.



Par **Mohamed Ait Bellahcen**

Regragui, symbole d'un malaise plus large

Walid Regragui n'est ni le problème, ni la solution miracle. Il est le symbole. Celui d'un sélectionneur moderne, structuré, lucide, qui parle d'image, de responsabilité, de dignité. Son discours est juste. Mais à la CAN, être juste ne suffit pas. Parfois, cela ne sert même à rien.

Quand il dénonce une image "malsaine", il ne cherche pas d'excuse. Il décrit un environnement. Et cet environnement finit toujours par rattraper le Maroc, quelle que soit la génération, quelle que soit la promesse.

Une compétition qui use plus qu'elle n'élève

La CAN devait être une célébration. Elle est devenue une épreuve. Une épreuve nerveuse, mentale, presque morale. Elle ne révèle pas seulement les forces, elle exacerbe les failles. Et elle laisse derrière elle un goût amer, comme si le football africain se battait contre lui-même.

Le plus douloureux, ce n'est pas de perdre. C'est de sortir d'une CAN avec le sentiment que le football n'a pas gagné. Que personne n'a vraiment gagné.

Alors oui, il faut oser le dire

Peut-être que le Maroc n'est pas fait pour la CAN, dans ce qu'elle est aujourd'hui. Et peut-être que la CAN, dans sa forme actuelle, n'est pas faite pour un football qui aspire à autre chose, à plus de rigueur, plus de sérénité, plus de cohérence.

Ce n'est ni un renoncement, ni un mépris. C'est une fatigue. Une lassitude profonde. Celle d'un pays qui aime le football, qui investit, qui progresse, mais qui se heurte sans cesse à une compétition qui refuse d'évoluer au même rythme.

La CAN continuera. Le Maroc aussi. Mais tant que cette fracture existera, tant que le terrain ne sera pas le seul juge, cette histoire restera une relation compliquée, douloureuse, presque toxique.

Et parfois, dans le football comme ailleurs, il faut accepter cette vérité simple et cruelle : certaines histoires ne sont pas faites pour durer



CAN 2026 : LA LEÇON DE DIGNITÉ DU SÉNÉGAL FACE AUX DÉRIVES VERBALES ÉGYPTIENNES ET AUX EXCÈS POLITIQUES ALGÉRIENS

Il arrive que le football serve de révélateur. Non pas des performances sportives, mais des tempéraments politiques, médiatiques et moraux. À la veille de la finale de la CAN 2026 entre le Sénégal et le Maroc, la déclaration du ministère sénégalais des Affaires étrangères agit comme un miroir cruel pour une partie du paysage africain : elle éclaire, par contraste, la dignité de certains et l'indigence d'autres.

Le communiqué sénégalais tranche par sa hauteur de vue. Il inscrit la rencontre dans une histoire longue, faite de liens humains, spirituels et économiques entre Dakar et Rabat. Le football y est présenté pour ce qu'il devrait toujours être : un espace de fraternité, un moment de célébration du talent africain, un langage commun capable de dépasser les crispations conjoncturelles. Rien d'emphatique, rien d'ostentatoire. Juste une diplomatie sobre, assumée, panafricaine.

Cette posture devient d'autant plus remarquable qu'elle contraste avec des dérives observées ailleurs. Du côté algérien, depuis le début de la compétition, certains responsables et commentateurs ont une nouvelle fois transformé le football en prolongement maladroit d'un contentieux politique obsédant. Allusions hostiles, procès d'intention, discours chargés d'arrière-pensées : le terrain de jeu est instrumentalisé, et le sport réduit à un exutoire idéologique. Le résultat est prévisible : on parle moins de football que de ressentiment.

Mais le malaise le plus frappant vient peut-être d'Égypte. Non pas par un trop-plein de déclarations officielles, mais par leur absence totale. Face aux propos jugés choquants, parfois outranciers, tenus par certains commentateurs égyptiens — et même par des membres de l'équipe nationale elle-même dans l'espace médiatique — le silence des autorités du Caire interroge. Aucun rappel à l'ordre, aucune prise de distance claire, aucun message officiel pour réaffirmer les valeurs de respect et de fair-play que l'Égypte a longtemps revendiquées sur la scène africaine.

Ce mutisme n'est pas neutre. Il laisse prospérer des discours qui abîment l'image du football africain et nourrissent des tensions inutiles entre peuples. Dans un continent où la parole officielle compte encore, surtout lorsqu'elle vient d'un pays au poids historique et sportif majeur, se taire revient parfois à cautionner. Ou, à tout le moins, à renoncer à jouer son rôle de régulateur moral.



Billet

Par **Adnane Benchakroun**

À l'inverse, Dakar choisit de parler — mais de parler juste. Le communiqué sénégalais remercie explicitement le Maroc pour sa coopération exemplaire tout au long de la compétition. Un détail en apparence, mais un signal fort : la fraternité ne se proclame pas, elle se pratique. Logistique, sécurité, respect mutuel : la diplomatie du quotidien vaut souvent plus que les grandes envolées.

En appelant supporters, acteurs et opinions publiques à la responsabilité et au fair-play, le Sénégal adresse aussi un message clair aux sociétés africaines, saturées de récits conflictuels sur les réseaux sociaux. Il rappelle que l'image du football africain se joue autant dans les tribunes, sur les plateaux télévisés et dans les studios de commentaire que sur la pelouse.

Cette finale met ainsi en lumière deux visions opposées du sport en Afrique. L'une, apaisée, considère le football comme un espace de respiration politique et de cohésion continentale. L'autre, plus fébrile, plus bruyante — ou plus silencieuse quand il faudrait parler — y projette ses frustrations, ses rivalités et ses non-dits.

Le football ne règlera ni les différends géopolitiques ni les blessures d'ego régionaux. Mais il révèle les postures. En janvier 2026, pendant que certains s'enferment dans l'excès verbal ou le silence complice, d'autres rappellent, calmement, que l'Afrique n'a rien à gagner à se caricaturer elle-même. Parfois, la véritable victoire se joue bien avant le coup d'envoi.

By Lody Champion de l'actualité



**Pour une information rapide et fiable,
visitez notre site dès maintenant.**



www.lody.ma

CAN 2025, LE MIROIR D'UNE NATION : ENTRE TRIOMPHE ORGANISÉ ET FAILLE STRATÉGIQUE

Billet

Au lendemain de la Coupe d'Afrique des Nations 2025 organisée par le Maroc, un texte largement partagé sur les réseaux sociaux a cristallisé l'état d'esprit d'une partie de l'opinion publique. Émanant d'un internaute, cette publication va bien au-delà d'un simple commentaire de supporter. Elle dresse un bilan en clair-obscur, entre fierté nationale et lucidité critique, et met en lumière des enjeux qui dépassent largement le cadre sportif.

Le triomphe d'une ambition

Le constat est sans appel : la CAN 2025 est perçue comme un succès total pour le pays hôte. Ce succès est triple.

D'abord, il est sportif, avec la victoire en finale qui vient couronner l'événement et réaliser l'ambition ultime.

Ensuite, il est organisationnel. Les infrastructures, la logistique et le déroulement fluide du tournoi ont reçu des éloges unanimes, établissant selon beaucoup un nouveau standard de qualité pour la compétition.

Enfin, et peut-être surtout, il est géopolitique. L'événement a servi de vitrine puissante, démontrant la capacité du pays à organiser un méga-événement sur le modèle des plus grandes nations. Pour de nombreux observateurs, cette CAN fut une répétition générale convaincante en vue de la Coupe du Monde 2030, et une affirmation de son leadership et de son soft power sur le continent africain.

L'échec du front médiatique : une vulnérabilité exposée

Si le succès est global, la critique portée par l'internaute est cinglante et vise un point précis : la performance des médias nationaux durant le tournoi.

Le texte dénonce une forme d'échec face à la « guerre psychologique » et aux campagnes de désinformation qui, selon l'auteur, ont été menées par des nations rivales durant la compétition. Les médias locaux sont accusés d'avoir été dépassés, incapables de construire un contre-récit efficace ou d'exercer un « pouvoir de dissuasion médiatique » pour protéger l'image du pays.



Par **Mohamed Aït Bellahcen**

Cette faiblesse est attribuée à un système médiatique considéré comme défaillant, où le soutien à la presse profiterait davantage à des intérêts particuliers qu'à un journalisme fort et indépendant. La conclusion est sans appel : face à des conflits d'influence modernes, l'absence d'une stratégie médiatique souveraine et cohérente représente une vulnérabilité stratégique majeure. L'auteur appelle ainsi, de manière radicale, à la création d'une autorité dédiée, érigeant les médias en véritable outil de sécurité nationale et de défense de l'image.

Une réflexion qui résonne au-delà du stade

Cette analyse spontanée est révélatrice d'une maturité nouvelle de l'opinion publique. Elle ne se contente pas de célébrer, mais décortique les forces et les faiblesses avec un œil stratégique. Elle soulève des questions essentielles sur la place du pays en Afrique, entre appartenance géographique et singularité perçue, et sur les outils nécessaires pour défendre sa narration dans un monde hyper-connecté et concurrentiel.

Alors que les projecteurs se sont éteints sur les stades, le débat, lui, est relancé. La CAN 2025 aura été bien plus qu'un tournoi footballistique ; elle aura servi de miroir, reflétant les atouts immenses et les vulnérabilités persistantes d'une nation en quête de stature mondiale. La leçon est claire : dans l'arène géopolitique moderne, gagner sur le terrain ne suffit plus. Il faut aussi gagner la bataille du récit.



كتاب الرأي

CONTRIBUTEURS DU NUMÉRO *By Lodi*

DEBATS



Adnane
Benchakroun



Aziz
Boucetta



Aziz
Daouda



Abdessamad
ALHYAN



Aziza
Benkirane



Az-Eddine
Bennani



Mohamed Ait
Bellahcen



Saïd
Tamsamani



Zakaria
Garti



Rachid
boufous



Mohamm
ed Yassir
Mouline



mamoune
acharki



El Montacir
Bensaid.



Mohammed
Al-Wardi

نهائي العار: حين تكشف كان 2025 الأعطاب العميقة لكرة القدم الإفريقية



بقلم: محمد آيت بلحسن

فوز... ولكن بأي ثمن؟

السنغال بطلة إفريقيا. سيحفظ السجل ذلك. لكن التاريخ سيتذكر أيضًا ما رافقه: مشاهد التوتر، صورة طاقم فني يحتج إلى أقصى الحدود، واحتفال لا يمحو الحوادث ولا يبديد الشعور بالمرارة.

لأن الفوز لا يمنح كل الحقوق. وأقلها حق تلوين ما يفترض الدفاع عنه. إذا كانت كرة القدم الإفريقية تطالب بمزيد من الاحترام عالميًا، فعليها أن تبدأ باحترام نفسها.

أزمة أعمق من هذا النهائي

كان 2025 لم تصنع المشكلة؛ بل كشفتها. تحكيم تحت الضغط، تدبير أمني مرتبك، غياب عقوبات فورية، وتواصل مؤسساتي خجول... كل ذلك يعزز صورة كرة قدم أسيرة تناقضاتها.

الموهبة موجودة. الملاعب موجودة. اللاعبون ينشطون في أكبر أندية العالم. لكن المنظومة تهتز كلما ارتفع منسوب التوتر.

هذه الصور، التي انتشرت على نطاق واسع في شبكات التواصل الاجتماعي، وتناقشتها التعليقات الغاضبة أو الساخرة، جابت العالم. والعالم لم ير إفريقيا واثقة ومنتصرة، بل إفريقيا مرتعشة.

وماذا الآن؟

يقول الركوني: «سنعود أقوى». ربما. لكن العودة الأقوى لا تكفي إذا لم يتغير ما يحيط بها. كان يفترض أن يكون هذا النهائي واجهة مشرّفة. فإذا به يتحول إلى مرآة قاسية.

كرة القدم الإفريقية عند مفترق طرق. إما أن تتحمل أخيرًا متطلبات المستوى العالي جدًا، بقوانينه وانضباطه وسلطته. وإما أن تواصل إنتاج عروض مبهرة... تُخربها تجاوزاتها الذاتية.

كان تستحق أفضل. إفريقيا تستحق أفضل. وكرة القدم، في حد ذاتها، لا ينبغي أبدًا أن تكون الخاسر الأكبر في نهائي خُلِق للاحتفاء بها.

ستبقى هذه الصور. ستبقى طويلًا، ومؤلمة، كندبة على وجه كرة القدم الإفريقية. وجوه متجهمة، متوترة، تكاد لا تصدّق ما يحدث. كلمات ثقيلة قيلت بعد فوات الأوان، في محاولة لترميم ما لا يُرمَّم. وقبل كل شيء، نهائي كأس إفريقيا للأمم لم يكتفِ بتتويج بطل، بل عزّى الانحرافات العميقة لكرة قدم ما تزال تكافح لتبلغ مستوى طموحاتها.

نهائي ينقلب إلى ما لا يُحتمل

منذ بداية البطولة، تحدث وليد الركوني بنظرة حادة وصوت مكبوت لكنه قاطع عن «صورة مريضة». لم تكن عبارة قيلت تحت وطأة الانفعال، بل تشخيصًا قاسيًا. في الرباط، خلال نهائي 2025، لم تفقد كرة القدم الإفريقية مصداقيتها فقط، بل أطلقت النار على نفسها أمام أنظار العالم.

كان يمكن — وكان يجب — أن يُحسم كل شيء فوق المستطيل الأخضر. المغرب والسنغال قدّما حتى تلك اللحظة نهائيًا صعبًا، متوترًا، أحيانًا مغلقًا، لكنه في المجمل وفيًا لمتطلبات أعلى مستوى إفريقي. ثم جاء ذلك الجزء. ومعه، حلّ الفوضى.

الصور لا تقبل التأويل: محاولات لاجتياح أرضية الملعب، ضغوط على الحكم، تجمع لاعبي السنغال ملوّحين بمغادرة الملعب، ومدرب — بابي تياو — تجاوز حدود الاحتجاج المشروع ليدخل منطوق القطيعة. توقّف المباراة لحقائق طويلة. كسر الإيقاع. وترك المسدد المغربي، براهيم دياز، وحيدًا في مواجهة عدائية صارت شبه جسدية.

في مثل هذه الظروف، يصبح الحديث عن الرياضة ضربًا من عدم اللياقة.

صمت مُحرّج للمؤسسات، وكلام ثقيل للمدربين

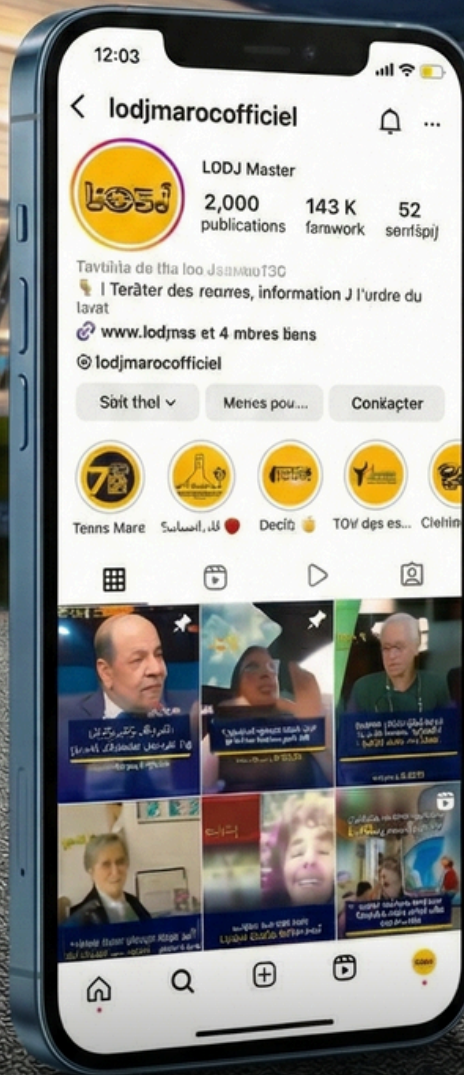
وليد الركوني تكلم. وربما بجرأة زائدة في نظر البعض. لكن كلماته وجدت صداها لأنها قالت بصوت عالٍ ما يفكر فيه كثيرون همسًا. نعم، ما حدث «لا يشرف إفريقيا». نعم، إيقاف نهائي لوقت طويل تحت الضغط اعتراف بالهشاشة. ولا، ذلك لا يبرّر إضاعة ركلة الجزاء. لكنه يشرح المناخ، الأجواء، والانزلاق الخطير.

الأخطر ليس خسارة المغرب. الأخطر هو ذلك الإحساس المتكرر بأن كرة القدم الإفريقية، كلما بلغ الرهان ذروته، تُخرب ذاتها بنفسها. كأنها ما تزال ترفض الوثوق بنفسها. كأنها تخشى ترك الكلمة الأخيرة للعبة.

By Lodj

فوليو عليك الخبر علينا...

تابعونا لتغطية
إخبارية موثوقة
ومستمرة.



lodjmarocofficiel

وقدم نفسه كأحد الوجوه المستقبلية لكرة القدم الوطنية، القادرة على الجمع بين الجودة الفردية والانضباط الجماعي.

- ماني أفضل لاعب... تتويج للتجربة الإفريقية..

أما جائزة أفضل لاعب في البطولة، فقد حاز عليها النجم السنغالي ساديو ماني، الذي قاد منتخب بلاده بتجربة كبيرة وشخصية قيادية، للعودة للمباراة بعد الأحداث المأسوف عنها من طرف مدرب الفريق الذي لم يكن في مستوى الحدث وكان سعيه كبيرا لافشال العرس المغربي، ما جعل الفيفا والكاف تتدخلان قصد فتح تحقيق في النازلة التي اختلط فيها كل شيء وجعلها بعيدة عن الرياضة.

المغرب قبلة العالم... وتمرين مفتوح على مونديال 2030..

خلال أسابيع البطولة، تحولت المملكة المغربية إلى قبلة حقيقية للعالم. وفود رياضية، بعثات إعلامية، شخصيات رسمية، وجماهير من مختلف الجنسيات، توافدت على المدن المغربية، في مشهد عكس قدرة البلاد على إدارة حدث قاري كبير بثقة واحتراف.

هذا النجاح أكد أن المغرب لا يشتغل بمنطق اللحظة، بل بمنطق الاستعداد الاستراتيجي، ويتمرن عمليا على استقبال تظاهرات أكبر، في مقدمتها كأس العالم 2030، ضمن رؤية واضحة تجعل من كل استحقاق فرصة للاختبار والتطوير.

الأقرباء الحاسدون... حين يصبح النجاح مصدر إزعاج..

غير أن هذا التألق لم يمر دون أصوات مشوشة، حيث برز ما يمكن وصفه بـ"الأقرباء الحاسدين"، الذين تعاملوا مع النجاح المغربي بمنطق التقليل والتشكيك بدل الاعتراف. وهو سلوك يعكس حقيقة ثابتة مفادها أنه حين ينجح القريب، يصبح النجاح أكثر إزعاجا، لأنه يفرض مقارنة مباشرة، ويكشف اختلال موازين لم يعد ممكنا إخفاؤها.

بطولة مرجعية ورسالة إلى المستقبل..

وفي المحصلة، فقد شكلت هذه النسخة، مرجعية في تاريخ المسابقة خصوصا حين أكدت أن المغرب بات قوة تنظيمية وكروية عالمية، تجمع بين جودة التنظيم، ونضج الأداء الرياضي، وحسن تدبير التفاصيل.

بطولة حملت رسالة واضحة إلى العالم مفادها أن المغرب حاضر بقوة وجاهز لكل التفاصيل، و هو يعرف تماما إلى أين يتجه بمشاريعه التننوية الكبرى ويتنسّق تام بين مختلف مكونات هذا المجتمع، وتحت قيادة رشيدة لعاهل البلاد.



وأصبحت المباريات تحسم بتفاصيل دقيقة، ما منح المنافسة طابعا متوازنا ومثيرا لم تفك شفراته إلا في الأدوار المتقدمة ليعود الكبار إلى مواقعهم الطبيعية .

وكشفت الإحصائيات العامة للبطولة عن ارتفاع نسب الاستحواذ ودقة التمرير، وتراجع العشوائية، مقابل صعود قيمة اللعب الجماعي والانضباط التكتيكي الذي ابرز مدربين محليين للأغلب المنتخبات الإفريقية المشاركة في هذه النسخة، وهو ما يعكس انتقال الكرة إلى مرحلة أكثر نضجا واحترافية. المنتخب المغربي، أداء رياضي يوازي صورة التنظيم..

كان المنتخب المغربي وعلى سبيل المتوقع أحد أبرز عناوين هذه الدورة، ليس فقط بوصفه منتخب البلد المنظم، بل بفضل المسار القوي والمتوازن الذي بصم عليه. "أسود الأطلس" قدموا كرة قدم منضبطة، جمعت بين الصلابة الدفاعية والفعالية الهجومية، وأظهر اللاعبين المغاربة شخصية جماعية قوية في مختلف مراحل البطولة، إلى أن بلغوا المباراة النهائية بعد مواجهات صعبة وحاسمة.

ورغم خسارة النهائي في ظل الظروف المعروفة والتي لم ترق لأي متتبع لكرة القدم عبر العالم وامام انظار المؤسستين المسؤولتين عن الكرة قاريا وعالميا، فإن المنتخب الوطني خرج بمكاسب رياضية ومعنوية كبيرة، تؤكد أنه بات من بين أكثر المنتخبات استقرارا عبر العالم سواء على المستوى التقني أو الذهني كواحد من العشرة الأوائل في الكون وتحديد بعد احتلاله المركز الثامن حاليا تاركا خلفه منتخبات كبرى.

اللعب النظيف... تتويج للانضباط قبل الألقاب..

ومن أبرز مؤشرات نضج الأداء المغربي، تتويج المنتخب الوطني بجائزة اللعب النظيف، بعدما كان أقل المنتخبات حصولا على البطاقات خلال البطولة. هذا التتويج لم يكن تفصيلا ثانويا، بل رسالة قوية تعكس الانضباط، واحترام المنافسين، والتحكم في الأعصاب، وهي عناصر أساسية في كرة القدم الحديثة، وتؤكد أن المغرب لا يراهن فقط على النتائج، بل على الصورة والقيم التي تشتمل عليها الرياضة عموما، وبالنسبة للمغرب كبلد راعي لكرة القدم اليوم فإن امامه محطات كبرى يعول على الظهور فيها بالصورة التي اعتاد ان يراها بها العالم ابرزها كأس ابعابهم بالولايات المتحدة الأمريكية وكندا والمكسيك.

بونو... القفاز الذهبي وحارس الثقة..

واصل الحارس الدولي ياسين بونو تألقه القاري، ليتوج بجائزة القفاز الذهبي كأفضل حارس مرمى في البطولة. بونو شكل صمام أمان حقيقيا للمنتخب المغربي، بتدخلاته الحاسمة وحضوره الذهني العالي في المباريات الكبرى، مؤكدا مكانته كأحد أفضل الحراس في إفريقيا، وركيزة أساسية في نجاح المنظومة الدفاعية الوطنية.

براهيم دياز... هداف البطولة ووجه المستقبل..

هجوميا، خطف برااهيم دياز الأضواء بتتويجه هدافا للبطولة، بعد أداء لافت جمع بين النجاعة، والمهارة، والحسم في اللحظات الصعبة. دياز لم يكن مجرد هداف، بل لاعبا مؤثرا في نسق اللعب، قاد الهجوم المغربي بثقة،



ملف خاص - كأس أمم إفريقيا المغرب 2025 : البطولة أعلنت بروز المغرب كقوة تنظيمية وكروية عالمية

بقلم: محمد الورضي



كما اعتمد المنظمون في جانب التحكيم على الحداثة، وتوفير آخر التقنيات المحدثة لانجاح هذا المشروع الكبير، مع توفير ظروف عمل بمستوى راقى للصحافيين من أجل إيصال الصورة للجماهير العالمية في أحسن وأرقى الظروف، لتظل هذه المنجزات كلها عناصر جعلت البطولة تمر في أجواء انسيابية قل نظيرها في تاريخ المسابقة.

هنا كتب المجد للبطولة..

لم تكن كأس أمم إفريقيا المغرب 2025 مجرد بطولة كروية عادية ، بل لحظة سيادية بامتياز كتب فيها المجد بمختلف تجلياته، وكان عنوانها التلاحم بين الرياضة ومؤسسات الدولة. مفاجآت من العيار الثقيل بصمت هذه الدورة، في مقدمتها ترؤس ولي العهد صاحب السمو الملكي الأمير مولاي الحسن حفل الافتتاح، في مشهد رمزي قوي أكد الرعاية الملكية لهذا العرس القاري. كما سجل حضوره رفقة الأميرة للاخديجة في أهم مباريات "أسود الأطلس"، بتفاعل صادق مع أقوى لحظات "موندIAL إفريقيا". وكعادة المغرب، جاء الختم كبيرا، بحضور صاحب السمو الملكي الأمير مولاي رشيد للمباراة النهائية، تعبيرا واضحا عن قيمة الحدث ومكانة المغرب قاريا ودوليا.

تراكم الخبرات وتوفير الاستثمارات ساهم في انجاح الدورة..

لم يكن نجاح البطولة على مستوى التنظيم صدفة، ولم يكن كذلك وليد ضغط زمني، بل نتيجة تراكم خبرات مغربية، واستثمارات مهمة عرفت بلادن تماشيا مع رؤية متبصرة لجلالة الملك محمد السادس حيث اعتبرت الرياضة رافعة تنموية وواجهة دبلوماسية تعكس صورة الدولة القادرة على الالتزام بالمعايير الدولية وتجعل من الرياضة وسيلة للانفتاح على العالم وإيصال المنتج الكروي المغربي الذي أصبح العالم بأسره اليوم مهتما به وبإبائاله.

الحرص على تقديم المستوى التقني والفني ...

عكست البطولة التي احتضنها المغرب على مدى شهر من الزمن تطورا واضحا في أداء المنتخب الإفريقي، سواء من حيث التنظيم الدفاعي، أو البناء الهجومي، أو الوعي التكتيكي داخل المباريات. كما إبان الدورة هاته على تقلص الفوارق بين المنتخبات المصنفة تقليديا في الصف الأول ونظيراتها الصاعدة،

لم تكن كأس أمم إفريقيا الأخيرة مجرد موعد كروي بسيط كما اعتادت عليه منتخبات القارة على مدى الـ 34 نسخة السابقة، بل تحولت النسخة الـ 35، التي احتضنها المغرب في الفترة الممتدة من 21 دجنبر 2025 إلى 18 يناير 2026، إلى محطة تاريخية متعددة الأبعاد، ومهرجان عالمي التامت فيه الرياضة بالتنظيم، والمنافسة بالرسائل السيادية، والكرة بالسياسة.

حين يصبح النجاح مصدر إزعاج للمقربين..

دورة حملت في طياتها مؤشرات واضحة على التحول العميق الذي تعرفه كرة القدم الإفريقية بفضل المجهود الكبير الذي قام به المغرب ثامن العالم وأول إفريقيا والعرب بفضل المجهودات التي قام بها البلد ممارسة وتسييرا و بنيات تحتية رفيعة المستوى، وذلك بفضل المجهودات التي قدمها ويقدمها المغرب قيادة وقاعدة، ما جعل المغرب يضمن المكانة المتقدمة التي بات يحتلها عالميا ليس فقط كبلد منظم، بل كفاعل كروي متكامل الرؤية وتقر به كبريات البلدان العارفة بقيمة التنظيم والممارسة، وهو ما جعل نسخة المغرب الأكثر متابعة في تاريخ منافسات القارة، وحضورا حيا ومباشرا للجماهير والإعلام الرياضي العالمي الذي تجاوز كل التوقعات خلال نسخة المغرب 2025، وعيا منه باعتبار التنظيم المحكم هو الطريق نحو النجاح.

الدورة استحضرت منطق الدولة لا منطق المناسبة..

منذ اليوم الأول، برز أن المغرب تعامل مع هذه الدورة باعتبارها تمرينا استراتيجيا لاختبار الجاهزية الشاملة للملكة، وليس مجرد استحقاق قاري عابر ينتهي بانتهاء هذه النسخة. فقد وفر المغرب ملاعب تستجيب لأعلى المعايير العالمية والجودة العالية حيث تم انجاز وترميم تسعة ملاعب بالموصفات الدولية وتستجيب لدفاتر التحملات مع الاتحادين الإفريقي والدولي و لأول مرة في تاريخ كأس أمم إفريقيا، كما وفر المنظمون ظروف محكمة لتسهيل حركة الجماهير عبر مختلف المدن المغربية، مما ساهم في تسهيل الوصول إلى الملاعب أو مختلئ المحطات الخارية التي احتضنت الجماهير داخل أكثر من 51 محطة عبارة عن " فان زون " بجودة عالية وتأطير عالمي، كما تم الحرص من جانب آخر الى توفير تنقل سلس بين المدن الستة المحتضنة للبطولة ومدن أخرى للاستفادة من جمالية المغرب في فصل شتوي جميل لتأسيس المواعدين بالأدوار السياحية التي تراهن عليها البطولة، ذلك كله مر في ظل تنسيق أمني احترافي لم يترك أية صغيرة او كبيرة للصدفة،

LODj



لنخبرك By Lodj فجيك

تابعوا أحدث الأخبار وآخر المستجدات بشكل مستمر عبر منصتنا، ولا تفوتوا أي خبر



www.lodj.info

كيف تريد النجاح والقارة كلها ضدك ؟



بقلم: محمد آيت بلحسن

هذا الواقع يضع لاعبي المغرب وطاقمه التقني في وضع نفسي بالغ الحساسية. فهم لا يحملون فقط ثقل آمال الداخل، بل أيضًا وعيًا حادًا بأنهم تحت مجهر دائم، غالبًا ناقد، من أطراف ترى فيهم رمزًا ينبغي إسقاطه. هذا الضغط الخارجي، الظاهر في شبكات التواصل وبعض المنابر الإعلامية، يشكل تحديًا ذهنيًا إضافيًا.

درس في التواصل والقدرة على الصمود

بالنسبة للمغرب، تحمل هذه الإقصاء المؤلم وردود الفعل التي أعقبتها درسًا أساسيًا. طريق القيادة مسار وحيد، ويتطلب نصيبًا استثنائيًا. يعني قبول أن النجاح قد يثير قدرًا من الإلهام بقدر ما يثير الغيرة، وأن كل هزيمة ستُصنّف من قبل من يبحث فيها عن ثغرة في نموذج قائم.

الرد على هذه المحنة لا يكون بالجدل أو الضغينة، بل بالقدرة على تحويل التجربة إلى قوة. هو نداء لتجديد التواصل، والتركيز المطلق على المدى الطويل، والإيمان بأن الشرعية تُبنى مع الزمن، بعيدًا عن ابتسامات الخصومة العابرة.

كرة القدم الإفريقية تعيش مرحلة تحوّل عميق، والمغرب أحد فاعليها المركزيين. هذه الليلة الصعبة تذكّر بأن بناء إرث مستدام سباق طويل مليء بالعقبات، كل سقطة تُراقب، وكل نهوض يجب أن يكون أنهى من حجم الضجيج الذي رافق السقوط. الانتصار الحقيقي هو الاستمرار في التقدّم، رغم الضوضاء.

لم تقتصر موجة الصدمة التي خلفها خروج المغرب من كأس إفريقيا للأمم 2025 على حدود المملكة. فبينما خيم حزن عميق وخيبة أمل كبيرة على مدن البلاد، دوّى صدى مختلف في عدد من العواصم الإفريقية، مزيج من الارتياح وأحيانًا من الشماتة الصامتة. هذا التناقض الصارخ يتجاوز كونه مجرد رد فعل رياضي؛ إنه يعكس علاقة معقّدة بين دولة يُنظر إليها كقائد طموح، وقارة تتابع صعودها بمزيج من الإعجاب والريبة.

محنة المرشّح الدائم: حين تتجاوز هزيمة المغرب حدود الملعب

على مدى السنوات الأخيرة، فرضت كرة القدم المغربية نفسها كنموذج للتنمية في إفريقيا. بنية تحتية عالية المستوى، إنجاز تاريخي في كأس العالم، وتنظيم محكم لتظاهرات كبرى دون أخطاء تُذكر، كلها عناصر وضعت المغرب على منصة الصدارة. هذا النجاح، على مشروعيته، حول المنتخب الوطني—دون قصد—إلى «المرشّح الدائم»، وإلى رمز لنجاح يُنظر إليه أحيانًا على أنه مبهر أكثر من اللازم، سريع أكثر من اللازم، أو قريب جدًا من المعايير الأوروبية.

هذا الموقع يولّد دينامية نفسية خاصة في كل بطولة. مواجهة المغرب لم تعد مباراة عادية، بل فرصة لقلب المعادلة، والطعن في هرمية يُنظر إليها على أنها ثابتة. هزيمة المرشّح تصبح عند البعض حدثًا يُحتفى به لذاته، بغضّ النظر عن اسم الفائز. تُعاش كانتصار رمزي، وكأنها إعادة توازن.

أصداء تنافس متعدد الأوجه

ردود الفعل التي سُجلت في بعض البلدان الشقيقة أو المجاورة ليست رياضية فقط. إنها انعكاس لتوترات وتنافسات أعمق، تاريخية أو سياسية أو اقتصادية. يتحول ملعب كرة القدم هنا إلى متنفس رمزي، تُعاد فيه صياغة منافسة أوسع على النفوذ والهبة الإقليمية. سقوط «العمللاق» يُقرأ عبر عدسة هذه الخصومات الكامنة، فيمنح نتيجة رياضية صدى جيوسياسيًا غير متوقع.

في العلاقات الإفريقية، يُعدّ عدم الانخراط في جدل مُفتعل شكلاً من أشكال التفنيد. شركاء المغرب راقبوا، قَيّموا، ثم تركوا للوقائع أن تتكلم. وربما كان ذلك أبغ رَدّ على محاولات عزل المملكة، لم يحتج المغرب إلى تضخيم الدفاع عن نفسه. الحقائق قامت بالمهمة.

سمّ الشك والإيحاء سلاحاً رياضياً : اللاعب الثالث عشر والحكم الوهمي

سيكون من غير المسؤول التقليل من أثر هذه الحملات. حتى وإن بدت عديمة الجدوى على المدى البعيد، فإنها تُسيء لكرة القدم الإفريقية. إذ تنقل الصراع خارج الملعب، وتحوّل كل قرار تحكيمي إلى محاكمة سياسية، وتزرع ريبة عامة تضر بالجميع.

إنه سمّ بطيء. لا يحسم المباريات، لكنه يفتك بالمؤسسات. وعلى هذا المستوى، تبدو المسؤولية واضحة: من اختار الشك المنظم بدل التنافس الرياضي، سلك طريقاً محفوفاً بالمخاطر.

مع ذلك... كرة القدم ليست محكومة بحروب السرديات المتخيلة

ليس كل شيء قاتماً. فقد كشفت الكان أيضاً عن واقع آخر: مدرجات ممتلئة، وحماسة شعبية متقدمة، ومنتخبات إفريقية تنافسية، وتنظيم يتطور. كرة القدم الإفريقية تمضي قدماً، رغم محاولات التشويش.

المغرب، بصفته بلداً منظماً، لم يظفر بالكأس. لكنه كسب ما هو أبقى: تأكيد قدرته على حمل مشروع قاري متكامل. لا يعني ذلك حصانة من النقد، بل يفرض مزيداً من الصرامة. لكنه يرسّخ واقعاً يصعب الطعن فيه.

بعد الكان... زمن الوضوح

للسرديات التآمرية خاصة واحدة : تزدهر ما دام الحدث قائماً. وما إن ينتهي، حتى تنهار بفعل فراغها الداخلي. انتهت الكان. المغرب باق. والمؤسسات الإفريقية كذلك، والدرس واضح، في إفريقيا كما في غيرها، باتت كرة القدم فضاءً استراتيجياً. ومن يختار دخوله، عليه أن يحسم أمره. الاستثمار في الواقع، أو الاستنزاف في الخيال. التجربة القريية تؤكد حقيقة واحد، عاجلاً أم آجلاً، سينتصر الواقع.



اختتام كأس أمم إفريقيا، سقوط السرديات المفبركة : كيف استهدفت حملات التضليل المغرب البلد المنظم ؟



بقلم: فريق التحرير

السرديات نفسها،
الصور نفسها المعاد تدويرها،
الكلمات المفتاحية ذاتها،
الحسابات المُصنَّمة نفسها،
وتوقيعات متزامنة غالبًا مع المباريات الحاسمة.

شكّلت وسائل التواصل الاجتماعي غرفة صدى، لا نقطة انطلاق. عدد من الحسابات التي تولت النشر المكثف حديثة النشأة، مجهولة الهوية، مفرطة النشاط، وترتبط فيما بينها بتفاعلات متقاطعة. الظاهرة ليست جديدة، لكنها نادرًا ما كانت بهذه الدرجة من الوضوح. الحديث عن «مجرّد تنافس رياضي» لم يعد دقيقًا. نحن أمام حملة تأثير هدفها ليس كسب نقاش، بل زرع الشك، وترسيخ الريبة الدائمة، وإضعاف صورة البلد المنظم رمزياً.

الجزائر الرسمية: خط ثابت لا ارتجال فيه

يقتضي الإنصاف التمييز بوضوح. المعنى هنا ليس الشعب الجزائري، ولا الجماهير، ولا حتى المنتخب الوطني بحد ذاته. لكرة القدم الجزائرية مشروعيتها وألقابها وتاريخها، وهذه حقيقة لا تحتاج إلى مجاملة. غير أن هناك استمرارية للدبلوماسية الجزائرية، استمرارية موثقة ومعلنة، تسعى إلى مواجهة المغرب بشكل منهجي داخل الفضاء الإفريقية، ولم يكن المجال الرياضي استثناءً. بل تحوّل إلى ساحة مثالية: مشحونة عاطفياً، شعبية، وعابرة للحدود.

خلال الكان، تجلّى هذا التوجّه عبر قنوات غير رسمية، ووسائل إعلام منسجمة، وشخصيات عامة جرى توظيفها، ومؤثرين معروفين تم تحريكهم. دون مواقف مؤسسية مباشرة — تحسّياً — لكن عبر استراتيجية التفاف، تحل فيها الإيحاءات محل الاتهامات الصريحة. هذا الخيار يكشف إشكالاً أعمق : عجزاً عن منافسة المغرب في مجال التنظيم والحضور القاري، والمصادقية اللوجستية. وحين يغيب الرهان العملي، لا يبقى سوى السردية.

الصمت الإفريقي الرسمي... جواب سياسي

ثمة معطى لم يُسلّط عليه الضوء بما يكفي: لم تدعم أي دولة إفريقية، ولا أي جامعة كروية معترف بها، ولا أي هيئة رسمية تابعة للـ«كاف» تلك الاتهامات. هذا الصمت ليس حياداً باهتاً، بل رسالة واضحة.

طُوّيت صفحة كأس أمم إفريقيا. خلت المدرجات، ووجدت الكؤوس أصحابها، وبدأت مرحلة التقييم. غير أن حقيقة واحدة تفرض نفسها بقوة: بالتوازي مع مجريات البطولة، تعرّض المغرب، بصفته البلد المنظم، لحملة ممنهجة من زعزعة الثقة إعلامياً ورقمياً. لم يعد الأمر افتراضاً أو احتمالاً، بل واقعاً تثبته الحقائق. ما كان يتداول في خانة الشك تحوّل إلى أسلوب قابل للرصد والتتبع، تتبناه جهات معروفة عبر قنواتها.

كأس منتهية... وسردية تتهاوى

ينبغي الانطلاق من هذه النقطة. انتهت كأس إفريقيا. وعلى خلاف الخطابات المقلّقة التي راجت خلال المنافسات، جرت البطولة دون حوادث كبرى، ودون أزمات مؤسسية، ودون أي طعن رسمي من الكونفدرالية الإفريقية لكرة القدم. أُقيمت المباريات، أُديرَت تحكيمياً، وصادق على نتائجها. ورغم نهائي غريب ومثير للجدل، فإن القرارات اعتمدت، والترتيبات أُقرت.

لا شيء، مطلقاً، في الحصيلة النهائية يؤكد الاتهامات التي رُوّج لها للأسابيع: لا محاباة ممنهجة، ولا تلاعب تحكيمي بنيوي، ولا اختلال تنظيمي. الواقع، في صورته الخام، استعاد مكانه.

هذا التباين بين الضجيج المُنتج والوقائع الملموسة يشكل اعتراضاً أولياً: اعتراضاً بسردية صُنعت لتعيش لحظة الحدث، لكنها عجزت عن الصمود أمام اختبار الزمن.

آلية التضليل: باتت اليوم موثّقة

ما يميّز هذه المرحلة عن سابقتها هو وضوح الآلية. فالهجمات التي استهدفت المغرب لم تنشأ عفويًا ولا انتشرت بشكل عضوي، بل اتبعت منطقاً يمكن التعرف عليه بسهولة:

هادا ماكان : الوعد المغدور ونهائي الخبز الكروي



بقلم: محمد آيت بلحسن

فرص مهدورة تُكَلَّف لَقَبًا

كاد السنغال يفتتح التسجيل قبل الاستراحة لولا تصدّ منقذ لبونو أمام إيليمان نداي. أمّا المغرب فأهدر فرصته الذهبية في الدقيقة 40 حين أضاع أكرد كرة لا تُضيع برأسه، بعد تمريرة مثالية من الزلزولي. توالى بعدها الأخطاء الفردية، كاشفة عن توتر مقلق لدى اللاعبين مخضرمين.

الشوط الثاني سار على المنوال نفسه: مغرب شجاع أحياناً، مبادر في لحظات، لكنه شديد العقم. أيوب الكعبي أهدر فرصتين كبيرتين، إحداهما من مسافة قريبة في الدقيقة 58. في نهائي قاري بهذا المستوى، لا تمرّ مثل هذه الفرص بلا ثمن. التغييرات جاءت متأخرة، في الدقيقة 79. متأخرة... وخجولة. امتدّ اللقاء، تقطّع بفعل توقفٍ طويل بعد إصابة العيناوي، وبالتوتر المتصاعد كلما اقتربت النهاية.

ركلة الجزاء، الفوضى، والعار

المنعطف الحاسم جاء في الوقت بدل الضائع. بعد اللجوء إلى VAR، احتُسبت ركلة جزاء للمغرب. هنا انقلب النهائي إلى فوضى. حاول بعض مشجعي السنغال اقتحام أرضية الملعب، واعتدوا على قوات الأمن والمصورين. أصيب عناصر أمن مغاربة. وهُدّد اللاعبون السنغاليون، بدفع من طاقمهم، بمغادرة الملعب. استُهدف إبراهيم دياز بالاستفزاز والمضايقة والتشويش.

النتيجة كانت قاسية لكنها منطقية في هذا السياق: دياز أضاع «بانينكا» جريئة في توقيت غير مناسب. دقائق بعدها، وجّه السنغال الضربة القاضية. باب غاي يسكن شباك بونو بتسديدة قوية. ولم ينهض المغرب بعدها.

كأس ضائعة وكلمة تبخّرت

عاد السنغال بالكأس. وبقي المغرب مع الندم، والفرص المهدرة، ووعْد لم يُنجز. خرج وليد الركراكي من «كان 2025» مُثَقَلًا. ليس لأنه خسر نهائيًا—فهذا وارد في كرة القدم—بل للفجوة الواسعة بين الخطاب والواقع، بين الطموح المُعلن والحذر المُشاهد.

كان هذا النهائي يُفترض أن يكون تنويعًا. وسيظل ذكرى خيبة كبرى. ليلة انكسر فيها الحلم، وطارت فيها الكأس، وخسر فيها—هو الآخر—الفوتبال الإفريقي جزءًا من نبله.

لقد أقسم عليها. كرّرها بإصرار. وكاد ينقشها في رخام الخطاب الوطني: وليد الركراكي سيُعيد كأس إفريقيا للأمم إلى المغرب. في الرباط، وأمام مركب مولاي عبد الله المشتعل، وبلدٍ كان واثقًا، لم يُوفَ الوعد. والأسوأ من ذلك أن نهائي كأس إفريقيا 2025 انتهت بطعم المرارة، والإحباط، وإحساس عارم بالهدر، على وقع أحداث مخزية لوّثت الاحتفال وطمست فرحته.

بعد 120 دقيقة من صراعٍ شرس، وضربة جزاء ضائعة من إبراهيم دياز، ومشاهد مفرزة تسببت فيها فئة من جماهير السنغال، انتزع السنغال اللقب بأضيق فارق (1-0). فوز رياضي نعم، لكنه فوز بطعم مرّ، ملوث بأجواء خائقة وغياب صارخ للروح الرياضية.

خطة متحفظة وخطاب تكذّب الوقائع

رياضيًا خالصًا، يترك هذا النهائي إحساسًا مؤلمًا بـ«الديجا فو». كما في مباريات الإقصاء السابقة، جدّد وليد الركراكي تشكيلته دون جرأة حقيقية، متمسكًا بقناعاته إلى حدّ العناد أحيانًا. لا تعديلات كبرى، ولا مفاجآت تكتيكية. وحتى مع غياب إلياس بن صغير عن دكة البدلاء، واصل المدرب نهجًا حذرًا، يكاد يكون خائفًا، على النقيض من الخطاب الهجومي الذي رافق المسابقة منذ بدايتها.

في مدرجات ممتلئة عن آخرها، مستعدة لدفع «أسود الأطلس» نحو التاريخ، بدأ المغرب بكتلة متوسطة، متنازلًا طوعًا عن الاستحواذ للسنغال. استراتيجية محسوبة لكنها محفوفة بالمخاطر. سريعًا، فرض «أسود التيرانغا» إيقاعهم، راكموا الركنيات والفرص الخطيرة، بينما انتظر المغاربة خطأ المنافس.

حاول صيباري إشعال الفتيل في الدقيقتين 13 و21 دون نجاح. ومع بلوغ نصف الساعة، كان المشهد قاسيًا: المغرب تحت الضغط. الرواق الأيمن، سلاحه القاتل عادة، جرى تحييده. حكيمي ودياز، نادرًا للمس، بدوا متفرجين على نهائي يفلت من بين أيديهم.

الركلة الترجيحية الضائعة : حين يطلق اللاوعي الكرة بدل القدم

هذا الحوار يقدم قراءة نفسية افتراضية للحدث. لا يدّعي تفسير الحادثة بالكامل، ولا يحل محل التحليل الرياضي، بل يقترح إطاراً آخر لفهم لحظة توقفت فيها كرة القدم عن كونها مجرد لعبة.

أسئلة وأجوبة مع أخصائي نفسي: الركلة التي رفض الجسد تنفيذها

LODJ ميديا: الجميع وصفها بخطأ تقني. لماذا ترفضون هذا الوصف؟

الأخصائي النفسي : لأن الخطأ التقني يعني خللاً ميكانيكياً: حركة خاطئة، تنسيق ناقص، أو قراءة خاطئة لمسار الكرة. لكن لاعب بمستوى عالٍ وفي سياق محكم، هذه التفسيرات لا تكفي. الركلة الترجيحية الضائعة هنا ليست نقصاً في الكفاءة، بل صراع داخلي. ما رأيانه ليس فشل الجسد، بل تردد اللاوعي.

LODJ ميديا : تحدثتم عن "رد فعل لاواعي مهدي". ماذا يعني ذلك؟

الأخصائي النفسي : في مواقف قصوى، يسعى الدماغ لتخفيف التوتر لا يُحتمل. اللاعب لم يكن مجرد مواجهة للمرمى، بل أمام معضلة أخلاقية جماعية: الفوز في سياق متفجر وغير واضح وربما غير عادل، أم ترك المباراة تسير وفق مسارها الطبيعي. هنا يمكن للاوعي أن يفرض حركة تهدئ الوضع العام، ليس لخسارة المباراة، بل لتجنب الفوضى.

LODJ ميديا : هل تقول إذن إنه فعل لاواعي؟

الأخصائي النفسي : نعم، لكن بعيداً عن الخيال. ليس خياراً واعياً، ولا "مؤامرة داخلية". اللاوعي لا يفكر، بل يوازن التوترات. عندما يصبح السياق غير مستقر أخلاقياً — ضغط الجمهور، تهديد الخصم، أجواء المباراة — يمكن للحركة الرياضية أن تتحول إلى فعل رمزي. الجسد يتخذ القرار حيث يعجز العقل الواعي عن ذلك.

LODJ ميديا : هل هذا ما تسمونه "فعل ضائع ينقذ"؟

الأخصائي النفسي : بالضبط. في التحليل النفسي، الفعل الضائع ليس خطأ سخيلاً، بل حل وسط. شيء يفشل لحماية شيء آخر. هنا، فشل الركلة الترجيحية يسمح باستمرار اللعب، وحل الصراع عبر الرياضة نفسها. المباراة تنتهي على أرض الملعب، لا في المكاتب. ومن منظور نفسي جماعي، هذا تثبيت واستقرار.



LODJ ميديا : قد يرى البعض أن هذه قراءة مبالغ فيها لمجرد مباراة...

الأخصائي النفسي : ممكن، لكن الرياضة الاحترافية ليست "مجرد لعبة". إنها مركزٌ للقضايا الهوية والسياسة والرموز. خصوصاً حين تُلعب على أرض الوطن، أمام القارة بأكملها، وقبل كأس العالم مباشرة. تقليل الركلة إلى خطأ تنفيذي يعني تجاهل الثقل النفسي والأخلاقي الذي كان على اللاعب في تلك اللحظة.

LODJ ميديا : هل يعني ذلك ضعفاً ذهنياً؟

الأخصائي النفسي : بالعكس. إنها ربما نضج لاواعي. قدرة غير مصاعة ولا مضبوطة على تفادي فوز ساقم، القوة الذهنية ليست دائماً من يفرض قدره، أحياناً من يمنع الانقسام. الركلة الضائعة تبقى جرماً رياضياً، لكنها ربما تجنبت جرماً أعمق نفسياً.

مثل "يد الله" لمارادونا، فعل غير قانوني أصبح أسطورة، تم تحليله، تمجيده، وتعلم من خلاله الأجيال. لكن الركلة الضائعة لبراهيم دياز مختلفة. ليست خدعة، ولا استفزازاً للقوانين، بل ربما عكس ذلك: توقف داخلي، ثغرة مقصودة أو غير مقصودة، تحمي اللعبة بدل أن تغشها.

التاريخ سيسجل الكثير عن هذه الركلة. الإحصاءات ستسجلها فشلاً، ومقاطع يوتيوب ستعيدنها بلا توقف. لكن مع مرور الزمن، قد تُصنّف في فئة نادرة: حركات لم تغيّر النتيجة، لكنها غيرت السردية. ليست "يد الله"، بل ربما صمت الجسد في لحظة كان الفوز فيها ثمنه باهظاً جداً.

كرة القدم تحب الأبطال الذين يسجلون. لكنها تنسى غالباً من، دون وعي، يمنعون الانقسام. وهكذا تولد الأساطير الحقيقية أحياناً: ليس في الانتصار الباهر، بل في لحظة غامضة يفهمها الزمن أفضل منا.

كان 2026 : هل كان من الأجدر الإعلان عن خسارة تلقائية ؟



بقلم: عدنان بنشقر

يفهم اللاعب الغضب، لكنه يذكر بقاعدة ضمنية : الاحتجاج يكون داخل المباراة، لا خارجها. وإلا، تصبح العقوبة تعليمية.

رئيس نادي أوروبي سابق: "القانون يجب أن يبقى فوق العرض" يفكر هذا المسؤول بالمؤسسة. "كرة القدم لا مصادقية لها إلا إذا كانت متوقعة قانونياً"، يقول. السماح بالذهاب والعودة دون عواقب يضعف البنية، الرعاة، القنوات الناقلة، الجماهير : جميعهم بحاجة إلى إطار مستقر. "لا يمكن إدارة بطولة قارية كما لو كانت مباراة حرة، مع ذلك، يعترف بالتعقيد : "القرار الصحيح قد يكون غير شعبي على المدى القصير، لكنه مفيد على المدى الطويل".
الإعلان عن خسارة تلقائية كان سيرسل رسالة حزم، عدم القيام به يلزم الآن توضيح وتعزيز البروتوكولات لتجنب أي اجتهاد فردي.

رأيي الشخصي المؤقت : لم تكن مجرد كرة قدم، ربما كانت سياسة ما حدث تجاوز حدود الملعب الأخضر. عندما يغادر فريقاً الملعب للتأثير على مجريات المباراة، تنتقل من قواعد اللعبة إلى رمزية الفعل. كرة القدم تصبح منصة، والوقت أداة، والحكم وسيطاً.
هذا الانزلق ليس محايداً. يكشف عن توتر أوسع : تصعيد النزاع خارج الملعب، واستيراد منطق الضغط السياسي. لم يعد الأمر مجرد اعتراض على قرار، بل عرض للقرار نفسه. هل يجب دائماً الإعلان عن خسارة تلقائية كخيار مطلق؟ ليس بالضرورة. لكن رفضه دون توضيح العواقب بنفس القدر خطر، العواقب تكمن في الوضوح. دون توضيح، تُستخدم مغادرة الملعب كأداة تفاوضية، ويضيع المعنى المشترك للعبة.

القواعد، والسياق، والخطوط الحمراء

القانون ليس مرجعية رياضية مقدسة، ولا متغيراً مناسباً للطرف. إنه بوصلة. في هذه القضية، الخط الأحمر واضح : مغادرة الملعب لا يمكن أن تصبح وسيلة ضغط مقبولة. إذا اختار الحكم استئناف اللعب، كان يجب — وسيظل يجب — وضع إطار صارم، شرح القرار، توثيقه، وتصحيح البروتوكول للمستقبل. وإلا، فإن الخروج القادم لن يكون حادثاً، بل طريقة.

كرة القدم تبقى لأنها تقبل النقاش، لا لأنها تتسامح مع الابتزاز. وعندما تهتز قوانين اللعبة، تهتز البطولة بأكملها. وعندما تصبح اللعبة سياسة، تفقد عالميتها. سأتوقف هنا مؤقتاً. وسأعود بتحليل آخر غداً بعد تفعيل VAR الفكري الشخصي : الاستماع للأصوات، وروايات المؤامرة، وكذلك التفسيرات الجدية، محلية ودولية. اليوم، لدي فرضيات متباينة: أحياناً مقلقة، أحياناً غريبة، أحياناً غير مفهومة. لا شيء نهائي. فقط أسئلة.

مثل مشجع مغربي بسيط : المغرب لم يرفع الكأس، لكنه نجح في تنظيم كان 2026. وهذه الحقيقة وحدها تستحق التأمل أيضاً.

شهدت المدرجات والمقاطع التلفزيونية مشهداً أثار الدهشة: لاعبو السنغال يغادرون أرضية الملعب ثم يعودون إليها. وسط هذا الارتباك، يطرح سؤالاً بسيطاً، لكنه جوهري : هل كان على الحكم أن يعلن عن خسارة تلقائية؟ القوانين واضحة، يقال. وقانون اللعبة كذلك. مغادرة المباراة تعني التعرض لعقوبة قصوى.

ومع ذلك، استؤنفت المباراة. هل كان هذا خرقاً للقانون الرياضي، أم اختياراً متعمداً لتجنب انفجار الوضع؟

ثلاثة آراء موثوقة، من حكم دولي سابق، وللاعب دولي سابق، ورئيس نادي أوروبي سابق، إضافة إلى انطباع شخصي، تساعد في فهم هذه اللحظة التي تتقاطع فيها كرة القدم مع السياسة.

حكم دولي سابق : "القانون موجود، لكنه ليس ميكانيكياً"

بالنسبة للحكم، مغريات المنطق المباشر كبيرة : خسارة تلقائية = forfait. لكن القانون 3 من قوانين اللعبة (IFAB) لا يعمل كزر تشغيل/إيقاف. "المغادرة النهائية والقطعية، دون نية للعودة، تفتح الباب للخسارة التلقائية"، يوضح.
لكن البروتوكول يمنح هامش من السلطة التقديرية : حوار مع مدربي الفرق، تقرير المندوبين، تقييم الوضع الأمني. "الحكم ليس مجرد كاتب رسمي. عليه ضمان إمكانية الاستئناف إذا كان ممكناً وبشكل آمن."

إطلاق forfait أو ما يعرف بـ الخسارة التلقائية بسرعة أحياناً يحول الأزمة إلى فضيحة. عدم إطلاقه يعني اتخاذ قرار توازني يجب توثيقه في التقرير. القانون موجود، لكن تطبيقه ليس ميكانيكياً كذلك.

لاعب دولي سابق : "مغادرة الملعب ليست أمراً تافهاً"

من غرفة الملابس، الرؤية أكثر حدة. "للمغادرة رسالة قوية. قد تكون صرخة تحذير، لكنها أيضاً معركة قوة"، يقول اللاعب السابق. كرة القدم تعتمد على العاطفة، لكنها تقوم على الانضباط الجماعي.

"إذا غادر الجميع عند زيادة الضغط، تنهار اللعبة." بالنسبة له، الخطر مزدوج : تحويل النزاع من الملعب إلى الكواليس. "نعود، نغادر، نتفاوض... هذه ليست رياضة بعد ذلك."

لن نفوز بكأس إفريقيا أبدا



بقلم: محمد آيت بلحسن

حين يتحدث عن "صورة مريضة"، فهو لا يبحث عن تبرير. بل يصف بيئة. وهذه البيئة تطارد المغرب دائماً، مهما تغيرت الأجيال، ومهما تعددت الوعود.

بطولة تنهك أكثر مما تُرقي

كان يُفترض أن تكون الكان احتفالاً. فإذا بها تتحول إلى اختبار عصبي، ذهني، يكاد يكون أخلاقياً. لا تكشف فقط مكامن القوة، بل تضخم مواطن الخلل. وتترك خلفها طعمًا مريرًا، كأن كرة القدم الإفريقية تصارع نفسها بنفسها.

الأكثر إيلامًا ليس الخسارة. بل مغادرة البطولة مع شعور بأن كرة القدم لم تنتصر. وأن لا أحد انتصر حقًا.

نعم، يجب الجراءة على قولها

ربما المغرب ليس صُنْعًا لكأس إفريقيا كما هي اليوم. وربما كأس إفريقيا، بصيغتها الحالية، ليست صُنْعًا لكرة قدم تطمح إلى شيء آخر: إلى مزيد من الصرامة، ومزيد من السكينة، ومزيد من الاتساق. ليس هذا انسحابًا، ولا ازدياءً. إنه تعب. إرهاق عميق. إرهاق بلد يحب كرة القدم، يستثمر فيها، ويتقدم، لكنه يصطدم مرارًا ببطولة ترفض أن تتطور بالوتيرة نفسها. ستستمر كأس إفريقيا. وسيستمر المغرب أيضًا. لكن ما دامت هذه القطيعة قائمة، وما دام الملعب ليس الحكم الوحيد، فستظل هذه العلاقة معقدة، مؤلمة، تكاد تكون سامة.

وأحيانًا، في كرة القدم كما في الحياة، لا بد من قبول هذه الحقيقة البسيطة والقاسية: بعض القصص لم تُخلق لتدوم.

أحيانًا، لا بدّ من امتلاك الشجاعة للنظر إلى الحقيقة في عينيها، حتى حين تكون مؤلمة. بل خصوصًا حين تكون كذلك. بعد هذه النسخة من كأس إفريقيا 2025، وبعد تلك النهاية المبتورة، المختنقة بالتوتر والارتباك والانفلاتات، تفرض خلاصة واحدة نفسها بحدّة تكاد تكون قاسية: نحن لسنا صُنْعًا لكأس إفريقيا. وبالمقابل، ربما كأس إفريقيا ليست صُنْعًا لنا.

لأن المغرب لم يخسر نهائيًا فحسب، بل خسر وهمًا. وهم أن امتلاك لاعبين جيدين، وبنيات تحتية حديثة، وتنظيمًا مشهورًا له، كفيل بأن يجعل الكأس الإفريقية تأتي إلينا طبيعيًا. غير أن كأس إفريقيا لا تُحسم بالموهبة أو بالمنطق وحدهما. إنها تُحسم داخل فوضى نرفضها، أو نعانيتها، أو لا نفهمها جيدًا.

بطولة لا تشبه أبدًا ما تعد به

في كل نسخة، يتكرر الخطاب نفسه: هذه المرة هي الصحيحة. هذه المرة إفريقيا تتقدم. هذه المرة كرة القدم ستعلو فوق كل شيء. وفي كل مرة، تلحق الحقيقة بالأسطورة. تحكيم تحت الضغط، مباريات متقطعة، قرارات مثيرة للجدل، أجواء مسمومة، توقفات عبثية. لم يكن نهائي 2025 سوى ذروة اختلال طويل.

حين تتوقف مباراة عشر دقائق، أو خمس عشرة، أو عشرين دقيقة تحت ضغط دكة البدلاء، أو اللاعبين، أو المدرجات، فهذا لم يعد كرة قدم. بل شيء آخر. وهذا "الشيء الآخر" لا يعرف المغرب كيف يلعبه... أو ربما لا يريد ذلك.

المغرب، الغريب الدائم عن منطق الكان

لنكن صريحين. يدخل المغرب كأس إفريقيا بمنظور أوروبي: إيقاع، سيطرة، خطة لعب، عقلانية. بينما تخضع الكان لقوانين أخرى: عاطفية، غير متوقعة، أحيانًا ظالمة، وغالبًا غير عقلانية. من لا يقبل بذلك محكوم عليه بالألم. نريد أن نُحسم المباراة داخل الملعب، داخل الملعب فقط. فتردّ الكان: لا.

نريد الاستمرارية، والإنصاف، والوضوح. فتقابلنا الكان بالارتباك والغريزة.

هذا الصدام بين ثقافتين كرويتين دائم، وغالبًا ما ينتهي ضدنا.

الركراكي... رمز لخلل أوسع

وليد الركراكي ليس المشكلة، ولا هو الحل السحري. إنه الرمز. رمز مدرب حديث، منظم، واعٍ، يتحدث عن الصورة، والمسؤولية، والكرامة. خطابه في محله. لكن في كأس إفريقيا، أن تكون على حق لا يكفي. وأحيانًا، لا يفيد إطلاقًا.

ثم تأتي مسألة المسؤولية الاتحادية. في منظومة كرة القدم الدولية، لا يُحاسب اللاعبون وحدهم. الاتحاد الوطني يتحمل المسؤولية الكاملة عن سلوك لاعبيه، مدربه، وجماعته. هذا مبدأ راسخ، لا يقبل التأويل. أعمال الشغب، التخريب، ومحاولات التأثير على الحكم لا تُعتبر أحداثاً جانبية، بل عناصر مشددة للعقوبة

العقوبات الممكنة متعددة : غرامات مالية ثقيلة، عقوبات فردية قد تطل المدرب أو لاعبين بعينهم، وإجراءات رياضية قد تصل إلى خوض مباريات دون جمهور. وفي مباراة نهائية قارية، تُقاس "الجسامة" بمعايير أعلى، لأن الرهان ليس فقط نتيجة لقاء، بل صورة المسابقة بأكملها.

يُضاف إلى ذلك دور الحكم ومندوب المباراة. صحيح أن الحكم هو صاحب السلطة داخل الميدان، وكان بإمكانه تفعيل مسطرة رفض اللعب بشكل أوضح. لكن عدم قيامه بذلك لا يعني سقوط المسؤولية. اللجان التأديبية تملك صلاحية مستقلة، وتعتمد على التقارير الرسمية، التسجيلات المصورة، وكل وسائل الإثبات المتاحة، بمعنى آخر: ما لم يُعاقب عليه فوراً، يمكن أن يُحاسب عليه لاحقاً.

أمام هذا المعطى، تبرز ثلاثة سيناريوهات قانونية. الأول، والأضعف، هو الاكتفاء باعتبار ما وقع احتجاجاً مبالغاً فيه، مع عقوبات محدودة لا تمس جوهر المنافسة. خيار قد يبدو مريحاً سياسياً، لكنه يبعث رسالة خاطئة.

السيناريو الثاني، والأكثر انسجاماً مع منطق القانون والاجتهادات السابقة، يقوم على توصيف السلوك كرفض غير مشروع لمواصلة اللعب، مع فرض عقوبات رادعة دون المساس بنتيجة المباراة. هذا المسار يحمي سلطة الحكم، ويحافظ على استقرار المسابقة، ويمنع تكرار السلوك مستقبلاً.

أما السيناريو الثالث، وهو اعتبار ما وقع انسحاباً كاملاً من المباراة، فيظل نظرياً أكثر منه عملياً، لغياب الأركان الإجرائية الكاملة وعدم إعلان الحكم نهاية اللقاء في حينه.

بعيداً عن المغرب والسنغال، يطرح هذا النهائي سؤالاً أعمق على كرة القدم الإفريقية: كيف ندير لحظات الانفجار دون التضحية بالقانون؟ الجواب ليس في القمع ولا في التساهل، بل في تطبيق قواعد اللعبة عندما تكون كلفة تطبيقها عالية.

كرة القدم تتحمل الخطأ التحكيمي، تحتل الغضب، وتستوعب الإحباط. لكنها لا تستطيع قبول تعطيل اللعب كوسيلة تفاوض. عند تلك اللحظة، لا تكون النتيجة وحدها على المحك، بل مصداقية المنافسة نفسها.

المرجع

تقرير قانوني مبدئي صادر عن المركز المتوسطي للدراسات والبحوث في القانون الرياضي (CMEDS) حول نهائي كأس إفريقيا للأمم بين المغرب والسنغال، 18 يناير 2026.



نهائي المغرب-السنغال : حين غادرت الكرة الملعب ودخل القانون المباراة

لن يُذكر نهائي كأس إفريقيا للأمم، الذي أُجري يوم 18 يناير 2026 بالرباط، بوصفه مباراة حُسمت بضربة جزاء فقط. هذا اللقاء دخل التاريخ من زاوية مختلفة تمامًا: لحظة تحوّل فيها الصراع من المستطيل الأخضر إلى فضاء القانون والانضباط، ومن منطق المنافسة الرياضية إلى منطق الشرعية والسلطة التحكيمية.

في الدقائق الأخيرة من الوقت بدل الضائع، وبعد الرجوع إلى تقنية حكم الفيديو المساعد، قرّر الحكم احتساب ضربة جزاء لصالح المنتخب المغربي. قرار ثقيل، حاسم، ومثير للجدل، لكنه يظل من حيث المبدأ قرارًا مشروعًا صادرًا عن الجهة الوحيدة المخوّلة بذلك داخل الملعب. هنا بالضبط تبدأ لحظة الاختبار الحقيقي لكرة القدم الحديثة: إما القبول بالقرار والتحرك داخل القنوات القانونية لاحقًا، أو كسر منطق اللعبة من الداخل.

الردّ السنغالي جاء خارج المألوف. لاعبو المنتخب غادروا أرضية الميدان بشكل جماعي تقريبًا، وبتأثير مباشر من الطاقم التقني. المباراة توقفت. ليس لثوانٍ أو دقائق عابرة، بل لمدة طويلة نسبيًا، تجاوزت ربع ساعة. خلال تلك الفترة، لم تكن هناك مباراة بالمعنى الرياضي للكلمة. كان هناك فراغ، توتر، وانتظار ثقيل لقرار لم يتخذ بعد.

هذا التوقف لم يكن مجرد احتجاج عاطفي. من زاوية القانون الرياضي، كان تعليقًا فعليًا لسير اللقاء، وخرقًا مباشرًا لمبدأ أساسي في كرة القدم: استمرارية اللعب واحترام القرار التحكيمي، مهما كان قاسيًا أو غير مقبول في نظر أحد الأطراف.

المشهد ازداد تعقيدًا مع نزول أشخاص غير مخوّل لهم إلى أرضية الملعب، في محاولة لإقناع اللاعبين بالعودة. صورة مربكة، تكشف خللاً مؤقتًا في التنظيم، وتطرح أسئلة حول السيطرة على المجال الرياضي في لحظة حساسة. في المدرجات، انفلت الوضع أكثر: محاولات اقتحام، اشتباكات مع عناصر الأمن، تخريب للممتلكات، واعتداءات طالبت أعضاء من لجنة التنظيم وصافيين كذلك.

الملعب، الذي يفترض أن يكون فضاءً للفرجة والتنافس، تحوّل إلى ساحة ضغط وفوضى. ومع ذلك، وبعد تدخل الجهات المنظمة، عاد المنتخب السنغالي إلى الميدان، ونُقذت ضربة الجزاء، واستُكمِلت المباراة حتى نهايتها، رياضيًا، انتهى كل شيء عند صافرة الحكم. قانونيًا، لم يكن قد بدأ بعد، لأن القانون التأديبي في كرة القدم لا يكتفي بما يقع داخل التسعين دقيقة. هو نظام مواز، يعمل بعد المباراة، ويُقيّم السلوكيات، والنيات، والانقطاعات، حتى إن لم تُفعّل كل الإجراءات في وقتها من طرف الحكم.

السؤال الجوهرى هنا ليس : هل انسحب المنتخب السنغالي رسميًا من المباراة؟ الجواب القانوني الصارم هو لا. الحكم لم يعلن انسحابًا، واللاعبون عادوا وأكملوا اللقاء. لكن هذا الجواب، رغم صحته الشكلية، لا يغلق الملف.

ففي القانون الرياضي، هناك فرق بين "الانسحاب" و"رفض مواصلة اللعب". هذا الأخير لا يشترط إعلانًا رسميًا ولا نهاية مبكرة للمباراة. يكفي أن يتوقف الفريق عن اللعب دون إذن الحكم، ولمدة مؤثرة، حتى يُعتبر السلوك مخالفًا وخاضعًا للمسائلة التأديبية، مغادرة الملعب احتجاجًا على قرار تحكيمي، ولو بشكل مؤقت، تمسّ بجوهر اللعبة. فهي لا تُضعف فقط سلطة الحكم، بل تهدد مبدأ المساواة بين المنتخبات، وتفتح الباب أمام سابقة خطيرة: تعطيل المباراة كوسيلة ضغط.

الأمر يزداد خطورة عندما يكون هذا السلوك جماعيًا، ومؤطرًا من طرف الطاقم التقني. هنا تنتفي فكرة "رد الفعل الفردي"، ويصبح الحديث عن قرار ضمّني بتحدى النظام القائم للمنافسة.



By Lodj

ويب
راديو

R212

مغاربة العالم



WWW.LODJ.MA

85 نهائي المغرب-السنغال : حين غادرت الكرة الملعب ودخل القانون المباراة

- 83 لن نفوز بكأس إفريقيا أبدا
- 82 كان 2026 : هل كان من الأجدر الإعلان عن خسارة تلقائية ؟
- 81 الركلة الترجيحية الضائعة : حين يطلق اللاوعي الكرة بدل القدم
- 80 هادا ماكان : الوعد المغدور ونهائي الخبز الكروي
- 79 اختتام كأس أمم إفريقيا، سقوط السرديات المفبركة : كيف استهدفت حملات التضليل المغرب البلد المنظم ؟
- 77 كيف تريد أن النجاح والقارة كلها ضدك ؟
- 75 ملف خاص - كأس أمم إفريقيا المغرب 2025 : البطولة أعلنت بروز المغرب كقوة تنظيمية وكروية عالمية
- 71 نهائي العار: حين تكشف كان 2025 الأعطاب العميقة لكرة القدم الإفريقية


الرسالة
ARRISSALA. SA
Imprimerie Arrissala

By Lodi

كتاب الرأي

فريق النشر :
سارة البوفي - أمل الهواري - عائشة بوسكين

تصميم ومونتاج :
عماد بن بورحيم

إدارة فنية وتقنية :
محمد أيت بلحسن

اقرأ أعدادنا القديمة :
www.pressplus.ma



كناك الرأى

By Lodj

لودي جي بالعربية

بلاطفورم الشباب

نهائي المغرب-السنغال حين غادرت الكرة الملعب ودخل القانون المباراة

الركلة الترجيحية الضائعة
: حين يطلق اللاوعي
الكرة بدل القدم

كان 2026 : هل كان من
الأجدر الإعلان عن خسارة
تلقائية ؟

لن نفوز بكأس
إفريقيا أبدا